

- J. Elayi, *‘Abdašart I^{er} / Straton de Sidon: un roi phénicien entre Orient et Occident*, Paris 2005, Suppl. n° 12 à *Trans*, Éditions Gabalda.
- J. Elayi, *La face cachée de la recherche française*, Paris 2005, Éditions Idéaphane.
- J. Elayi, *Le survivant*, Paris 2009, Éditions L’Harmattan (roman).
- J. Elayi et A.G. Elayi, *The coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE)*, Leuven-Paris-Walpole 2009, OLA 188, Éditions Peeters 188.
- J. Elayi, *Byblos, cité sacrée (8^e-4^e s. av. J.-C.)*, Paris 2009, Suppl. n° 15 à *Trans*, Éditions Gabalda.
- J. Elayi, *Secrets de granit*, Paris 2011, Éditions L’Harmattan (roman).
- J. Elayi et A.G. Elayi, *A Monetary and Political History of the Phoenician City of Byblos (5th-4th cent. BCE)*, Winona Lake 2014, Éditions Eisenbrauns.
- J. Elayi et A.G. Elayi, *Phoenician Coinages*, 2 volumes, Paris 2014, Suppl. n° 18 à *Trans*, Éditions Gabalda.

Table des matières

Table des matières	7
Remerciements	9
Introduction	11
Chapitre I : Le territoire d’Arwad et les enjeux géopolitiques	15
Chapitre II : Les atouts d’Arwad, la cité phénicienne du nord	31
Chapitre III : Arwad avant 1200	45
Chapitre IV : La période d’indépendance (1200-883)	61
Chapitre V : Arwad face à l’expansion assyrienne (883-744)	81
Chapitre VI : Arwad sous la domination assyrienne (744-610)	93
Chapitre VII : Arwad sous la domination babylonienne (610-539)	117
Chapitre VIII : Arwad sous la domination perse (539-400)	127
Chapitre IX : Arwad pendant la dernière phase de la domination perse (400-333) ..	147
Conclusion	161
Annexes	
- 1) Chronologie des rois d’Arwad	169
- 2) Les dernières séries de monnaies d’Arwad (III.4 et III.5)	171
- 3) Étude de coins des monnaies d’Arwad	191
- 4) Étude de poids des monnaies d’Arwad	195
- 5) Composition métallique des monnaies d’Arwad	201
- 6) Typologie des monnaies d’Arwad	203
- 7) Trésors contenant des monnaies d’Arwad	209
Abréviations	213
Bibliographie	217
Cartes	
1. La Phénicie centrale	233
2. Arwad et la Phénicie du nord	235
Index	
- Noms géographiques	237
- Noms de personnes	241
- Noms de divinités	246
Légendes des planches	253
Planches	255

tions taillées dans le rocher, aujourd'hui submergées, ont deux mètres de hauteur ; elles sont surmontées par cinq assises de blocs de pierre de plusieurs tonnes, ce qui donne une muraille d'une hauteur totale de neuf mètres²⁰. L'exploration archéologique est peu envisageable dans cette île couverte d'habitations où, de plus, le socle rocheux affleure presque partout. En revanche, l'exploration sous-marine est possible et a déjà donné des résultats intéressants²¹.

Une autre difficulté réside dans le fait que l'extension du territoire d'Arwad est difficile à préciser. Plusieurs sites de la côte syrienne en face de l'île, et de l'arrière-pays immédiat, ont été fouillés, fournissant une riche documentation (Fig. 2). Il faudra déterminer lesquels de ces sites étaient inclus dans le territoire d'Arwad, et s'ils l'étaient pendant toute l'histoire de la cité ou seulement durant une période limitée.

En tenant compte de toutes ces difficultés et en adaptant la méthode au sujet traité²², nous avons tenté de reconstruire l'histoire politique et socio-économique d'Arwad. Nous avons rassemblé toutes les sources disponibles et les avons analysées minutieusement. Nous avons distingué les faits avérés, les hypothèses plausibles et les hypothèses de travail. Nous avons éliminé les hypothèses fausses et souligné les points obscurs résistant encore à l'analyse. Après avoir étudié la nature et l'étendue du territoire d'Arwad, et ses enjeux géopolitiques (Chapitre I), nous avons mis en évidence les atouts de cette cité (Chapitre II). Le Chapitre III opère un retour en arrière sur l'origine d'Arwad et sur son histoire avant le début de l'histoire phénicienne. Les Chapitres IV à IX sont consacrés aux différentes périodes de l'histoire d'Arwad phénicienne, avec une approche diachronique permettant de mieux comprendre son évolution : après une période initiale d'indépendance, Arwad a expérimenté successivement la domination assyrienne, babylonienne et perse, sur laquelle nous sommes le mieux informé, notamment grâce à la numismatique.

CHAPITRE I

LE TERRITOIRE D'ARWAD ET LES ENJEUX GÉOPOLITIQUES

Située à environ 2,5 km de la côte syrienne, l'île d'Arwad semble perdue en mer, ainsi que la décrivait Denys le Périégète : « Près de la Phénicie, Arados dans la vaste mer »¹. Selon le roman de Saint Clément, il fallut à Pierre et à ses disciples une heure de rame pour arriver jusqu'à l'île². L'île d'Arwad représente l'extrémité septentrionale d'une ligne de récifs en ramleh, anciennes dunes submergées, parallèle à la côte à 2 ou 3 km de distance, qui continue jusqu'à Tripoli³. De ces récifs aujourd'hui presque entièrement sous l'eau n'émergent plus qu'un îlot au nord d'Arwad (Bint Arwad) qui a reçu des travaux de maçonnerie, et quatre îlots au sud : El-Abbas qui a servi de carrière, Abou Ali, Nussonié et Machroud. Ce dernier, situé à 5 km au sud d'Arwad, mesure environ 60 m de diamètre et porte des vestiges de constructions antiques, en partie submergées jusqu'à - 6 m, notamment une route, qui remonteraient à l'âge du Bronze⁴. Il faut approcher l'île d'Arwad par le nord où se trouve une passe très profonde. En revanche, la navigation est dangereuse au sud de l'île en raison des bancs de rochers immergés à faible profondeur comme le banc des Tortues. La passe entre les îlots d'Abou Ali et de Nussonié est un véritable cimetière marin, où des monceaux de poteries datées du 5^e s. avant notre ère au 6^e s. de notre ère témoignent du naufrage de nombreux navires⁵. L'île d'Arwad a une forme ovale un peu irrégulière.

1. Denys le Périégète, *Description du monde*, 512.

2. *Clementina*, Homélie XII, 12, 1.

3. H. Frost, « Ports et mouillages protohistoriques dans la Méditerranée orientale », in *L'archéologie subaquatique : une discipline naissante*, Unesco, Paris 1973, pp. 101-103, figs 56-58.

4. *Ibid.*, p. 112.

20. H. Frost, « The offshore island harbour at Sidon and other Phoenician sites in the light of new dating evidence », *International Journal of Nautical Archaeology and underwater Exploration* 2, 1973, pp. 77, fig. 3 et 91, fig. 18 ; *id.*, « Ports et mouillages protohistoriques dans la Méditerranée orientale », in *L'archéologie subaquatique : une discipline naissante*, Unesco, Paris 1973, p. 101 ; Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 3) 1974, pp. 58-59 et pls VII, 2, VIII, 1-2, IX, 1-2, X, 1.

gulière ; elle mesure environ 800 m du nord au sud et 500 m d'est en ouest. Cette longue échine rocheuse est presque plate, car elle culmine à environ 10 m à peine au-dessus du niveau de la mer. La tour du sémaphore s'élève à 27 m⁶.

Le côté oriental de l'île, face au littoral, offre un double port naturel, avec deux anses abritées de la houle et des vents dominants ; son orientation NE/SW en fait le mouillage le plus sûr de toute la côte syrienne. L'installation portuaire pourrait remonter à l'âge du Bronze, comme l'aménagement d'un quai et d'un entrepôt sur l'îlot voisin de Machroud⁷. La digue naturelle qui séparait les deux anses a été exhauscée par une assise d'énormes blocs pouvant servir de jetée et de lieu d'amarrage pour les navires. Selon E. Renan, les dimensions des deux bassins « ne répondent point par leurs dimensions à l'idée qu'on se fait des ports qui ont dû contenir les flottes d'un peuple qui, pendant des siècles, a partagé l'empire des mers avec les Tyriens »⁸. Mais ces bassins, qui sont aujourd'hui très ensablés⁹ et qui ont dû être agrandis de façon considérable par deux môles en eau profonde, étaient beaucoup plus larges autrefois. Arwad pouvait alors abriter dans ce double port sa flotte de guerre, ses navires de commerce et ses barques de pêche. Au nord du bassin méridional, un chenal donne accès à un petit bassin. On a trouvé à proximité, remployée cependant, la base inscrite d'une statue en granit offerte à la corporation des pêcheurs de pourpre¹⁰. Même si l'inscription est tardive (3^e s. de notre ère), elle semblerait localiser le port de pêche dans ce petit bassin où s'abritent encore à présent quelques barques. Le grand bassin septentrional communiquait sans doute par un chenal avec une lagune intérieure formant un petit bassin qui était peut-être réservé à (une partie de) la flotte de guerre¹¹. En tout cas, les deux grands bassins, qui pouvaient accueillir la flotte de guerre et les navires de commerce, étaient des ports bien abrités mais de type « ouvert », par opposition au type du « port fermé » (λιμὴν κλειστός), comme les ports intérieurs de Sidon et de Tyr, situés à l'intérieur des remparts des deux cités¹². Les îlots comme ceux de Machroud et de Bint Arwad ont pu éventuellement

9).

6. *Instructions Nautiques*, Série D (VI), *Méditerranée orientale*, volume II, Paris 1956, pp. 234-235, et *Fascicule n° 3 des corrections*, Paris 1964, pp. 38-39.

7. Frost, *loc. cit.* (n. 3), p. 113.

8. E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris 1864, p. 40.

9. E. Renan l'a vérifié pendant ses fouilles : « Du côté de l'est, il y a un sol ; mais il suffit de quelques tranchées pour nous prouver que ce sol était formé d'une couche de sable qui, ici comme à Sour, s'est accumulée au fond de l'ancien port » (*ibid.*, p. 22).

10. J.-P. Rey-Coquais, *IGLS VII, Arados et régions voisines*, Paris 1970, p. 47, n° 4016 bis ; *id.*, « Une nouvelle inscription de Rouad », *AAS* 18, 1968, pp. 74-75.

aussi abriter de petits ports.

D'après les vestiges, les remparts d'Arwad protégeaient l'île sur les côtés nord, sud et ouest, mais semblent absents sur le côté oriental, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du double port¹³. Même s'ils avaient aussi une fonction défensive, leur absence sur le quatrième côté de l'île¹⁴ montre que leur principale raison d'être n'était pas celle-là. L'île était quasiment plate et avait été en outre rabotée par l'utilisation extensive du socle rocheux comme carrière pour construire les remparts et les bâtiments. Le plus urgent était donc de protéger l'île « contre la fureur des flots pendant les grandes tempêtes d'hiver »¹⁵. Selon un principe phénicien de construction, les remparts étaient mi-excavés, mi-construits¹⁶. Leur base était taillée dans le roc vif et ils étaient appareillés sur cinq assises en blocs énormes de 3 m de hauteur sur 4 ou 5 m de longueur, de taille différente mais bien ajustés. Plusieurs datations ont été proposées pour ces remparts : époque hellénistique, époque romaine, ou encore 13^e siècle de notre ère lorsque les Templiers se sont réfugiés pendant plus de dix ans sur l'île d'Arwad après la chute de Tortose (Tartous) en 1291¹⁷. Mais H. Frost a relevé des traces de réfection d'époque perse et hellénistique sur des structures remontant sans doute à l'âge du Bronze, comme celles de l'îlot de Machroud¹⁸. La destruction des remparts d'Arwad, hormis quelques vestiges toujours visibles, a été attribuée à la prise de l'île par les Mamelouks en 1342¹⁹. Cependant, selon H. Frost, leur chute s'explique plutôt par un phénomène naturel comme un tremblement de terre²⁰.

Une esplanade avait été aménagée dans le socle rocheux sur tout le pour-

1939, p. 78 ; Frost, *loc. cit.* (n. 3), pp. 93-115.

13. J.-P. Rey-Coquais, *Arados et sa pèrée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974, p. 56 ; Frost, *ibid.*, p. 101.

14. Selon E. Renan au contraire, *op. cit.* (n. 8), p. 39, « ce mur extraordinaire ceignait autrefois toute l'île ».

15. E. Savignac, « Une visite à l'île de Rouad », *RB* 13, 1916, p. 565. En 1968, N. Saliby a effectué une fouille de sauvetage des structures antiques mises au jour au sud-est de l'île par de fortes tempêtes : cf. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 10), pp. 21, 45-47.

16. J. Elayi et H. Sayegh, *Un quartier du port phénicien de Beyrouth au Fer III/Perse. Archéologie et histoire*, Paris 2000, pp. 200-207 (avec bibli.).

17. Poidebard-Lauffray, *op. cit.* (n. 11), pp. 80-81.

18. Frost, *loc. cit.* (n. 3), p. 113.

19. R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927, p. 122.

20. Frost, *loc. cit.* (n. 5), pp. 16-17. Elle a noté des traces d'affaissement en plusieurs endroits :

tour de l'île, pour la circulation des marchandises et la construction d'entrepôts²¹ ; elle était particulièrement large au nord et au sud. La partie sud de l'île est formée de déblais et, à l'extrémité, le sol est soigneusement nivelé, formant un radier aux chaînages de blocs régulièrement disposés, dont l'usage n'a pas encore été déterminé²².

En l'absence d'eau douce sur l'île, l'approvisionnement en eau constituait un problème vital à résoudre pour les habitants d'Arwad. En temps de paix, il ne posait pas de problème selon Strabon : « Le ravitaillement en eau provient des eaux de pluie et de citernes, et de celle qu'on apporte du continent »²³. En temps de guerre, lorsque la liaison avec le littoral était interrompue et que la saison était sèche, les Aradiens se ravitaillaient en eau dans une source marine d'eau douce selon Strabon, Lucrèce et Pline l'Ancien²⁴. Où se trouvait cette source ? « Entre celle-ci (Arwad) et le continent » (*inter quam et continentem*)²⁵ ; « à partir du détroit, à peu de distance devant la ville » (ἐκ τοῦ πόρου μικρὸν πρὸ τῆς πόλεως)²⁶, donc du côté oriental de l'île, abritée sans doute en partie de la houle et des vents dominants. Selon Pline, elle était située « à cinquante coudées en profondeur dans la mer » (*L cubita alto mari*), c'est-à-dire à 22 m ; « l'eau douce de la source est tirée à partir du fond (de la mer) par un tuyau fait de morceaux de cuir » (*e fonte dulcis aqua tubo coriis facta usque a vado trahitur*)²⁷. Si le mot *tubus* (masculin) est utilisé dans cette phrase, il faut corriger *facta* en *facto* ; ou alors il faut corriger *tubo* en *tuba* qui signifie aussi « tuyau ».

Selon Strabon, les habitants d'Arwad allaient jusqu'à la source sur « le navire-puiseur » (τοῦ ὑδρευομένου σκάφους), portant des « récipients apprêtés » (ἀγγεῖα παρεσκευασμένα)²⁸. Il décrit les opérations de la manière suivante : « un entonnoir est renversé dessus (la source), descendu depuis le navire-puiseur, en plomb, avec une large ouverture, devenant étroit vers le culot, percé d'un trou de taille moyenne » (εἰς ἣν περικαταστρέφεται κλίβανος, καθεθεις ἀπὸ τοῦ ὑδρευομένου σκάφους, μολιβούδς, εὐρύστομος, εἰς πυθμένα συνηγμένος στενόν,

21. *Id.*, *ibid.*, pp. 17-19, pls 1-2, figs 1-2 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 3), pp. 98, fig. 53 et 99, fig. 55.

22. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), p. 58 ; voir aussi F. Duyrat, *Arados hellénistique. Étude historique et monétaire*, Paris 2005, pp. 190-208 (avec bibl.).

23. Str., XVI, 753-754.

24. Str., *ibid.* ; Lucr., *De Natura rerum*, VI, 890-891 ; Plin., *Naturalis Historia*, II, 227 ; V, 128. Nous nous écartons de la traduction de J.-P. Coquais lorsqu'elle manque de précision ou qu'elle nous semble inexacte. Les « sources de la mer » mentionnées dans *Jb* 38, 16, ne sont pas une mention réelle mais une simple figure littéraire.

25. Plin., *ibid.*, V, 128.

26. Str., XVI, 753.

ἔχοντα τρήμα μέτριον) ; « autour du culot est attaché serré un tuyau en cuir – ou il faut dire une gaine – qui reçoit l'eau comprimée de bas en haut depuis la source à travers l'entonnoir » (τῷ δὲ πυθμένι περιεσφιγκται σωλὴν σκύτινος, εἴτε ἄσκιωμα δεῖ λέγειν, ὁ δεχόμενος τὸ ἀναθλιβόμενον ἐκ τῆς πηγῆς διὰ τοῦ κλίβανου ὕδωρ). L'opération se déroulait sans doute ainsi : un entonnoir en plomb couvrait la source sur le fond marin. Lors de sa pose, il englobait un volume d'eau plus ou moins salée. Un tuyau (ou gaine) en cuir, rendu étanche par exemple avec de la poix, fixé sur le culot de l'entonnoir, faisait remonter l'eau à la surface. La pression de l'eau jaillissant de la source devait être assez forte car c'était une « source d'eau abondante » (πηγὴν ἔχοντος ἀφθόνου ὕδατος)²⁹. « La première eau obtenue est donc de l'eau de mer » (Τὸ μὲν οὖν πρῶτον ἀναθλιβὲν τὸ τῆς θαλάττης ἐστὶ). Ce premier jet contenait d'abord de l'eau salée qui se trouvait au départ sous l'entonnoir. Les habitants d'Arwad attendaient « l'écoulement d'eau douce et potable » (τὴν τοῦ καθαροῦ καὶ ποτίμου ὕδατος ρύσιν). La phrase suivante est significative de la suite de l'opération : « ils la prennent par-dessous jusqu'aux récipients apprêtés » (ὑπολαμβάνουσιν εἰς ἀγγεῖα παρεσκευασμένα). Le tuyau n'arrivait apparemment pas à conduire l'eau jusqu'aux récipients du navire : on devait la prendre à sa sortie du tuyau à la surface de la mer avec un récipient intermédiaire, sans doute de petite taille, et aller la verser dans les autres récipients prévus à cet effet, de grande taille car il s'agissait d'alimenter toute une ville.

Ces textes relatifs à la source marine sont tardifs et on peut se demander depuis quand les Aradiens l'exploitaient. Deux arguments plaident en faveur d'une utilisation ancienne, pendant la période phénicienne, sans qu'il soit possible de préciser quand elle a commencé. En effet, l'eau douce était visible à la surface de la mer car « elle écart(ait) autour d'elle les ondes salées » (*salsas circum se dimovet undas*)³⁰. Ce type de source se reconnaît grâce à un panache ressemblant à une « tache d'huile » ; sous l'eau, il se produit un effet dit « glycérine », lié au non-mélange de deux liquides de caractéristiques optiques différentes ; enfin, il existe un écart thermique entre l'eau salée et l'eau douce, plus froide³¹. D'autre part, la source d'Arwad était située à proximité de l'île, dans un endroit très fréquenté par toutes les embarcations qui traversaient quotidiennement le détroit. Les Aradiens ne pouvaient pas ne pas l'avoir remarquée : ils étaient assez habiles et imaginatifs comme le montrent plusieurs de leurs activités

29. *Ibid.* ; Lucr., *De Natura rerum*, VI, 891, emploie le verbe *scatere*, « être abondant ». Les sources sous-marines de Chekka au Liban, qui ont été étudiées, sont classées parmi les plus importantes connues ; leur débit moyen est de l'ordre de 6m³/s : cf. A. El-Hajj, *L'aquifère carbonate karstique de Chekka (Liban) et ses exutoires sous-marins. Caractéristiques hydrologiques et fonctionnement*, Montpellier-Beyrouth 2008 (thèse de doctorat) (avec bibl.).

30. Lucr., VI, 891.

pour mettre au point un système relativement simple pour exploiter cette source. En tout cas, ils avaient la possibilité de pourvoir à leur ravitaillement en eau en cas de blocus total ou partiel, contrairement aux Tyriens qui ne disposaient pas de source marine d'eau douce.

Si le problème de l'eau était réglé par la source sous-marine, Arwad était tributaire du continent voisin pour assurer son ravitaillement, se fournir en bois et bénéficier d'un espace suffisant pour enterrer ses morts. Quelques débris de sarcophages ont été découverts sur l'île par E. Renan, « qui prouvèrent au moins ce fait singulier, que dans l'île même il y avait des sépultures et que les Arwadites ne se faisaient pas tous enterrer en terre ferme »³². Le territoire continental en face de l'île offrait des ressources substantielles. Bien que les montagnes plongent directement dans la mer entre Tartous et Baniyas, la côte possède de petites plaines fertiles formées à l'embouchure des torrents côtiers pérennes venus de la chaîne montagneuse (Nahr Marqiyé, Nahr Hosein). Mais elles sont souvent aussi marécageuses, car les nombreux cours d'eau qui les traversent retiennent les eaux, et les sources situées au pied des collines se répandent dans les marais³³. Au sud de Tartous apparaît une étroite plaine littorale, recouverte d'une épaisse terre végétale noire, bien irriguée par le Nahr er-Ghamqa, le Nahr es-Simerian et le Nahr el-Abrash³⁴. Cette plaine s'élargit pour former la grande et riche plaine du Akkar, partout remblayée par d'épaisses alluvions, enrichies par les produits de décomposition des plateaux basaltiques voisins, avec des surfaces cultivables plus importantes à l'ouest qu'à l'est ; le pharaon Thoutmosis III, qui la visita au cours de sa 7^e campagne asiatique, vantait sa fertilité et son abondance³⁵. Le Nahr el-Kébir méridional (Éleuthère), qui sépare aujourd'hui les parties syrienne et libanaise de la plaine, est le seul cours d'eau qui se glisse dans la dépression centrale où il reçoit ses eaux du revers de l'Akroum et de son affluent, le Wadi Shadra (Wadi Oudine).

La plaine littorale d'Arwad est bordée par le Djebel el-Ansâriyé, appelé

32. Renan, *op. cit.* (n. 8), p. 25.

33. Les voyageurs occidentaux ont trouvé la plaine de Tartous marécageuse, par ex. M.E.G. Rey qui écrivait : « Cette plaine demeure inculte, à cause des nombreux marais qui la rendent très fiévreuse pendant la plus grande partie de l'année » (*Rapport sur une mission scientifique accomplie en 1864-1865 dans le nord de la Syrie*, Paris 1867, p. 40).

34. J. Sapin, « Peuplement et milieu de vie dans la vallée du Nahr el-Abrash », *Annales de Géographie de l'Université Saint-Joseph* 1, 1980, pp. 39-58 ; *id.*, « Un domaine de la couronne dans la Trouée de Homs (Syrie) : origines et transformations de Tiglat-Phalazar III à Auguste », *Trans* 1, 1989, pp. 52-53 et carte 3A-B.

35. P. Sanlaville, « Les régions agricoles du Liban », *Revue géographique de Lyon* 38, 1963, p. 55 ; *id.*, « Prospections géomorphologiques et préhistoriques dans la région de Tartous (septembre-octobre 1980) », *Surv.* 67, 1980, pp. 455-456 ; M. Branne, « Tartous and Masvaf (Mediterranean Coast) »,

encore Alaouite ou Nosaïri. C'est une vieille péninsule profondément travaillée par l'érosion et les phénomènes volcaniques, qui s'abaisse en une série de croupes et de chaînons. Dans sa partie septentrionale, le versant oriental descend de manière abrupte sur le Ghâb, vallée marécageuse de l'Oronte³⁶. Il présente dans la partie méridionale (région de Massyaf) une zone collinéenne et débouche sur une vaste plaine avant d'atteindre la boucle de l'Oronte ; cette plaine, très fertile dans les régions de Bârin et de Mariamîn, devient vers l'est un désert semé de blocs basaltiques. Au sud, le Djebel el-Ansâriyé est séparé de la chaîne du Liban par la « Trouée de Homs », zone déprimée qui constitue une grande voie de pénétration vers la Syrie intérieure³⁷. Le versant méditerranéen comprend, au-delà de la zone côtière, le Safita, région collinéenne, et le Mechta, région de hautes collines et de vallées profondes, qui s'appuie à l'est sur une zone sommitale karsitique et qui retombe au sud sur un plateau basaltique. Les zones de piémont du Djebel el-Ansâriyé étaient favorables à la culture de l'olivier, de la vigne et des arbres fruitiers, tandis que la plaine intérieure de la Boquée³⁸, très fertile avec ses sols d'origine volcanique, pouvait offrir de bonnes terres à blé à condition d'être convenablement drainée, et de gras pâturages en étant bien irriguée³⁹. Quant à la zone montagneuse, dont l'altitude n'est jamais très élevée (jusqu'à 1583 m au mont Nebi Younès) et qui est bien arrosée, elle devait constituer une réserve boisée facilement accessible depuis la côte, avec une végétation méditerranéenne, et des forêts de sapins et de cèdres en altitude. La région d'Arwad était pauvre en minerais. En revanche, les carrières de pierre abondaient : il s'agit essentiellement de calcaires, utilisés dans l'Antiquité comme de nos jours pour la fabrication de chaux, de mortier⁴⁰ et de produits divers⁴¹, et comme pierre à bâtir⁴².

On ne connaît pas exactement les limites du territoire continental

36. J. Weulersse, *Le pays des Alaouites*, Paris 1940, p. 17, fig. 4 ; H. Klengel, « Das mittlere Orontes-Tal (Ghab) in der Geschichte des vorhellenistischen Syrien », in *Altorientalische Forschungen* IX, Berlin 1982, pp. 67-80.

37. Sapin, *loc. cit.* (n. 34) 1989, pp. 21-54 ; *id.*, « Essai sur les structures géographiques de la toponymie araméenne dans la Trouée de Homs (Liban-Syrie) et sur leur signification historique », *Trans* 2, 1990, pp. 73-108.

38. Μακράς ou Μακρὰ πεδίων en grec : Str., XVI, 755.

39. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), pp. 67-70 (avec bibl.).

40. Sur l'utilisation des mortiers dans la préparation des minerais, cf. R.J. Forbes, *Studies in Ancient Technology* VII, Leiden 1964, pp. 223-224.

41. Cf. par ex. Plin., *Naturalis Historia*, XXXVI, 158 (fabrication de médicaments).

42. Th., *On Stones*, 64-69 ; *id.*, *Ign. A post-Aristotelian View of the Nature of Fire*, éd. trad. et comm. par V. Constant, Assen 1971, 65-66 ; J.P. Brown, *The Lebanon and Phoenicia* I, Beyrouth 1969, pp.

d'Arwad, mais il semble avoir été assez étendu, du moins à certains moments de son histoire, par exemple lors de la conquête d'Alexandre, comme l'écrivait Quinte-Curce : « Straton, le roi de l'île, possédait alors la zone côtière et la majeure partie de la région située assez loin même de la mer » (*Maritimam tum oram et pleraque longius etiam a mari recedentia rex ejus insulae, Strato, possidebat*)⁴³. À d'autres moments en revanche, il pourrait avoir été réduit à la seule surface de l'île. En fait, l'étendue du territoire d'Arwad, tout comme celui des autres cités phéniciennes, a sensiblement varié au cours de son histoire. L'étude chronologique des événements va permettre au fur et à mesure de cerner les limites du territoire aradien et de suivre son évolution⁴⁴. Pour l'instant, on se contentera de relever les sites susceptibles d'avoir appartenu à la cité d'Arwad à l'époque phénicienne. Le *Périple* du Pseudo-Scylax, document nautique contemporain du 4^e s., ne mentionnait que l'île d'Arwad⁴⁵. Arrien, se référant à l'arrivée d'Alexandre, écrivait que Straton, le fils du roi Ger^caštar, « lui remet l'île d'Arados, Marathos, la ville située sur le continent en face d'Arados, grande et riche, Sigôn, la ville de Mariammè et tout ce qu'ils avaient de territoire »⁴⁶. Strabon décrivait ainsi la côte du territoire continental d'Arwad entre 46 et 37 avant notre ère, du nord au sud : « Paltos, Balanée et Carné, qui était la station navale d'Arados (τὸ ἐπίτευον Ἀράδου) avec (son) port (λιμένιον ἔχον) ; puis Enhadra et Marathos, ancienne ville des Phéniciens, aujourd'hui en ruines »⁴⁷.

Enhadra, que l'on identifie à Tell Ghamqé, est situé à peu près en face de l'île. Ce site est peut-être identique à la localité de *Qmq*, connue sous le règne de Ramsès III⁴⁸. Mis à part une inscription phénicienne tardive (3^e s.) et la nécropole

de 'Azar (romaine), la tombe de Hay al-Hamarat, située à 600 m, atteste l'occupation du site au Fer III⁴⁹. Tartous, l'ancienne Antarados (« en face d'Arados »), n'est pas mentionnée dans les textes anciens avant Ptolémée au milieu du 2^e s. de notre ère, puis dans les *Homélies* pseudo-clémentines et la *Table de Peutinger*⁵⁰ ; elle ne semble pas avoir formé une cité avant l'époque hellénistique, mais la découverte de plusieurs sarcophages d'époque perse et d'un abondant matériel daté du Fer III/Perse montre qu'elle était utilisée auparavant par les Aradiens de l'île comme nécropole⁵¹. Tell Qarnum/Carné, situé à environ 4 km au nord de Tartous et à 2,6 km de l'île d'Arwad, était le port continental des Aradiens dont parlait Strabon, encore au 1^{er} s. ; les marins de Carné étaient réputés d'après Lycophron, repris par Étienne de Byzance⁵². Deux siècles après Strabon, le *Stadiasme* décrivait Carné comme une rade ouverte aux vents et à la houle : « C'est une rade (σάλος) – elle a aussi des cales pour les petites embarcations – ; mouille de façon sûre »⁵³. R. Dussaud notait que, de son temps encore, les petits caboteurs et les pêcheurs d'éponges venaient s'y abriter⁵⁴. Un sarcophage anthropoïde de la fin du 5^e s./début du 4^e a été trouvé à Al-Kašouneh, tout près de Tell Qarnum⁵⁵ ; des monnaies d'époque hellénistique portent en phénicien la légende *KRN* ou en grec *KAP*⁵⁶.

En descendant sur la côte vers le sud, à 5 km au sud de Tartous, le premier site est Amrit, l'ancienne Marathos (*MRT* en phénicien). C'était à l'époque perse une agglomération importante du territoire d'Arwad comme l'indiquent les textes anciens et un grand nombre de découvertes archéologiques. L'essentiel de

43. Curt., IV, 1.5-7.

44. Pour son étendue à l'époque perse, voir J. Elayi, « Studies in Phoenician Geography during the Persian Period », *JANES* 41, 1982, pp. 86-92 ; complété par *id.*, *Économie des cités phéniciennes sous l'Empire perse*, Naples 1990, pp. 11-14 ; voir aussi J. Elayi, « Les sites phéniciens de Syrie au Fer III / Perse. Bilan et perspectives de recherche », in G. Bunnens éd., *Essays on Syria in the Iron Age*, Louvain et al. 2000, pp. 327-348. L'article de G. Kestemont, « Les Phéniciens en Syrie du Nord », in *Phoenicia and its Neighbours*, Studia Phoenicia III, Louvain 1985, pp. 135-161, contient quelques hypothèses très discutables.

45. Pseudo-Scylax, *Périple*, *Geographi Graeci Minores* I, éd. C. Müller, Paris 1885, p. 78, § 104.

46. Arr., LCL, Cambridge Ma. 1929, II, 13.7.

47. Str., XVI, 2.12 ; cf. Renan, *op. cit.* (n. 8), pp. 19 et 46 ; A. Pietschmann, *Geschichte des Phönizier*, Berlin 1889, p. 39 ; Dussaud, *op. cit.* (n. 19), p. 123 ; Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), pp. 65, 119.

48. E. Lipiński éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s.v. Ghamqé, Tell (avec bibl.) ; selon J. Sapin, « Symbiose ethno-linguistique. Considérations géographiques et historiques sur la toponymie de la Trouée de Homs (Syrie) ». *Trans* 12, 1996, p. 25, la

49. *RÉS* 56 et 1594 ; N. Saliby, « Hypogée de la nécropole de 'Azar », *MUSJ* 46, 1970-71, pp. 271-283 ; J. Elayi et M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996, pp. 81-86.

50. Ptol., V, 15, 16 ; *Homélies pseudo-clémentines*, XII, 1 ; *Table de Peutinger*, in K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart 1916, cols 803-804, figs 257-259.

51. Lipiński éd., *op. cit.* (n. 48), s.v. Tartous ; Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 49), pp. 12, 39-47 (avec bibl.).

52. Lyc., *Alexandra*, 1291-1295 ; Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Carné.

53. *Stadiasmus maris magni*, § 128 ; cf. J.-P. Rey-Coquais, « Les parages de Paltos », *MUSJ* 41, 1985, pp. 211-225.

54. Dussaud, *op. cit.* (n. 19), p. 125 et n. 6.

55. Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 49), pp. 82-84.

56. *BMC Phoenicia*, pp. XXXVIII-XL, 111-112 ; Elayi-Haykal, *ibid.*, pp. 211-225 ; F. Duyrat, « Les ateliers monétaires de Phénicie du nord à l'époque hellénistique », in C. Augé et F. Duyrat édés, *Les monnayages syriens. Quel apport pour l'histoire du Proche-Orient hellénistique et romain ?* Bevrout

la publication de E. Renan portait sur les monuments d'Amrit qui constituaient pour lui « la partie la plus importante de (ses) recherches sur le sol arvadite »⁵⁷. Il décrivait le Ma^cabed, deux *naoi* situés à 'Aïn al-Hayyât, les deux méghazils, une troisième pyramide, le Hadjar al-Hublé, « Pierre de la femme enceinte », le Bordj al-Bezzâk, « Tour des limaçons », le stade, une maison monolithe, un énorme cube en calcaire, différents autres tombeaux et des carrières. Des tombes et de nouveaux sarcophages anthropoïdes en pierre et en terre cuite ont été découverts : dans la zone des chalets, à Bano, Al-Bayad et Ram az-Zahab⁵⁸. La fouille de sauvetage menée par M.R. Haykal en 1992 dans la ville basse d'Amrit⁵⁹ a été particulièrement spectaculaire puisqu'elle a révélé les vestiges du port, situé au sud du Nahr Amrit, à 600 m au sud-ouest du Ma^cabed et à 300 m au nord-ouest de 'Aïn al-Hayyât. Une installation portuaire d'époque hellénistique a été mise au jour, avec un long quai, plusieurs hangars et des unités d'habitations, dont certaines remontaient au 5^e s. Jusqu'alors, on n'en soupçonnait pas l'existence et on avait mal compris les sources classiques. Ainsi, lorsque Strabon écrivait : « Arados est située sur une côte bordée de récifs et dépourvue de ports, surtout entre son établissement maritime et Marathos », il sous-entendait sans doute que Marathos, tout comme Carné, avait un port⁶⁰. Au sud d'Amrit, le site de Tabbet al-Hammam, dont on ignore le nom antique, a fait l'objet de sondages en 1940 par R.J. Braidwood⁶¹ ; un grand môle, dont la construction pourrait remonter au 9^e s., protégeait cet abri portuaire de la baie de Muntar. La découverte de nombreux tessons de céramique grecque avait conduit à y voir un « comptoir grec », en négligeant la céramique et les terres cuites locales, une inscription phénicienne⁶², et la technique architecturale phénicienne du mur à piliers, autant d'éléments qui

57. Renan, *op. cit.* (n. 8), pp. 59, 61-98 ; voir aussi M. Dunand et N. Saliby, *Le temple d'Amrith dans la pérée d'Arados*, Paris 1985.

58. N. Saliby, « 'Amrit », in J.-M. Dentzer et W. Orthmann éd., *Archéologie et Histoire de la Syrie II, La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, Saarbrück 1989, pp. 19-30 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 49), pp. 271-283 ; Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 49), *passim*.

59. M.R. Haykal, *Les sarcophages anthropoïdes*, Damas 1996, pp. 74-103 (en arabe) ; M. Al-Maqdissi, « Chronique des activités archéologiques en Syrie (I) », *Syr.* 70, 1993, pp. 448-449 ; Elayi-Haykal, *ibid.*, pp. 22-23 (avec bibl.) ; M. Al-Maqdissi, « Amrith, nouvelles recherches sur le site phénicien », communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris 21-3-2014.

60. Str., XVI, 753 ; cf. Elayi-Haykal, *ibid.*, pp. 122-123.

61. R.J. Braidwood, « Report on two sondages on the coast of Syria, south of Tartous », *Syr.* 21, 1940, pp. 183-221 ; P.J. Riis, « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1959 », *AAS* 10, 1960, pp. 123-125 ; *id.*, « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1960 », *AAS* 11-12, 1961-1962, pp. 133-144 ; *id.*, « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1963 », *AAS* 15, 1965, pp. 62-82 ; Rev-Coquais. *on.*

constituent des indices convergents sur le caractère phénicien du site. La proposition de E. Lipiński de localiser à Tabbet al-Hammam la cité phénicienne de Sam-simuruna, non identifiée jusqu'à présent, n'est pas défendable ; la proposition de É. Gubel de la localiser entre le Nahr es-Simerian et le fleuve au nord d'Amrit ne semble pas davantage étayée ; l'hypothèse de Baalbek reste pour le moment moins invraisemblable⁶³. L'importante cité de Şumur/Simyra est localisée, à titre d'hypothèse et faute de mieux, à Tell Kazel, à 3,5 km de l'embouchure du Nahr el-Abrash, qui présente des restes de quais, non datés. Elle a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles par une équipe de l'Université américaine de Beyrouth qui n'ont pas réussi à confirmer cette identification⁶⁴.

Dans ce qu'on avait appelé la « Phénicie du Nord », c'est-à-dire la région située au nord du territoire d'Arwad, qui comprenait des sites phéniciens possibles, certains appartenaient sans doute à Arwad, au moins pendant une partie de leur histoire. Le premier site au nord de Carné est le site de Qala^cat al-Qouz, implanté à 2 km dans un coude du Nahr Baniyas ; il a été interprété comme une forteresse phénicienne d'époque assyro-babylonienne ou perse, mais aucune étude n'a été entreprise⁶⁵. Baniyas/Balanée était une ville phénicienne d'après Étienne de Byzance⁶⁶ ; le site a été continuellement habité, avec réutilisation des matériaux antiques, et n'a jamais été fouillé. 'Arab al-Mulk/Paltos, de part et d'autre de l'embouchure du Nahr es-Sinn, représentait, selon Strabon, la limite septentrionale du territoire d'Arwad ('Αραδίων παραλία, Πάλτος)⁶⁷ ; les fouilles danoises ont montré l'existence d'un hiatus d'occupation du site entre la fin du 6^e s. ou le début du 5^e, et la période hellénistique⁶⁸. Le site voisin de Tell Daruk (Ušnātu/Ušnu ?), à 2 km à l'est, sur la rive gauche du Nahr es-Sinn, a été occupé pendant tout le Fer III/Perse, comme l'indiquent les nombreux tessons de céra-

63. E. Lipiński, *On the Skirts of Canaan in the Iron Age. Historical and Topographical Researches*, Leuven *et al.* 2006, p. 195 ; É. Gubel, « By the rivers of Amurru. Notes de topographie historique du Akkar – II », in G. Bartoloni *et al.* éd., *Tiro, Cartagine, Lixus : Nuove acquisizioni ... in onore di M.G. Amadasi Guzzo*, Rome 2010, p. 119 ; N. Jidejian, *Baalbek : Heliopolis, cité du soleil*, Beyrouth 1999.

64. Cf. Lipiński éd., *op. cit.* (n. 48), s.v. Kazel, Tell ; Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 2000, pp. 335-336 (avec bibl.).

65. Cf. Elayi, *ibid.*, p. 335 (avec bibl.).

66. Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Βαλανέα ; cf. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), pp. 65, 75, 81 ; Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 1982, p. 89 ; J. Lund, « The northern coastline of Syria in the Persian period. A survey of the archaeological evidence », *Trans* 2, 1990, p. 15.

67. Str., XVI, 255 ; pour Étienne de Byzance, Paltos était une πόλις Συρίας (*Ethniques*, s.v. Πάλτος) ; cf. Rey-Coquais, *loc. cit.* (n. 53), pp. 211-225 ; Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 1982, p. 89.

mique attique importée, mais le caractère phénicien du site n'est pas certain⁶⁹. Le premier site côtier important au nord du Nahr es-Sinn est Tell Sukas (en akkadien *Suksu*), situé entre deux ports naturels. Selon P.J. Riis, la période G1 (552-498) aurait été suivie, après un hiatus d'occupation, par la période F (380-140) dite « néo-phénicienne », notamment à cause de l'introduction de la technique architecturale du mur à piliers, du type de sanctuaire, de l'horizon céramologique et des fragments sculptés⁷⁰. Entre ces deux périodes, le site n'a pas été abandonné comme le montre le matériel archéologique (céramique attique et monnaies d'Arwad). L'ensemble des éléments indiquent que le site était phénicien. Les cinq monnaies aradiennes ne suffisent cependant pas à prouver qu'il aurait été « (re)fondé par Arwad pendant le premier quart du 4^e s. »⁷¹ car ces monnaies circulaient en dehors du territoire d'Arwad. Jéblé/Gabala était une ville phénicienne qui, selon Strabon, ne faisait pas partie du territoire d'Arwad⁷². Le trésor de Jéblé constitue un indice, complété par l'appartenance probable de la ville à Arwad à l'époque hellénistique⁷³. Le site portuaire, qui n'a pas encore été fouillé, pourrait avoir été important au Fer III/Perse ; en revanche, Tell Tweini, à 1 km à l'est de la ville, a été fouillé⁷⁴. Al-Mina, ville portuaire à l'embouchure de l'Oronte, a été fouillé en 1936-1937 par C.L. Woolley qui a identifié dix niveaux, dont le plus ancien date du début du 8^e s. ; à l'époque perse, Al-Mina était une ville phénicienne abritant quelques résidents grecs⁷⁵.

Dans l'arrière-pays, du nord au sud, Sigôn, qui appartenait à Arwad en 333, est habituellement identifié avec Qala^cat Sahiyun, site fortifié stratégique

69. E. Oldenburg et J. Rohweder, *The Excavations at Tall Daruk (Usnu ?) and Arab al-Mulk (Pal-tos)*, Copenhague 1981, pp. 6-71 ; cf. Lund, *ibid.*, pp. 15-16 et Elayi, *ibid.*, p. 335 (avec bibl.).

70. J. Lund, *Sukas VIII. The Habitation Quarters*, Copenhague 1986 ; cf. Elayi, *ibid.*, p. 337 (avec bibl.).

71. Lund, *loc. cit.* (n. 66), pp. 17-19.

72. Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Γάβωλα ; Str., XVI, 255 ; cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 2000, pp. 337-338 (avec bibl.).

73. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 44-60.

74. Lund, *loc. cit.* (n. 66), p. 19 ; J. Betschneider et K. Van Lerberghe éd., *In Search of Gibala. An archaeological and historical study based on eight seasons of excavations at Tell Tweini (Syria) in the A and C fields (1999-2007)*, Barcelone 2008 ; M. Al-Maqdissi et al., *Tell Tweini. Onze campagnes de fouilles syro-belges (1999-2010)*, Damas 2010.

75. Lipiński éd., *op. cit.* (n. 48), s.v. Al-Mina ; J. Elayi, « Al Mina sur l'Oronte à l'époque perse », in *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Louvain 1987, pp. 249-266 (avec bibl.). En revanche, Ras el-Bassit, généralement identifiée avec la Posideion des sources classiques, ne devait pas faire partie du territoire d'Arwad à l'époque perse car cette cité a

contrôlant la route d'Alep par Bdama et Jisr es-Sughur, mais le site reste à fouiller⁷⁶. Le sanctuaire de Baétocécé à Hosn Soleiman dans le Mechta Nord, dans son état actuel, est romain (dédicaces de 223/4 et 257/8), mais il était probablement construit dans un lieu de culte aradien antérieur⁷⁷. Le toponyme Barwad, « domaine d'Arwad », à proximité, pourrait renvoyer à l'exploitation de minerai de fer par les Aradiens⁷⁸. Selon Étienne de Byzance, Marsya (Massyaf ?) était une ville phénicienne, mais rien ne permet pour l'instant de confirmer ce témoignage tardif ni d'établir une relation avec Arwad⁷⁹. J.-P. Rey-Coquais proposait d'inclure aussi Raphanée dans le territoire d'Arwad sur la base d'analogies numismatiques avec le monnayage de Gabala, ville aradienne, ce qui reste pour le moment très incertain⁸⁰. Mariammè correspond apparemment à Mariamîn, à l'est du Djebel el-Ansâriyé, site stratégique qui domine une plaine fertile et surveille la vallée de l'Oronte de Homs jusqu'à Hama : le témoignage d'Arrien sur le caractère phénicien du site est renforcé par celui d'Étienne de Byzance, qui citait Hécatée de Milet, historien grec contemporain de la période perse⁸¹.

La situation géopolitique d'Arwad était remarquable à plusieurs égards. Le facteur géographique a été déterminant pour forger son histoire. L'île occupait un emplacement de choix, à l'abri des incursions à environ 2,5 km de la côte, distance qui ne constituait en rien un handicap étant donné la facilité qu'avaient les Aradiens, comme tous les Phéniciens, à communiquer par mer⁸². Ils disposaient d'un double port aux qualités exceptionnelles, de ressources variées et abondantes sur leur territoire continental et d'une source sous-marine d'eau douce en cas de difficulté à s'approvisionner sur le continent.

Arwad se trouvait au centre d'un carrefour de communications nord-sud

76. R. Dussaud, « Voyage en Syrie, oct. nov. 1896. Notes archéologiques », *RA* 30, 1897, p. 316, n. 7 ; Lund, *loc. cit.* (n. 66), p. 21 ; Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 2000, p. 337 (avec bibl.). Pour les dernières fouilles et prospections de la Syrie du Nord, cf. *Studia Orontica I-VII* (Mission archéologique syro-française de l'Oronte, dirigée par M. Al-Maqdissi et D. Parayre).

77. Cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 1982, p. 89 ; *id.*, *op. cit.* (n. 44), p. 14 ; Sapin, *loc. cit.* (n. 34) 1989, pp. 36-37 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 37), p. 89 ; J.-P. Rey-Coquais, « Note sur deux sanctuaires de la Syrie romaine », *Topoi* 7/2, 1997, p. 930 ; Lipiński éd., *op. cit.* (n. 48), s.v. Baetocaeccé.

78. Selon une suggestion de J. Sapin, *loc. cit.* (n. 34) 1989, pp. 36-37 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 37), p. 89. Toutefois, la date de cette exploitation et l'origine du sanctuaire sont encore bien incertaines.

79. Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Μαρσύα ; cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 1982, p. 89.

80. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), pp. 110-113.

81. Étienne de Byzance, *Ethniques*, s.v. Μαρσαμμία ; Rey-Coquais, *ibid.*, p. 110 ; Elayi, *loc. cit.* (n. 44) 1982, p. 88.

82. *Contra* F. Briquel-Chatonnet, « Arwad et Simirra : problèmes géostratégiques de la Phénicie du

et est-ouest : entre l'Anatolie et l'Égypte, entre l'Asie et le monde occidental (Chypre était à peine distante de 85 km). Les Aradiens devaient contrôler au sud la Trouée de Homs, grande voie de passage vers la vallée de l'Oronte et l'Euphrate, gardée par le Crac des Chevaliers au Moyen-âge, et au nord la route vers la Haute Syrie par Qalacat Sahiyun, le col de Bdama à 400 m et le gué de Jisr es-Sughur. La chaîne du Djébel el-Ansâriyé n'opposait pas de véritable obstacle aux communications d'ouest en est : des itinéraires de portage, suivant les pentes plutôt que les fonds de vallées, permettaient une circulation relativement aisée⁸³. Balanée était situé au débouché d'une importante voie de passage à travers la montagne, jalonnée par des forteresses médiévales : Marqab, Qadmous et Massyaf. Plusieurs itinéraires reliaient aussi les régions de Tell Sukas et de Hama⁸⁴. Un itinéraire plus méridional, attesté à l'époque romaine, partait d'Arwad en suivant les vallées gardées par le donjon de Safita ; on atteignait Raphanée par un col d'accès aisé, on traversait l'Oronte à son grand coude entre Apamée et Massyaf, et on longeait le Ghâb en direction du nord⁸⁵. Les Aradiens avaient sans doute organisé le transport des marchandises en combinant voies d'eau et caravanes. Selon Strabon, « on remonte le Lykos et le Jourdain pour transporter les marchandises, spécialement les Aradiens »⁸⁶. Le Lycos paraît être le Nahr el-Kébir du Nord ou fleuve de Lattaquié, plutôt que le Nahr el-Kalb ; selon J.-P. Rey-Coquais, il faut peut-être corriger « Jourdain » en « Oronte »⁸⁷. Ces deux cours d'eau étaient en partie navigables. Les caravanes venaient de Thapsaque sur l'Euphrate, passaient par Alep, traversaient l'Oronte à Jisr es-Sughur, continuaient par le col de Bdama et Qalacat Sahiyun. Les marchandises étaient ensuite embarquées sur le Nahr el-Kébir du Nord, puis gagnaient par cabotage le grand port d'Arwad où elles étaient transbordées sur des navires de haute mer. En sens inverse, les caravanes prenaient la route de Safita, passaient par la région de Bârîn et Massyaf jusqu'à l'Oronte où les marchandises descendaient le fleuve pour être à nouveau chargées sur des caravanes rejoignant Thapsaque⁸⁸.

L'île d'Arwad était une guette, une remarquable position d'attaque ou de refuge⁸⁹. Depuis cet endroit, les Aradiens pouvaient surveiller toute la côte syrienne, du mont Cassius au nord jusqu'au Ras Chekka au sud. Ils étaient placés

entre le refuge de la montagne et l'aventure de la mer. La montagne leur offrait les ressources de ses forêts, même si elles n'étaient pas aussi exceptionnelles que celles du Liban, plus épaisses et luxuriantes. La mer leur ouvrait les routes de la Méditerranée et de l'Atlantique vers toutes les richesses et toutes les conquêtes. Bien qu'Arwad fût petite par l'étendue de son territoire, elle possédait les atouts nécessaires pour devenir une grande cité, riche et puissante, comme les autres cités phéniciennes. Le revers de la médaille était que, pour les mêmes raisons, elle attirait la convoitise des prédateurs en tout genre. Dans un Orient dominé par des Empires continentaux, Arwad représentait pour les conquérants successifs des enjeux majeurs, à la fois économiques avec ses ressources locales et ses réseaux commerciaux drainant les richesses de la mer, et stratégiques avec ses bases navales sur l'île et sur le continent, sa flotte de guerre et ses équipages expérimentés. Les Aradiens se rendaient compte que « la Phénicie, par sa place centrale au Proche-Orient, ser(vai)t de terrain d'affrontement entre les grandes puissances du sud (Égyptiens), de l'ouest (Assyriens, Babyloniens et Perses) et du nord (Mitianniens et Hittites) »⁹⁰. Arwad était en contact plus direct que les autres cités phéniciennes avec les grandes puissances du nord, et aussi avec celles de l'est qui abordaient en général la Phénicie par le nord. Ainsi, la première cité phénicienne qu'atteignit Alexandre le Grand fut Arwad.

83. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), p. 71. Sur la Trouée de Homs, cf. J.-P. Thalmann et M. Al-Maqdissi, « Prospection de la Trouée de Homs. Les sites de la plaine du Akkar syrien (mission franco-syrienne) », *Contribution française à l'archéologie syrienne 1968-1989*, Damas 1989, pp. 98-101.

84. P.J. Riis, *Sukas I*, Copenhague 1970, p. 161 et fig. 56.

85. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), p. 73 (avec bibl.).

86. Str., XVI, 755.

87. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 13), p. 74.

CHAPITRE II

LES ATOUTS D'ARWAD, LA CITÉ PHÉNICIENNE DU NORD

Les Aradiens étaient-ils des autochtones ou venaient-ils d'ailleurs ? Les auteurs grecs et latins s'accordaient à considérer les Phéniciens, non pas comme des autochtones, mais comme des immigrants ; toutefois, les traditions qu'ils ont recueillies étaient disparates. La première question qui se pose est de savoir s'il faut chercher pour tous les Phéniciens une origine commune. Dans la mesure où ils ne répondaient pas au concept de nation au sens moderne, mais où ils appartenaient à différentes cités-États, indépendantes au départ, une origine commune est improbable¹. Strabon rapportait deux traditions différentes sur les Aradiens, selon lesquelles ils étaient immigrants ou autochtones. En décrivant le golfe Persique, il écrivait : « En poursuivant sa navigation, on rencontre d'autres îles, Tyr et Arados (Τύρος καὶ Ἀραδος), qui ont des sanctuaires semblables à ceux de Phénicie ; aux dires de ceux qui habitent ces îles, les îles et villes homonymes de Phénicie sont leurs fondations »². Il utilisait les informations recueillies par Androsthénès, explorateur d'Alexandre le Grand. Cette tradition s'appuyait aussi sur l'enquête menée par Hérodote auprès des Tyriens, lors de sa visite à Tyr vers 450³. Celui-ci apprit d'eux qu'ils étaient arrivés de la mer Érythrée, c'est-à-dire du golfe Persique ou de la mer Rouge, qui débouchent également dans l'océan Indien. D'après le récit d'Hérodote, on met en relation l'arrivée des Tyriens, et donc aussi des Aradiens, avec les migrations du Bronze ancien, en particulier avec l'arrivée des Amorrites en Palestine vers 2300. Le témoignage de Strabon a été réexaminé à la lumière des fouilles effectuées dans les îles de Bahrein dans les années 1980⁴. On a mis au jour un grand centre de commerce qui pourrait corres-

1. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, pp. 17-19.

2. Str., XVI, 766, 784.

3. Hdt II, 44 ; cf. aussi Just., *Historiae Philippicae*, XI, XVIII.

pondre aux îles d'Arados et/ou de Tyros (ou Tylos) mentionnées dans les sources anciennes. Toutefois, la seule trace de présence phénicienne est une stèle funéraire grecque mentionnant le nom d'un Phénicien commandant de navire⁵. Mais elle date du 2^e siècle av. notre ère et on n'a découvert aucune attestation plus ancienne de présence phénicienne.

En fait, plusieurs villes et îles portaient autrefois le nom d'Arwad/Arados et les auteurs anciens ont pu parfois les confondre. Marcien d'Héraclée situait une ville de ce nom sur la côte de Palestine et il en faisait une « ville des Sidoniens »⁶. Une autre se trouvait sur la côte d'Afrique du nord d'après le Géographe de Ravenne⁷. Pline l'Ancien et Étienne de Byzance connaissaient une île d'Arados au sud de la Crète⁸, proche d'une localité appelée Ἀραδέων ou Ἀραδέων⁹. Le Pseudo-Scylax mentionnait, entre Sycaminon et Dor, « Adaros ville des Sidoniens » (Ἄδαρος πόλις Σιδωνίων)¹⁰. Cette ville, dont le nom est peut-être corrompu, n'a pas été identifiée.

L'autre tradition rapportée par Strabon faisait des Aradiens des autochtones : « (Arados) fut fondée, dit-on, par des réfugiés de Sidon »¹¹. Plusieurs étymologies ont été proposées sans argument décisif pour le toponyme « Arwad », telles que « refuge » ou « endroit désirable »¹². Dans le livre biblique de la

Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'Âge du Fer au début de la période islamique, Paris 1984, pp. 151-163 ; *id.*, « The Arab-Persian Gulf under the Seleucids », in A. Kuhrt et S. Sherwin-White éd., *Hellenism in the East*, Londres 1987, pp. 75-109 ; *id.*, « The Tylos period », in P. Lombard et M. Kervran éd., *French Archaeology Mission at Bahrain*, Bahrain 1989, pp. 83-86 ; *id.*, « Les Phéniciens et la Mer Érythrée », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 3, 1993, pp. 170-209 (avec bibl.).

5. J. Marillet-Jaubert, « Stèle funéraire du Musée du Bahrein », *Syr.* 67, 1990, pp. 665-673 ; S.F. Andersen et M.I. Salman, « The Tylos burials in Bahrain », *PSAS* 36, 2006, pp. 111-124.

6. G. Müller, *Geographi Graeci Minores*, I, Paris 1882, p. 576, *Marciani epitome Geographiae Artemidori*, livre 9.

7. Géographe de Ravenne, *Itineraria romana II. Ravennatis anonymi et Guidoris geogr.*, éd. J. Schnetz, Leipzig 1940, p. 355, 5 ; cf. aussi A. Audollent, in *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastique* III, Paris 1924, s.v. Araditana.

8. Plin., *Naturalis Historia*, IV, 12 ; Étienne de Byzance, *Ethniques*, éd. A. Meineke, Berlin 1849, 73.

9. M. Guarducci, *Inscriptiones Creticae* II, Rome 1939, p. 39 ; cf. M.C. Astour, *Hellenosemitica*, Leiden 1965, p. 144.

10. Pseudo-Scylax, *Périple*, I, 78 ; cf. J. Elayi, « Studies in Phoenician Geography during the Persian Period », *JNES* 41, 1982, pp. 97-98.

11. Str., XVI, 753.

Genèse, « l'Aradien » (*harwady*), était le frère de Sidon, fils aîné de Canaan, lui-même fils de Cham¹³. Le patriarche Noé avait trois fils : Sem, Cham et Japhet, qu'il avait sauvés du Déluge grâce à l'arche qui porte son nom. Un jour où Noé était ivre, il en vint à se dénuder et Cham se moqua de lui. Noé maudit ce fils impie et ses descendants, en particulier Canaan et Sidon, ennemis détestés du peuple d'Israël. C'est en effet dans leur territoire que celui-ci dut conquérir la terre promise par Yahvé. Le chapitre X de la *Genèse* est certes important, mais il est difficile cependant de retrouver la réalité ethnique sous-jacente derrière ces traditions.

La question de l'origine des Aradiens doit être posée en terme de continuité et de discontinuité. Car l'archéologie fournit des éléments importants. Les Aradiens, comme tous les Phéniciens d'ailleurs, étaient au moins en partie autochtones ; ils ont reçu des apports de populations étrangères lors des vagues migratoires au Proche-Orient, et ils ont accueilli tout au long de leur histoire les étrangers de passage, dont certains se sont installés dans le territoire de leur cité, largement ouverte au monde extérieur. Il s'est produit dans le territoire d'Arwad, comme sur tout le littoral phénicien, un brassage constant de populations sémites et non-sémites, pour lequel les dernières recherches à la mode sur l'identification des Phéniciens et des Libanais par leur ADN ne peuvent pas être d'un grand secours.

Les habitants d'Arwad, comme ceux des autres cités phéniciennes, se désignaient par l'ethnique de leur cité : les Aradiens ou Arwadites. « Phénicie » (Φοινίκη) et « Phéniciens » (Φοίνικες) étaient des appellations grecques¹⁴. Ces termes sont apparus dans les textes homériques du 8^e siècle qui reflétaient une époque plus ancienne, mais ils étaient peut-être déjà mentionnés dans les tablettes

Renan a seulement écrit : « Arwad a pu signifier "île" ou quelque chose d'analogue » ; M.C. Astour, « Place Names », in L.R. Fischer éd., *Ras Shamra Parallels* II, Rome 1975, pp. 262, 342, postule une racine *rwd* qui aurait survécu en arabe *rāda*, *arwada*, « to wish, desire, strive (toward a place), thus probably expressing the idea of a desirable place ». Ces étymologies ne figurent pas dans J. Hoftijzer et K. Jongeling, *Dictionary of the North-West Semitic Inscriptions*, Leiden et al. 1995, s.v. *rwd* (Pun. : « name of profession ? » or « the man from Arwad ? »). Ce serait peut-être un nom de profession (?) d'après F. Briquel-Chatonnet, in F. Duyrat, *Arados hellénistique. Étude historique et monétaire*, Paris 2005, p. 191, n. 1.

13. Gn 10, 15-18 ; 1 C 1, 16.

14. Sur le sens du mot « Phénicien », cf. par ex. P. Wathelet, « Les Phéniciens et la tradition homérique », in *Histoire phénicienne*, Studia Phoenicia II, Leuven 1983, pp. 235-243 ; W. Röhlig, « On the Origin of the Phoenicians », *Ber.* 31, 1983, pp. 79-93 ; C. Baurain, « Portée chronologique et géographique du terme "phénicien" », in *Religio Phoenicia*, Studia Phoenicia IV, Namur 1986, pp. 7-28 ; C. Vandersleyen, « L'étymologie de Phoinix, "Phénicien" », in *Phoenicia and the East Mediterranean in the first Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Leuven 1987, pp. 19-22 ; Elayi, *op. cit.* (n. 1), pp. 14-

mycéniennes de la Crète au II^e millénaire. Les Grecs ont été très tôt en contact avec les populations du Proche-Orient à travers leurs activités commerciales. À l'origine, ils nommaient « Phéniciens » tous leurs partenaires commerciaux du Proche-Orient qu'ils rencontraient dans les îles de la mer Égée. La multiplication des contacts leur a fourni des précisions, mais la notion de « Phéniciens » n'est cependant jamais totalement claire pour eux. En revanche, quand ils employaient le terme « Aradiens », ils savaient qu'ils désignaient les habitants d'Arwad.

Les Aradiens exploitaient les ressources de la mer de différentes façons. Ils pratiquaient la pêche comme en témoignent les parties de pêche en mer organisées pour les rois assyriens Tiglath-phalazar I et Assur-bêl-kala¹⁵. Ils pêchaient aussi, pour se nourrir, des poissons et des coquillages, fabriquant peut-être du *garum*, saumure obtenue grâce à la macération de poissons. La pêche aux murex était pour eux primordiale car la pourpre, substance colorante tirée de la glande de ces mollusques, était à cette époque l'unique pigment indélébile connu. La corporation des pêcheurs de pourpre d'Arwad existait encore au 3^e s. de notre ère, comme l'indique la base inscrite d'une statue citée ci-dessus, découverte dans un petit bassin débouchant par un chenal dans la partie nord du bassin méridional¹⁶. Pline l'Ancien expliquait le procédé utilisé pour la pêche aux murex : on posait des nasses contenant, en guise d'appâts, des coquillages qui pinçaient en se refermant et dont les murex étaient friands. Ils étaient pris au piège lorsqu'ils allongeaient leur langue pour les manger¹⁷. On n'a pas retrouvé à Arwad de vastes dépôts de coquillages vides et broyés comme à Tyr et Sidon, mais les Aradiens traitaient sans doute les murex dans leur territoire continental, en dehors des zones habitées en raison de l'odeur nauséabonde : on enlevait en effet les fragments de coquillages et on laissait la chair pourrir. Au bout d'une semaine environ, la chair était mouillée et pétrie pour être réduite en pâte. Le produit obtenu, une fois desséché, constituait la pourpre, dont la couleur violette pouvait pâlir jusqu'à devenir rose, selon la quantité d'eau ajoutée au mélange. Comme les autres Phéniciens, les Aradiens devaient être réputés pour la teinturerie et aussi pour l'industrie textile car les tissus phéniciens étaient renommés et exportés.

Même si les forêts voisines du Djebel el-Ansâriyé n'étaient pas aussi épaisses que celles du Mont Liban, les Aradiens les exploitaient et maîtrisaient le travail du bois. Le bois tenait une grande place dans leurs édifices et ils avaient de bons charpentiers (3 *nangarê* à Babylone sous Nabuchodonosor II)¹⁸, menuisiers et ébénistes. Leur puissante flotte de guerre montre qu'ils possédaient des chantiers navals performants, qui se trouvaient sans doute dans leur territoire continental car la place manquait sur l'île. Les navires de guerre, mais aussi de commerce

et de pêche, étaient construits en bois de chêne, de cyprès et de cèdre, essences les plus résistantes, pour les parties internes ; les bois de pin et de sapin servaient aux parties extérieures. Les éléments étaient assemblés par des mortaises et des tenons, fixés par de longs clous en bronze et en fer. Les navires étaient ensuite calfatés avec de l'étaupe, enduits de poix, puis couverts de lamelles de plomb sur toute leur partie immergée. L'éperon des galères était en bois recouvert de bronze ou entièrement en bronze. Les Aradiens sont à l'origine de deux innovations par rapport aux autres Phéniciens : d'une part, ils ont installé une cabine sur le pont de leurs galères vers la fin du 5^e s. comme on peut le voir sur certaines monnaies¹⁹. D'autre part, ils ont sans doute inventé le gouvernail vers la même époque : en effet, sur quelques monnaies, les deux grosses rames de gouvernail situées à la poupe ont été remplacées par une caisse rectangulaire placée sous la coque, à la partie arrière, qui faisait sans doute office de gouvernail²⁰. Les Aradiens étaient appréciés, comme les autres Phéniciens, pour leurs qualités dans tout ce qui touchait à la navigation : les Assyriens, les Babyloniens et les Perses firent appel à eux en tant que spécialistes des constructions navales, pour constituer les équipages de leurs navires et pour leur maîtrise du combat naval. Ils excellaient aussi dans les stratégies de défense : à l'intérieur de leur cité solidement fortifiée, ils résistaient aux sièges, avec l'aide de leur flotte de guerre, de leurs experts militaires et de leurs moyens défensifs sophistiqués. Toutes ces qualités sont attestées par les sources classiques et la prophétie d'Ézéchiël²¹.

Dans le domaine de l'urbanisme, les Aradiens ont su adapter les édifices au terrain fréquemment rocheux et accidenté de leurs sites, en creusant le rocher, comme sur l'île d'Arwad et à Amrit²². Ils étaient réputés comme architectes et savaient élever de massives et solides fortifications, dont on voit encore des restes sur l'île. Les maisons privées insulaires, construites dans un espace restreint, avaient plusieurs étages. Pour renforcer les édifices contre les secousses sismiques fréquentes dans cette région, ils utilisaient notamment la technique des murs à piliers, par exemple à Amrit et Tell Sukas²³. Les installations portuaires

19. Par ex. *BMC Phoenicia*, p. 1, n° 2.

20. *Ibid.*, p. 2, n° 3 et pl. I, 2 ; p. 5, n° 21 et pl. I, 15, n° 28 et pl. I, 19.

21. *Ez 27*, 8-11 ; Str., XVI, 2, 14 ; cf. par ex. G.A. Cooke, *A Critical and Exegetical Commentary on the Book of Ezekiel*, Edinburgh 1936, pp. 298-299 ; J.W. Olley, *Ezekiel. A Commentary based on Iezekiël in Codex Vaticanus*, Leiden-Boston 2009, pp. 423-424.

22. Cf. par ex. Renan, *op. cit.* (n. 12), pp. 55-58, 94 ; J. Elayi et M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996, p. 52 (tombe Z de Ram az-Zahab) ; p. 87 (tombe de la zone des chalets).

23. J. Elayi, « Remarques sur un type de mur phénicien », *RSF* 8, 1980, pp. 165-180 (avec bibl.) ; *id.*, « Nouveaux éléments sur le mur à piliers phénicien », *Trans* 11, 1996, p. 78 (avec bibl.) ; G.R.H.

15. Voir plus loin, Chapitre IV.

16. J.-P. Rey-Coquais, « Une nouvelle inscription de Rouad », *AAS* 18, 1968, pp. 74-75 ; *id.*, *IGLS VII. Arados et régions voisines*, Paris 1970, p. 47, n° 4016 bis.

17. Pline *Naturalis Historia* IX, 61, 122 ; X, 62, 102 ; 64, 122.

aradiennes montrent des aménagements caractéristiques : creusés en partie dans le rocher, les bassins étaient protégés par la construction de barrières artificielles brise-lames et de jetées dont les fondations plongeaient dans l'eau. Ils étaient entourés de quais formés d'énormes blocs, assemblés par des scellements métalliques en queue d'aronde et ponctués par des bites d'amarrage pour les navires, comme dans le port d'Amrit, dont on niait l'existence jusqu'à sa découverte par M.R. Haykal²⁴. Cet archéologue a aussi dégagé en partie un système de canalisations composé d'un grand canal construit en pierre, sans doute souterrain, qui partait de 'Ain al-Hayyât, traversait le site d'est en ouest et alimentait les installations domestiques et portuaires grâce à deux ou trois canaux secondaires. Les tombeaux monumentaux d'Amrit sont exceptionnels et sont parmi les rares tombeaux phéniciens à s'être conservés (Pl. II) : le premier méghazil (« tombeau au dôme » ou « tombeau B »), daté vers la fin du 6^e/début du 5^e s., le second méghazil (« tombeau A » ou « tombeau au pyramidion »), un peu plus récent, le troisième méghazil (« tombeau C »), datant peut-être du 4^e s., le quatrième tombeau monumental avec cube et pyramide, le cinquième tombeau Bordj al-Bezzâk (« Tour des limaçons »), le sixième tombeau Hadjar el-Hublé (« Pierre de la femme enceinte ») et le septième tombeau avec stèle monumentale²⁵. Le sanctuaire d'Amrit, dit « Ma'abed », construit au 6^e s., était composé d'un *naos* sur un socle rocheux, au milieu d'une grande cour excisée dans le roc et remplie d'eau, entourée par un portique²⁶.

Les Aradiens possédaient aussi la technologie qui leur a fait exploiter une source marine d'eau douce à proximité de leur île²⁷. Ils faisaient un usage du plomb beaucoup plus large que les autres Phéniciens, notamment dans leur monnayage, pour compenser la diminution du titre en argent²⁸. Ils s'en servaient aussi dans la fabrication de leurs poids carrés et pyramidaux, de préférence au bronze, aux 4^e et 3^e siècles²⁹. Ils ont sans doute inventé la balance dite « romaine ». En effet, ce type de balance avec fléau à branches inégales, crochet de suspension et pesons, est représenté sur certains de leurs poids (Type B)³⁰. Il a été précédé par un premier type (Type A), intermédiaire entre la balance à plateaux et la balance

24. Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 22), pp. 122-123. Voir ci-dessus, Chapitre I.

25. *Ibid.*, pp. 24-39 (avec bibli.).

26. M. Dunand et N. Saliby, *Le temple d'Amrith dans la pérée d'Aradus*, Paris 1985.

27. Voir *supra*, Chapitre I.

28. A.G. Elayi *et al.*, « Analyses of the Composition of the Coinage of Arwad (5th-4th cent. BC) », *Trans* 42, 2012, pp. 129-140.

29. Cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *Recherches sur les poids phéniciens d'époque perse*, Paris 1997, pp. 202-205.

romaine³¹. La balance à plateaux était la balance traditionnelle au Proche-Orient depuis l'époque présargonique et elle a continué à être utilisée, y compris en Phénicie³². L'origine de la balance romaine est très débattue, mais son invention par les Aradiens au 4^e ou 3^e s. constitue une hypothèse tout à fait plausible³³.

E. Renan avait un point de vue très sévère sur l'art phénicien, qu'il connaissait à partir des sites qu'il avait fouillés, à commencer par Arwad et Amrit. « Cet art, écrivait-il, sorti primitivement du troglodytisme, fut essentiellement un art d'imitation ; cet art fut avant tout industriel ; cet art ne s'éleva jamais, pour les plus grands monuments publics, à un style à la fois élégant et durable »³⁴. Son jugement était faussé par une certaine perception de la culture gréco-romaine où l'art représentait avant tout l'expression d'un génie individuel³⁵. Or, l'art phénicien, notamment aradien, ne recherchait pas la singularité, mais la continuité avec le passé, dans le respect des traditions. Les différences entre les productions de l'art phénicien provenaient des différents ateliers, écoles et courants. Les artistes voyageaient d'un atelier à l'autre pour compléter leur formation et transmettre leur savoir-faire. L'art phénicien, en l'occurrence aradien, était un art composite, opérant des synthèses originales à partir d'emprunts à l'art égyptien, syrien, mésopotamien, anatolien et grec. D'après les découvertes qui ont été faites dans les sites fouillés du territoire d'Arwad, il apparaît que les Aradiens se sont illustrés dans certaines branches de l'art alors qu'ils étaient médiocres dans d'autres. Le Musée du Louvre a fait beaucoup d'acquisitions d'objets provenant de la région d'Arwad, essentiellement en relation avec la Mission Renan, et qui ont été en partie publiés³⁶.

Les Aradiens excellaient dans l'art des métaux. Cette tradition remontait au 2^e millénaire, comme en témoigne la statuette en bronze d'un dieu passant, provenant de Tartous et datant du 18^e-17^e s.³⁷. Elle continua au 1^{er} millénaire, par exemple avec le char en bronze portant deux divinités (Anat et 'Aštart), provenant aussi de Tartous et datant du 6^e-5^e s.³⁸. Un dépôt de fondation découvert en

31. *Ibid.*, pp. 227-228.

32. *Ibid.*, p. 221.

33. *Ibid.*, pp. 221-225.

34. Renan, *op. cit.* (n. 12), p. 822.

35. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 1), pp. 34-35.

36. M. Yon et A. Caubet, « Arouad et Amrit VIII^e-I^{er} siècles av. J.-C. Documents », *Trans* 6, 1993, pp. 47-67 ; É. Gubel éd., *Art phénicien, La sculpture de tradition phénicienne*, Paris 2002, pp. 26-54.

37. A. Spycket, *La statuaire du Proche-Orient ancien*, Leiden-Köln 1981, n° 221 ; S. Moscati éd., *I Fenici*, Milan 1988, p. 60, n° 103.

38. É. Gubel, *Phéniciens et Grecs à Tartous*, Paris 1986, pp. 150-152, n° 103.

2006 au pied du téménos d'un sanctuaire d'Amrit contenait plusieurs objets en bronze : cinq situles à anses, décorées de représentations égyptisantes (personnages et fleurs de lotus), deux plaquettes cultuelles et la statuette d'un orant agenouillé ; l'ensemble est daté par M. Al-Maqdissi de la « période phénicienne tardive » (appellation curieuse pour désigner les 7^e-4^e s.)³⁹. Une situle avec inscription illisible et une égide (élément de décor d'onochoé ?) avaient déjà été trouvées dans la région d'Amrit⁴⁰. Autre exemple de l'habileté des Aradiens dans l'art des métaux : les monnaies en argent et en bronze des 5^e et 4^e siècles, où l'emprunt à l'art grec s'accroît au 4^e s. pour créer un style particulier aux graveurs monétaires⁴¹. Ils étaient aussi capables de graver des coins de monnaies minuscules (0,05 g-0,10 g) ; à partir de 420 environ, ils ont utilisé la technique de la semi-incision qu'ils ont conservée jusqu'en 333, contrairement aux trois autres ateliers monétaires phéniciens qui l'ont rapidement abandonnée.

Les sculpteurs des ateliers aradiens excellaient également dans leur domaine : reliefs, statuare en ronde bosse, sarcophages et sceaux. Pour le choix des pierres, ils utilisaient de préférence les bancs de roche les plus proches comme le calcaire, le grès et le basalte, relativement faciles à travailler, et le granit. Ils importaient aussi des marbres grecs. Les sceaux, en forme de scarabées ou de scaraboides, pouvaient être en pierres ordinaires ou semi-précieuses comme la stéatite, la cornaline, le jaspe et le quartz. Ils remplaçaient les sceaux-cylindres du 2^e millénaire, en même temps que les tablettes en argile faisaient place à des supports comme les tablettes de cire ou le papyrus : ces supports fragiles ont disparu et il ne reste plus aujourd'hui que les sceaux destinés à les signer. Les reliefs sont représentés par des éléments de décor architectural, des stèles votives et funéraires. Parmi les fragments de reliefs architecturaux en marbre des 5^e-4^e siècles, on mentionnera un montant de porte avec décor de palmettes et sphinx sur un autel, un deuxième montant avec décor de palmettes et griffons affrontés de part et d'autre d'un arbre sacré, un linteau avec trois cobras *uraei* dressés, un élément vertical indéterminé avec les mains d'un personnage offrant une libation, et un chapiteau à quatre protomés de taureaux⁴². Une plaque en granit trouvée dans l'île d'Arwad porte aussi un décor de palmettes et griffons affrontés de part et d'autre

Vehicles, Riding and Harness, Leiden et al. 2003, pl. 36a-b ; E. Fontan et H. Le Meaux, *La Méditerranée des Phéniciens*, Paris 2008, p. 337, n° 147.

39. Fontan-Le Meaux, *ibid.*, pp. 60-62, 317, n° 82.

40. A. De Ridder, *Catalogue de la collection De Clercq. Tome III : Les bronzes*, Paris 1904, p. 124, n° 204 ; Fontan-Le Meaux, *ibid.*, p. 317, n° 83.

41. Cf. par ex. J. Elayi et A.G. Elayi, « Étude comparée des monnayages phéniciens des 5^e-4^e s. av. J.-C. », *Trans* 43, 2013, pp. 49-64 (avec bibl.).

42. Yon-Caubet, *loc. cit.* (n. 36), pp. 49-52, 67, n° 1-5 ; É. Gubel, *Phoenician Furniture*, Studia

d'un arbre sacré⁴³. La stèle en calcaire dite « de Shadrappa », provenant d'Amrit ou de Tell Kazel, représente ce dieu debout sur un lion, brandissant une massue et tenant un petit lion par les pattes postérieures : elle date peut-être des 7^e-6^e s.⁴⁴. Une curieuse stèle en grès à trois faces, trouvée dans l'île, représente sur chaque face un personnage vêtu à la grecque, surmonté d'un disque ailé à *uraei* ; elle pourrait dater du 4^e ou 3^e s.⁴⁵. Les sculpteurs aradiens pratiquaient également la statuare en ronde bosse dont quelques exemplaires nous sont parvenus. Les fouilles du Ma'abed d'Amrit ont livré en 1926 une série de figurines en calcaire inspirées par l'art chypriote, du type dit « d'Héraklès-Milqart », et des images de dédicants⁴⁶. Les sarcophages anthropoïdes étaient une spécialité des sculpteurs aradiens, comme en témoignent la vingtaine d'exemplaires retrouvés, en basalte des carrières de Safita et en marbre (Pl. III), avec l'évolution habituelle des emprunts à l'art égyptien aux emprunts à l'art grec⁴⁷. Ces sarcophages ont été produits entre le début du 5^e s. ou peut-être même vers la fin du 6^e s., et la fin de l'époque perse⁴⁸. Parmi les petits objets en pierre, on mentionnera un petit gobelet en stéatite en relation avec le sanctuaire phénicien de Tell Tweini⁴⁹. Les sceaux provenant du territoire d'Arwad sont assez variés, tant par la pierre utilisée que par l'iconographie et les emprunts. On mentionnera par exemple les sceaux en cornaline d'Amrit, dont un avec monture en or, le sceau en stéatite verte de Tartous⁵⁰, ou encore les sceaux de l'ensemble cultuel de Tell Tweini, en quartz, stéatite et « pierre rougeâtre »⁵¹.

Les Aradiens se distinguaient surtout dans la grande coroplastie, inspirée par l'art chypriote, aux 6^e et 5^e siècles. Les quatre sarcophages anthropoïdes en terre cuite décorés, découverts à Amrit, dans une tombe de la zone des chalets,

43. Gubel éd., *op. cit.* (n. 36), p. 28, fig. 1 ; Fontan-Le Meaux, *ibid.*, p. 333, n° 129.

44. Fontan-Le Meaux, *ibid.*, pp. 52 et 316, n° 76 ; E. Lipiński éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s.v. Shadrappa (avec bibl.).

45. Yon-Caubet, *loc. cit.* (n. 36), p. 60, n° 18 ; Gubel éd., *op. cit.* (n. 36), p. 31, n° 7.

46. Yon-Caubet, *ibid.*, pp. 56-58, n° 10-16 ; Gubel éd., *ibid.*, pp. 44-46, n° 28-32, 48-49, n° 34-36 ; *id.*, *op. cit.* (n. 38), p. 97, n° 14.

47. Cf. Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 22), pp. 40-47, 66-76, 80-85 (avec bibl.).

48. *Ibid.*, pp. 68-78 (avec bibl.) ; J. Elayi et A.G. Elayi, « Quelques particularités de la culture matérielle d'Arwad au Fer III/Perse », *Trans* 18, 1999, pp. 14-17.

49. Fontan-Le Meaux, *op. cit.* (n. 38), p. 318, n° 84.

50. Gubel, *op. cit.* (n. 42), p. 168, n° 118 et pl. XXXV ; A. De Ridder, *Catalogue de la collection De Clercq. Tome VII : Les bijoux et les pierres gravées*, Paris 1911, pp. 490-491, n° 2507.

étaient des œuvres uniques⁵². Ils combinaient à la fois la technique de la poterie pour la fabrication du corps cylindrique du sarcophage et la technique mixte estampage-modelage, bien connue dans les figurines en terre cuite. Les visages des défunts étaient habituellement représentés avec leur chevelure ou une *némès*, tantôt sans ornement, tantôt ornés de riches parures (Pl. III). Les Aradiens s'illustraient aussi dans la petite coroplastie, utilisant des moules : des figurines comme les femmes debout ou assises, enceintes, allaitant un enfant ou se tenant les seins, les personnages masculins assis, les masques funéraires barbus, les « cavaliers perses » et les « plaques d'Astarté »⁵³. En revanche, la production des potiers aradiens était médiocre, surtout comparée à la céramique attique⁵⁴.

La tradition veut que les Phéniciens aient inventé le verre, ce qui est faux car les matières vitreuses étaient connues depuis le 4^e millénaire en Mésopotamie, puis en Égypte ; en revanche, ils semblent être à l'origine de la technique du verre sur noyau d'argile crue, qu'ils ont diffusée jusqu'en Méditerranée⁵⁵. L'activité des verriers aradiens est mal connue car leur production était fragile. On mentionnera cependant un pendentif en verre sur noyau d'Arwad, un beau vase de Tartous en faïence, en forme de Bès et daté du 4^e-3^e s., ainsi que les scarabées en fritte de l'ensemble culturel de Tell Tweini⁵⁶.

L'ivoirerie a constitué une des sphères d'excellence des Phéniciens, surtout aux 9^e et 8^e siècles, mais paradoxalement, les plus beaux ivoires ont été découverts dans les palais assyriens car ils faisaient partie des tributs prélevés par les rois assyriens⁵⁷. On n'en a pas retrouvé, semble-t-il, dans le territoire aradien, mais les ivoiriers aradiens ont sans doute dû perpétuer la tradition des ivoires proto-phéniciens de Phénicie du nord, bien attestée à Ras Shamra par exemple. D'autre part, les fameuses pêches au *nāhiru* (hippopotame) organisées par les Aradiens pour les rois assyriens et l'ivoire versé en tribut indiquent qu'ils utilisaient l'ivoire d'hippopotame, tout au moins au début du premier millénaire,

52. Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 22), pp. 87-117 ; le fragment d'un cinquième sarcophage analogue avait été découvert par la Mission Renan : *ibid.*, pp. 91-92 ; Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 48), p. 17.

53. Fontan-Le Meaux, *op. cit.* (n. 38), pp. 352, 356, 358 ; Moscati éd., *op. cit.* (n. 37), pp. 592-593, n° 48, 54 ; Gubel, *op. cit.* (n. 38), pp. 119, n° 4, 125-126, n° 59 ; *id.*, *op. cit.* (n. 42), pp. 89, fig. 8 et 105. Cf. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 38-41 ; J. Elayi, « Deux "ateliers" de coroplastes nord-phéniciens et nord-syriens sous l'Empire perse », *JA* 26, 1991, pp. 120-147 ; *id.*, « Nouvelle recherche sur les cavaliers perses », in *Studi sul Vicino Oriente antico*, Naples 2000, pp. 243-259.

54. Cf. par ex. le flacon-gourde « red-slip » de Tell Tweini : Fontan-Le Meaux, *ibid.*, pp. 63 et 318, n° 84.

55. Cf. par ex. Plin., *Naturalis Historia*, XXXVI, 190-191 ; Lipiński éd., *op. cit.* (n. 44), s.v. verrerie (avec bibl.).

56. M. Seefried, *Les pendentifs en verre sur noyau des pays de la Méditerranée antique*, Rome 1982, pp. 83 et 156, n° 81 (Type A) ; Fontan-Le Meaux, *op. cit.* (n. 38), pp. 63 et 318, n° 84.

avant la raréfaction de cet animal sur les côtes levantines⁵⁸. L'habileté des orfèvres aradiens est également attestée par une bague en or de Tartous, décorée d'un scarabée dans une barque solaire, et par une bague en or d'Amrit, dans laquelle est serti un sceau en cornaline⁵⁹.

Les Aradiens se démarquaient enfin des autres Phéniciens par plusieurs singularités, par exemple dans leur écriture, leurs choix économiques, leurs croyances religieuses et leurs institutions. Malgré la pauvreté du corpus épigraphique aradien, on remarque que l'écriture avait un caractère cursif de plus en plus marqué, contrairement aux formes plus traditionnelles et figées des écritures sidonienne et tyrienne⁶⁰. Sur le plan économique, les Aradiens ont inauguré leur monnayage en dernier, après les trois autres cités phéniciennes, préférant conserver plus longtemps le système traditionnel du métal pesé, qui fonctionnait bien⁶¹. L'étalon monétaire choisi par Arwad était proche de l'étalon dit « persique » puisque son étalon modifié était de 10,44 g. Le choix de l'étalon semble avoir été déterminé à la base en fonction de la zone commerciale de la cité et de ses partenaires commerciaux. Arwad appartenait à une aire culturelle différente de celle des autres cités phéniciennes, liée à la Syrie du nord et à la Cilicie. Ainsi s'explique sans doute le choix de l'étalon persique, utilisé par exemple en Cilicie, pour faciliter les relations commerciales⁶². Les monnaies d'Arwad sont les seules monnaies phéniciennes préalexandrines à avoir été contremarquées par de petites contremarques, appliquées par des agents monétaires comme marques de contrôle et de garantie⁶³. Le système des petites contremarques pourrait s'être propagé, à partir de la zone de diffusion des sicles perses au 5^e s., vers l'ensemble du Proche-Orient et de l'Égypte, surtout dans le dernier tiers du 4^e s. et la première moitié du 3^e s., par l'intermédiaire d'Arwad dont les possessions s'étendaient jusqu'à Al-Mina⁶⁴. L'étude de la composition métallique du monnayage d'Arwad a fait apparaître aussi une particularité intéressante : la dévaluation du titre en argent est tombée seulement à 94,8%, par rapport à Byblos (91,6%), et surtout Sidon

58. Voir plus loin, Chapitre IV, et J. Elayi et J.-F. Voisin, « Quelques précisions sur le *nāhiru* pêché au sud d'Arwad », *AuOr* 32/1, 2014, pp. 71-77 (avec bibl.).

59. Fontan-Le Meaux, *op. cit.* (n. 38), p. 388, n° 362 ; Gubel, *op. cit.* (n. 42), p. 168, n° 118 et pl. XXXV.

60. Cf. Elayi-Elayi, *Trésors*, p. 20 ; J. Elayi, « Étude paléographique des légendes monétaires phéniciennes d'époque perse », *Trans* 5, 1992, pp. 31-32, 40-41.

61. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 56-57.

62. O. Casabonne, *La Cilicie à l'époque achéménide*, Paris 2004, pp. 103-105 (avec bibl.).

63. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 44-60 ; *id.*, « Note sur le trésor monétaire aradien de Jéblé (Syrie) », in *ACFP* III, Tunis 1995, pp. 415-416.

(74,2%) et Tyr (65,9%)⁶⁵, peut-être en raison de moindres difficultés économiques rencontrées et/ou d'une meilleure gestion financière.

Dans le domaine des croyances religieuses, les Aradiens avaient leur spécificité par rapport aux autres Phéniciens. Les nombreux dieux vénérés dans les différents sites du territoire d'Arwad ne sont pas tous faciles à identifier. L'identité du dieu marin représenté sur les monnaies d'Arwad et sur un sceau de Tartous a donné lieu à toutes sortes d'hypothèses peu fondées⁶⁶. Nous l'avons identifié avec Ba'al Arwad, divinité poliade majeure au 5^e s. et peut-être aussi divinité dynastique⁶⁷. Ešmun était vénéré dans le Ma'abed d'Amrit, comme l'indique une inscription sans doute en relation avec les vertus salutaires attribuées à l'eau des sources⁶⁸. Le culte de ce dieu est aussi attesté à Tell Kazel par la découverte de l'inscription *nʿr ʿšmun*, « page d'Ešmun »⁶⁹. Le culte de Milqart est également attesté à Amrit par les statuettes découvertes dans une *favissa* du Ma'abed, représentant Milqart/Héraklès portant la *léontè* et la massue par un syncrétisme gréco-phénicien à l'époque perse⁷⁰. On verra que la représentation de Ba'al Arwad sur les monnaies en bronze a évolué et a emprunté des attributs à Héraklès (jambes et massue)⁷¹. La déesse Tanit, si populaire à Carthage, était aussi une divinité aradienne comme l'indiquent la présence du signe de Tanit sur les poids aradiens en plomb et une dédicace sur une lampe à huile provenant de la région de Tartous⁷². La stèle de Shadrappa d'Amrit ou de Tell Kazel témoigne d'un culte au dieu Shadrappa dans le territoire aradien au 8^e-7^e s. ; on propose d'interpréter ainsi *šdrpʿ* : *šd*, génie égyptien + *rpʿ*, « réparer », d'où « guérir »⁷³. Dans l'arrière-pays, à 30km à l'est de Tartous, le sanctuaire aradien de Baétocécé

65. Elayi *et al.*, *loc. cit.* (n. 28), pp. 129-140 ; Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 41), pp. 63-64 (avec bibl.).

66. Cf. J. Elayi et A.G. Elayi, « La divinité marine des monnaies préalexandrines d'Arwad », *Trans* 21, 2001, pp. 141-142 (avec bibl.). Pour le sceau, voir ci-dessus (n. 50).

67. *Ibid.*, pp. 145-146 ; *id.*, « Ba'al Arwad », in *ACFP* V/I, Palerme 2005, pp. 129-133.

68. P. Bordreuil, « Le dieu Echmoun dans la région d'Amrit », in *Phoenicia and its Neighbours*, *Studia Phoenicia* III, Leuven 1985, pp. 221-230 ; E. Lipiński, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Leuven 1995, pp. 157, 230.

69. F. Vattioni, « I sigilli fenici », *AION* 41, 1981, p. 191, n° 92 ; Bordreuil, *ibid.*, p. 229.

70. Dunand-Saliby, *op. cit.* (n. 26) ; C. Jourdain-Annequin, *Héraclès-Melqart à Amrith. Recherches iconographiques, contribution à l'étude d'un syncrétisme*, Paris 1992 ; *id.*, « Héraclès-Melqart à Amrith ? Un syncrétisme gréco-phénicien à l'époque perse », *Trans* 6, 1993, pp. 69-86 (avec bibl.) ; C. Baurain et C. Bonnet, *Les Phéniciens, marins des trois continents*, Paris 1992, pp. 89-91.

71. Voir plus loin, Chapitre IX.

72. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 29), pp. 199-203 (avec bibl.) ; E. Lipiński, « Notes d'épigraphie phénicienne et punique », *OLP* 14, 1983, pp. 143-146 ; P. Bordreuil, « Tanit du Liban », in *Phoenicia and*

(Hosn Soleiman), dont les constructions préservées semblent dater du 3^e s., était dédié à l'époque hellénistique à Zeus céleste et maître de la foudre, dont on ignore l'identité à l'époque phénicienne⁷⁴. Plusieurs autres dieux vénérés dans la pérée d'Arwad sont attestés dans les textes et documents de l'époque hellénistique et romaine, tels que Kronos, Hermès, Apollon ou Poséidon par exemple⁷⁵.

Les institutions politiques aradiennes sont assez mal connues. On sait cependant qu'elles se singularisaient sur certains points par rapport aux institutions des autres cités phéniciennes. Par exemple, Arwad semble avoir connu, au début de son histoire phénicienne, une interruption de la royauté. Les relations entre les Aradiens de l'île et ceux du continent, en particulier les habitants d'Amrit, étaient particulières. Le pouvoir du fils du roi, prince héritier, était très fort à la fin de l'époque perse. L'étude de l'histoire de la cité dans les chapitres qui vont suivre permettra de préciser dans une certaine mesure quelques-uns de ces points.

74. Lipiński éd., *op. cit.* (n. 44), s.v. Baétocécé ; *id.*, *op. cit.* (n. 68), p. 428 ; Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 12), pp. 235-236.

75. Rey-Coquais, *ibid.*, pp. 233-248 ; C. Bonnet, *Les enfants de Cadmos, Le paysage religieux de la*

CHAPITRE III

ARWAD AVANT 1200

La préhistoire de l'île d'Arwad n'est pas connue. Un des témoignages les plus anciens de l'activité humaine au Proche-Orient consiste dans une poignée d'éclats de silex taillés, découverts à Borj Qinnarît près de Sidon, datés du Paléolithique inférieur, vers 700 000 ans avant notre ère¹. En fait, l'île d'Arwad n'a probablement pas pu avoir une occupation humaine avant l'apparition des premiers bateaux, que l'on situe au Mésolithique, avant la révolution néolithique qui s'est effectuée au Proche-Orient entre 12 000 et 9 000 environ².

Pour en venir à l'époque historique, les origines de la cité d'Arwad ne sont pas mieux connues parce qu'elle n'a jamais été fouillée, étant recouverte par la ville syrienne moderne, et qu'elle est rarement mentionnée dans les sources anciennes. Il semble en tout cas que son nom figure déjà dans les textes lexicaux d'Ebla, datés du III^e millénaire (24^e siècle), dans une liste de toponymes, sous les formes *'à-ra-wa-ad*^{ki} et *'à-ur₄-ad*^{ki3}. En revanche, l'identification du toponyme *'à-ra-ma-du*^{ki} est encore débattue, de même que *a-ra-²a-du*^{ki}, ville gouvernée par le roi *A-mu-ti*⁴. Il n'est pas assuré non plus qu'Arwad figure dans les textes d'Alalakh datés du II^e millénaire (19^e-18^e siècles), sous la forme ^{URU}*ar-ma-at-ta*⁵.

1. Toutefois, la chronologie exacte du Paléolithique n'est pas encore clairement établie.

2. *CAH*, vol. I, Part I, Cambridge 1970³, pp. 94-96.

3. G. Pettinato, *Testi lessicali monolingui della bibliotheca L 2769*, Naples 1981, p. 236, n° 197a et B ; *id.*, « Le città fenicie e Byblos in particolare nella documentazione epigrafica di Ebla », in *ACFP* *VI*, Rome 1983, p. 108 ; E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia*, Leuven *et al.* 2004, pp. 280-281 ; pour une autre interprétation, cf. M. Bonechi, *RGTC*, Band 12/1, *I nomi geografici dei testi di Ebla*, Wiesbaden 1993, pp. 46-47, *s.v.* Ara²ad ; J.A. Belmonte, *Cuatro estudios sobre los dominios territoriales de las ciudades-estado fenicias*, Barcelone 2003, p. 47.

4. A. Archi *et al.*, *I nomi di luogo dei testi di Ebla*, ARES II, Rome 1993, pp. 108, 133 ; cf. Lipiński, *ibid.*, pp. 280-281, n. 58.

Le nom de cette cité ne figure pas davantage dans les textes d'exécration égyptiens⁶, ni dans la liste des États asiatiques sous domination égyptienne, établie à partir de la conquête de Thoutmosis III⁷. La ville de ʾrtt, dont ce pharaon a ravagé le territoire, coupé les moissons et les arbres fruitiers, n'est pas Arwad, mais Ardata/Ardé ; en revanche, au cours de sa 6^e campagne en Syrie, il s'empara de Simyra (d²-m-r²), qui resta dès lors dans l'orbite égyptienne ; *Krt-Mrt* pourrait être Amrit⁸. Arwad n'est mentionnée de façon assurée et significative dans les sources qu'à partir des lettres d'El-Amarna, vers 1350, sous les formes ^{URU}Ar-wa-da et ^{URU}Er₄-wa-da⁹. Faut-il en conclure qu'Arwad était moins ancienne que les autres cités phéniciennes ? Sidon et Tyr se sont développées plus tard que Byblos d'après l'état actuel de la documentation¹⁰. Mais on ne peut rien dire des origines de la cité d'Arwad qui pourrait réserver des surprises. Ainsi, on vient de découvrir un texte historique fragmentaire datant sans doute du règne de Senwosret II (1845-1837) qui nous renseigne sur un conflit concernant le commerce du bois entre Byblos et Ullasa, ville située un peu au sud d'Arwad, l'Égypte soutenant Ullasa et non Byblos comme on aurait pu s'y attendre¹¹.

Sur les 382 textes en akkadien du Bronze récent qui subsistent du corpus d'El-Amarna (Akhétaton) en Égypte¹², cinq lettres seulement mentionnent Ar-

174, l. 3 ; n° 298, l. 43 ; J.A. Belmonte Marín ne retient pas la mention d'Arwad dans les textes d'Alalakh : *RGTC*, Band 12/2, Wiesbaden 2001, p. 39, s.v. ARWADA. En revanche, pour E. Lipiński, *ibid.*, p. 281, n. 59, l'identification est claire. Selon J.-M. Durand, que nous remercions pour l'information, Arwad ne semble pas figurer non plus dans les textes de Mari.

6. G. Posener, *Princes et pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles 1940.

7. E. Blumenthal *et al.*, *Urkunden der 18. Dynastie*, Übersetzung zu den Heften 5-16, Berlin 1984, p. 202 ; W. Helck, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, Wiesbaden 1962, pp. 79-91 ; *ANET*, pp. 242-243 ; N. Grimal, « Quelques réflexions sur la géopolitique du Levant au deuxième millénaire av. J.-C. », in *Interconnections in the Eastern Mediterranean*, BAAL Hors-Série VI, Beyrouth 2008, pp. 339-346.

8. Cf. J.H. Breasted, *Ancient Records of Egypt II*, Chicago 1906, p. 197, §§ 461, 465 ; K. Sethe, *Urkunden der 18. Dynastie*, 12. Heft, Leipzig 1907, IV, 687, 10 ; Helck, *ibid.*, p. 140 ; H. Salame-Sarkis, « Ardata-Ardé dans le Liban-Nord. Une nouvelle cité cananéenne identifiée », *MUSJ* 47, 1972, pp. 123-145 ; H.J. Katzenstein, *The History of Tyre*, Jérusalem 1973, pp. 21-22 et n. 25. Cf. A. Burckhardt *et al.*, *Urkunden der 18. Dynastie IV*, trad. des cahiers 5-16, Berlin 1984, p. 689.

9. Belmonte Marín, *op. cit.* (n. 5), p. 39 ; *EA* 98, l. 14 ; 101, ll. 13, 16 ; 104, l. 42 ; 105, ll. 12, 16, 18, 87 ; 149, l. 59.

10. Cf. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, pp. 68-71.

11. J.P. Allen, « The Historical Inscription of Khnumhotep at Dahshur : Preliminary Report », *BASOR* 352, 2008, pp. 29-39.

wad¹³, mais aucune n'a été écrite par des Aradiens, contrairement au roi de Byblos Rib-Hadda qui en a écrit près de 70¹⁴. Toutes ces lettres, qui contiennent la correspondance internationale des pharaons avec les autres grandes puissances et surtout les rois des petits États du Proche-Orient, ont été écrites entre la 30^e année de règne d'Amenhotep III et la 3^e année de Toutankhamon, à peu près entre 1360 et 1330 ; entre ces deux pharaons s'intercale le règne d'Amenhotep IV/Akhenaton (1353-1336)¹⁵. Les petits États du Proche-Orient étaient les vassaux de l'Égypte depuis que le pharaon Thoutmosis III avait fini par triompher du royaume du Mitanni au terme de seize campagnes¹⁶. Des provinces égyptiennes asiatiques avaient été créées, peut-être trois : Amurru, dont la capitale était Šumur/Simyra (Tell Kazel ?), Upi dont la capitale était Kumidi (Kamid el-Loz) et Canaan, dont la capitale était peut-être Gaza¹⁷. La province de Canaan s'étendait vraisemblablement au nord jusqu'au Ras Chekka (Théouprosopon), au nord de Byblos. La liste des peuples asiatiques dans le temple de Soleb indique leur place respective selon l'idéologie égyptienne de cette époque : au premier rang Ugarit/Ras Shamra, Qadesh, Chypre, le Hatti et le Naharina ; au second rang Tyr, Sidon, Byblos, Karkémish et Assur¹⁸. Arwad n'y figure pas et on peut se demander si elle faisait réellement partie des provinces égyptiennes asiatiques. Simyra, capitale de la province d'Amurru, se trouvait à une vingtaine de kilomètres à peine au sud d'Arwad, mais la limite septentrionale d'Amurru ne nous est pas

chen-Vluyt 1978² ; W.L. Moran (trad. française de D. Colon et H. Cazelles), *Les lettres d'El-Amarna, Correspondance diplomatique du pharaon*, Paris 1987 ; *id.*, *The Amarna Letters*, Baltimore-Londres 1992 (avec révision de la traduction française : p. xi) ; M. Liverani, *Le lettere di Al-Amarna*, Brescia 1998 ; A.F. Rainey, « New Lighting on the Amarna Letters : Mainly London, Berlin and Paris », in M.J. Lundberg *et al.* éd., *Puzzling Out the Past. Studies in Northwest Semitic Languages and Literatures in Honor of Bruce Zuckermann*, Leiden-Boston 2012, pp. 155-188.

13. Cf. *supra* (n. 9).

14. R.F. Youngblood, *The Amarna Correspondence of Rib-Haddi, Prince of Byblos (EA 68-96)*, Dropsie College 1961 ; J. Elayi, « Rib-Hadda, le roi de Byblos qui ne ment pas », *JA* 302.2, 2014, pp. 377-390.

15. Nous suivons la chronologie proposée récemment par E. Hornung *et al.*, *Ancient Egyptian Chronology*, Leiden-Boston 2006.

16. Cf. N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris 1988, pp. 256-260.

17. Moran, *op. cit.* (n. 12), p. xxvi et notes 69-70 (avec bibl.) ; N. Na'aman, *The Political Disposition and Historical Development of Eretz-Israel according to the Amarna Letters*, Tel Aviv 1973 (en hébreu), pp. 166sq. (d'après W.L. Moran, *ibid.*) postulait deux provinces et D.B. Redford, *Akhentaton, the Heretic King*, Princeton 1984, p. 26, quatre provinces.

18. J. Leclant éd., *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris 2005, s.v. Soleb ; *id. et al.*, *Soleb III-V* (le

connue. La documentation de l'époque ne mentionne pas si Arwad avait des possessions sur le continent. Rocheuse et très peuplée, elle rencontrait les mêmes insuffisances que Tyr : sans bois, ni paille, ni argile, ni espace pour enterrer les morts, et peut-être sans eau car on ignore si elle exploitait déjà au II^e millénaire sa source sous-marine d'eau douce. Il fallait bien qu'elle tirât sa subsistance de quelque part et elle avait nécessairement des possessions sur la côte en face de l'île. Sans doute ces possessions aradiennes étaient-elles incluses dans la province égyptienne d'Amurru, mais l'île, selon toute vraisemblance, devait garder une certaine autonomie.

La conquête égyptienne avait modifié l'équilibre géopolitique de la région. Lorsque Simyra est devenue capitale de la province égyptienne d'Amurru, elle y a gagné de l'importance comme lieu de transit entre le trafic maritime et terrestre, et comme carrefour de la route côtière et de la Trouée de Homs vers les vallées de l'Oronte et de l'Euphrate. Simyra a dès lors porté ombrage à Arwad qui, en toute sécurité mais isolée sur son île, restait en marge du système égyptien et connu sans doute un certain déclin¹⁹.

La situation se détériorait dans le Mitanni, mais l'Égypte, son alliée, était incapable de lui porter secours ; ce n'était plus alors une puissance respectée, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Les Hittites prirent un ascendant décisif à la charnière des règnes d'Amenhotep III et d'Akhenaton. Le roi hittite Shuppiluliuma, sur le trône vers 1210-1185, étendit sa frontière méridionale jusqu'au Liban²⁰. L'époque des lettres d'El-Amarna se situe entre la domination égyptienne et la domination hittite dans la région d'Arwad. Toutefois, quel que fut l'Empire du moment, Arwad restait une cité du nord, en rapport avec Alalakh et Ugarit plutôt qu'avec les cités cananéennes méridionales.

Dans le contexte proche-oriental de cette époque, chaque petit roi était obligatoirement le serviteur d'un des trois grands rois de l'Égypte, du Mitanni ou du Hatti. Le vassal devait fidélité et engagement militaire à son seigneur, en échange de quoi il était autorisé à régner et il était protégé. Cette définition du caractère réciproque de l'obligation de protection et de fidélité entre le seigneur et son vassal était bien comprise dans le milieu hittite. En revanche, elle s'opposait à la conception égyptienne : les petits rois étaient des fonctionnaires égyptiens périphériques, chargés de protéger la terre du pharaon, en échange de quoi ils bénéficiaient de la survie physique et politique. Cette structure d'alliance seigneur-vassal ou patron-client était éminemment fragile : certains petits rois étaient tentés de changer d'alliance, de jouer double jeu avec les grandes puis-

19. Cf. H. Klengel, « Šumar/Simyra und die Eleutheros-Ebene in der Geschichte Syriens », *Klio* 66, 1984, pp. 5-18 ; F. Briquel-Chatonnet, « Tableau chronologique des attestations de Sumur/Simyra dans les textes historiques », *Syr.* 71, 1994, pp. 353-356 ; *id.*, « Arwad et Simyra : problèmes géostratégiques de la Phénicie du nord », in *ACFP VI*, Palerme 2005, pp. 23-26 ; L. Badre, « Tell Kazel-Simyra : a contribution to a relative chronological history in the eastern Mediterranean during the late

sances et d'opérer malgré tout des conquêtes territoriales²¹. Tel fut le cas de 'Abdi-Aširta d'Amurru qui s'était soulevé vers 1350 contre l'autorité de la province égyptienne d'Amurru : il fonda le royaume d'Amurru, avec une dynastie qui devait perdurer pendant 150 ans. À l'origine, 'Abdi-Aširta a conduit les tribus montagnardes, du Djebel el-Ansariyé jusqu'au nord de la chaîne du Liban à l'est de Tripoli, à la conquête des opulentes villes de la côte. Il s'est appuyé sur des bandes armées hostiles à l'Égypte, pour construire son royaume²².

Par ordre chronologique, la première lettre mentionnant Arwad est la dernière partie d'une lettre sans doute adressée par Rib-Hadda, roi de Byblos, à Amenhotep III (EA 101)²³. Il y est question en effet de l'assassinat de 'Abdi-Aširta si toutefois la lecture de ces lignes est exacte²⁴. Les circonstances de sa mort ne sont pas éclaircies. Il pourrait avoir été exécuté par les Égyptiens lors de l'expédition envoyée par le pharaon à Simyra pour reprendre possession de la ville et rétablir l'ordre dans la province d'Amurru²⁵. Selon une autre interprétation, il aurait été tué par ses compatriotes parce qu'il ne disposait pas des produits exigés comme tribut par le Mitanni. Rib-Hadda écrivait à son propos : « C'est le roi qui l'avait placé au-dessus d'eux, pas eux ! », ce qui semblerait indiquer qu'il critiquait les gens d'Amurru d'avoir assassiné un vassal du pharaon bien qu'il fût son ennemi. Le roi de Byblos se plaignait dans cette lettre d'avoir été attaqué par les navires d'Arwad. Il demandait au pharaon de se saisir de ces navires, en profitant de leur présence en Égypte. Cette présence signifie que les Aradiens avaient de bonnes relations avec le pharaon qu'ils reconnaissaient apparemment comme suzerain.

21. Voir M. Liverani, *Prestige and Interest. International Relations in the Near East ca. 1600-1100 B.C.*, Padoue 1990 ; Elayi, *op. cit.* (n. 10), pp. 76-92.

22. I. Singer, « Appendix III : A Concise History of Amurru », in S. Izre'el, *Amurru Akkadian : A Linguistic Study*, vol. II, Atlanta 1991, pp. 135-195 ; J. Bottéro, *Le problème des Habiru à la 4^e Rencontre Assyriologique Internationale*, Paris 1954 ; Moran, *op. cit.* (n. 12) 1992, pp. 604-605 (avec bibl.).

23. L'étude paléographique et philologique indique le rattachement de EA 101 aux textes de Rib-Hadda : W.L. Moran, « The Death of 'Abdi-Aširta », in J. Huehnergard et S. Izre'el éd., *Amarna Studies. Collected Writings*, Winona Lake 2003, p. 227, n. 1. L'analyse pétrographique de la tablette a confirmé son origine gibilite : Y. Goren *et al.*, *Inscribed Provenance Study of the Amarna Tablets and Other Ancient Near Eastern Texts*, Tel Aviv 2004, p. 147.

24. Moran, *ibid.*, p. 227 ; pour une autre lecture, cf. A. Altman, « The Fate of Abdi-Ashirta », *UF* 9, 1977, pp. 1-11 ; M. Liverani, « How to Kill Abdi-Ashirta. EA 101, Once Again », in S. Izre'el *et al.* éd., *Past Links. Studies in the Languages and Cultures of the Ancient Near East*, Winona Lake 1998, pp. 387-394.

25. Singer, *op. cit.* (n. 22), p. 145 ; il aurait été tué par ses compatriotes selon W.L. Moran, *loc. cit.*

La deuxième lettre mentionnant Arwad par ordre chronologique est EA 104 ; elle a été écrite par Rib-Hadda au pharaon peu après la mort de ‘Abdi-Aširta car il y est question de ses fils, en particulier de Pu-Baḥla qui a occupé la forteresse égyptienne d’Ullasa, à l’embouchure du Nahr el-Barid (Orthosia)²⁶, après en avoir chassé le commissaire égyptien. Mais par la suite, c’est Aziru qui s’est imposé et est devenu roi d’Amurru (vers 1345-1314). Après la reprise en main de la province de Simyra par les Égyptiens, avec la récupération des villes conquises par ‘Abdi-Aširta, le même scénario de conquête s’est répété avec ses fils. Dans la lettre EA 104, Ullasa a été reconquise, ainsi que les villes de la région de Tripoli : Ardata (Ardé), Waḥliya (peut-être Tripoli), Ampî (Enfé) et Šigata (Chekka). L’inquiétude de Rib-Hadda était compréhensible car le territoire d’Amurru jouxtait à nouveau le territoire de Byblos et il savait qu’il était directement menacé. Il exposa clairement la situation au pharaon : l’étape suivante serait la conquête de Simyra, capitale de la province égyptienne. En tant que vassal de l’Égypte, il se devait d’intervenir pour sauver Simyra, mais il ne pouvait pas atteindre la ville. S’il y allait par la route terrestre, il se heurterait aux troupes des fils de ‘Abdi-Aširta, soutenues par les SA.GAZ. S’il y allait par mer, il serait bloqué par les navires d’Ampî, de Šigata, d’Ullasa et d’Arwad²⁷. Les SA.GAZ, alliés des Amorrites, avaient « conclu un accord » (*en-ni-ip-ša-<at>*) avec Ibirta, ville située au nord de Byblos, peut-être sur le Nahr el-Barid²⁸, et le roi de Byblos craignait un ralliement des habitants de sa cité aux SA.GAZ s’il s’absentait. Les fils de ‘Abdi-Aširta comptaient donc sur les flottes d’Arwad et des trois autres cités dans leur conquête. Ce soutien naval remontait à l’époque de leur père. En effet, lorsque celui-ci avait conquis les cités de la côte, il avait compris tout le profit qu’il pouvait tirer des forces navales. Mais ni les tribus amorrites venues des montagnes ni les SA.GAZ qui les soutenaient n’étaient familiers avec la mer et ne possédaient de navires ; ils étaient seulement coutumiers des razzias opérées par des bandes armées et se servaient parfois de chars. Aussi ‘Abdi-Aširta décida-t-il d’utiliser les navires des villes de la côte : par leur intermédiaire, il était même devenu maître de la mer en face de Tyr (EA 89). Rib-Hadda ne précisait pas à qui appartenaient les navires au service de ‘Abdi-Aširta, peut-être parce qu’il était encore bouleversé dans cette lettre par l’assassinat de son frère, de sa sœur qui avait épousé le roi de Tyr, et de leurs enfants. Les navires d’Arwad faisaient sans doute partie de la flotte en question.

26. E. Lipiński éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s.v. Orthosia ; É. Gubel, « “By the rivers of Amurru”. Notes de topographie historique du Akkar – II », in G. Bartoloni et al. éds, *Tiro, Cartagine, Lixus : nuovi acquisizioni, Atti del Convegno Internazionale in onore di Maria Giulia Amadasi Guzzo*, Roma 24-25/11/2008, Rome 2010, pp. 117-130.

27. Dans l’ordre géographique, il rencontrerait d’abord les navires de Šigata avant ceux d’Ampî. Arwad est appelée ^{URU}Er-wa-da : cf. W.L. Moran, « Amarna Glosses », *RA* 69, 1975, p. 157 ; Elayi,

La troisième lettre EA 98 mentionnant Arwad est un message du roi de Beyrouth Yapaḥ-Hadda à Yanḥamu, commissaire égyptien d’Ullasa. Elle n’est pas facile à classer chronologiquement dans le corpus des lettres d’El-Amarna puisque Ullasa n’a pas encore été prise mais que, par ailleurs, Aziru est mentionné sans ses frères, c’est-à-dire quand il était seul au pouvoir. Le roi de Beyrouth a, semble-t-il, été chargé par le pharaon d’approvisionner Simyra à partir de Yarimuta. Il ne pouvait pas accéder à Simyra en raison des navires d’Arwad qu’Aziru avait placés à Ampî et Šigata pour bloquer la route maritime vers le nord. Il accusait le commissaire égyptien de négligence par rapport à Simyra et prétendait avec exagération que « tous les pays de Byblos à Ugarit (Ras Shamra) étaient devenus hostiles, au service d’Aziru » : il s’agissait seulement pour lui de justifier le fait qu’il n’avait pas rempli sa mission. C’était un opportuniste qui allait se ranger aux côtés d’Aziru pour préserver ses intérêts.

La quatrième lettre EA 105 est adressée par Rib-Hadda au pharaon. Elle est postérieure à la précédente car Simyra était assiégée « comme un oiseau pris dans un piège », à la fois sur terre et sur mer : « les fils de ‘Abdi-Aširta sur terre, les gens d’Arwada sur mer, sont contre elle jour et nuit ». Le roi de Byblos rappelait qu’il avait auparavant essayé de secourir la forteresse égyptienne d’Ullasa en envoyant au commissaire Yanḥamu trois navires. Mais les navires aradiens, sans doute plus nombreux, les avaient interceptés et Rib-Hadda avait dû recueillir à Byblos les Égyptiens d’Ullasa après la prise de cette ville, mais il n’avait pas de nourriture suffisante pour les nourrir. Ce retour en arrière était destiné à justifier son impuissance à intervenir dans le siège de Simyra. Il accusait essentiellement les Aradiens d’être responsables de cette situation et, indirectement, le pharaon. En effet, quand les navires d’Arwad se trouvaient en Égypte, le pharaon n’avait pas voulu suivre les conseils de Rib-Hadda, il avait conclu avec eux un « accord » (*kittu*)²⁹ et les avait laissé repartir. Malgré cet accord, les Aradiens n’ont pas rendu au pharaon toutes les possessions qu’ils avaient récupérées de ‘Abdi-Aširta ; au contraire, ils les ont données aux fils de ‘Abdi-Aširta qui sont ainsi devenus puissants. Ensuite, « ils ont pris les navires de l’armée (égyptienne) avec tout ce qui s’y trouvait ». Où ces navires étaient-ils amarrés ? Peut-être dans le port de Simyra, à l’embouchure du Nahr el-Abrash (?). En tout cas, Simyra n’avait pas de véritables forces navales à sa disposition car elle n’était sans doute pas vraiment équipée sur le plan portuaire. Rib-Hadda expliquait au pharaon qu’il était coincé au nord et au sud : au nord parce que les navires d’Arwad l’empêchaient de porter secours à Simyra, et au sud parce que le roi de Beyrouth Yapaḥ-Hadda empêchait ses navires d’aller s’approvisionner en grains au pays de Yarimuta³⁰ pour nourrir

29. CAD, s.v. kittu.

30. La localisation de Yarimuta est incertaine, mais il faut chercher ce toponyme au sud de Beyrouth ; Lipiński éd., *op. cit.* (n. 26), s.v. Yarimuta ; Moran, *op. cit.* (n. 12) 1992, p. 392. Mais d’après EA 105, Yarimuta était sur la côte puisqu’il écrivait : « Yapaḥ-Hadda ne laisse pas entrer mes navires

les Égyptiens réfugiés à Byblos.

La cinquième et dernière lettre EA 149 mentionnant Arwad a été envoyée au pharaon par Abi-Milku, roi de Tyr. Elle est postérieure aux précédentes parce qu'Aziru s'est déjà emparé de Simyra, la capitale de la province égyptienne. Ses lettres trahissent une éducation égyptienne : il doit s'agir d'un membre de la dynastie légitime de Tyr qui, après le coup d'État décrit dans la lettre EA 89, a été élevé en Égypte. En effet, le pharaon avait coutume de faire venir à sa cour de jeunes princes étrangers, dont il assurait l'éducation pour les fidéliser, afin de pouvoir les installer sur le trône de leur ville natale en cas de nécessité. Abi-Milku rappelait la prise de Simyra par Aziru, suite à la trahison du commissaire égyptien Haapi, avec l'aide d'Arwad. Mais il essayait surtout d'interpeler le pharaon sur son problème personnel, le complot qui s'était formé contre Tyr : « Zimredda de Sidon, Aziru, insurgé contre le Roi (le pharaon), et les hommes d'Arwad ont échangé des serments entre eux, et ils ont rassemblé leurs navires, chars et infanterie, pour capturer Tyr, la servante du Roi ». Depuis un an, Tyr était assiégée, ou plutôt elle était privée de son territoire continental, ce qui était dramatique pour les habitants de l'île : « nous n'avons ni eau ni bois. Et il n'y a plus de place où nous puissions mettre les morts ». Tout comme l'île d'Arwad, l'île de Tyr ne pouvait pas subsister très longtemps sans son territoire continental. Le complot contre Tyr avait sans doute été initié par Aziru, qui avait l'ambition de s'emparer de la province égyptienne de Canaan, après avoir transformé la province égyptienne d'Amurru en royaume d'Amurru dont il était le roi. Zimredda de Sidon, cité rivale de Tyr, se trouvait à l'étroit dans son territoire, coincé entre le territoire de Beyrouth et celui de Tyr, et il convoitait le territoire riche et étendu de Tyr, qui était alors comparable à Ugarit, considérée par ses contemporains comme la plus opulente des cités côtières du Proche-Orient. Arwad était partie prenante dans ce complot puisqu'elle s'était rangée depuis le début aux côtés des rois d'Amurru. Les comploteurs avaient échangé entre eux des « serments » (*ma-mi-ta*)³¹, ce qui laisse entendre que l'accord s'était noué entre partenaires égaux et non pas sous la domination du roi d'Amurru. D'ailleurs, tous les comploteurs n'appartenaient pas nécessairement à un même camp : ainsi, Zimredda était un espion double, travaillant à la fois pour le roi d'Amurru et pour le pharaon, mais avant tout pour ses intérêts personnels³².

On peut se demander comment l'Égypte a pu accepter l'expansion du royaume d'Amurru qui mettait en échec sa politique asiatique. Pour stopper cette expansion, le pharaon aurait dû s'engager militairement avec de gros moyens, ce qu'il ne pouvait pas se permettre car l'Égypte traversait alors une période de faiblesse et d'inertie, comme le faisait remarquer Abi-Milku dans sa lettre EA 149 : « la puissance du Roi n'est plus là ». Aussi le pharaon préférait-il fermer les yeux et laisser croître la puissance des rois d'Amurru tant qu'ils continuaient à lui faire allégeance en payant le tribut et qu'ils prétendaient faire des conquêtes pour

lui³³. Somme toute, il n'avait pas à prendre position entre ses différents vassaux. Les apparences étaient sauves, même si elles ne reflétaient pas la réalité. P. Garelli écrivait à propos d'Aziru : « Il est certain que le personnage jouait un double, sinon un triple jeu »³⁴, en ce sens que ce roi ambitieux et sans scrupules servait à la fois l'Égypte et le Hatti afin de mieux mener sa propre politique de conquête, qu'il a d'ailleurs réussie. Le pharaon se rendit compte trop tard qu'il avait été trop crédule et il envoya une lettre de menace à Aziru : « Si pour quelque raison que ce soit, tu préfères mal faire, et si tu complotes des choses mauvaises et traîtresses, alors toi, avec ta famille entière, (vous) mourrez par la hache du Roi » (EA 162).

Comment expliquer la politique d'Arwad à l'époque de la correspondance d'El-Amarna ? L'explication est loin d'être évidente pour plusieurs raisons : on ne dispose d'aucune lettre rédigée par les Aradiens eux-mêmes, ils ne sont mentionnés que dans cinq lettres, et ces lettres ont été écrites par trois rois qui leur étaient hostiles : Rib-Hadda de Byblos, Yapaḥ-Hadda de Beyrouth et Abi-Milku de Tyr. On manque d'informations sur les relations des Aradiens avec l'Égypte, mais ils étaient théoriquement les vassaux du pharaon puisqu'ils se sont rendus en Égypte avec leurs navires et qu'ils en sont partis après avoir conclu un accord avec le pharaon³⁵. En réalité, ils semblent s'être toujours rangés aux côtés des rois d'Amurru qui se disaient aussi, il ne faut pas l'oublier, des vassaux de l'Égypte et écrivaient hypocritement au pharaon pour clamer leur loyauté et lui demander de l'aide.

Sur quelles bases étaient établies les relations entre Arwad et les rois d'Amurru ? Selon J. Vidal³⁶, les Aradiens étaient des « mercenaires de la mer » (« naval mercenaries ») dont on louait les services pour des actions données. Il remarque en effet que la formule qui les désignait LÚ.MEŠ URUar-wa-da, « les hommes de la ville d'Arwad »³⁷ était analogue à celles qui servaient à désigner les Šardanes (LÚše[i-e/ir-da-ni/u) et les Sutéens (LÚ.MEŠ (KUR)su-te-ia)³⁸, qui étaient clairement connus comme mercenaires. Il mentionne aussi les 'Apiru, mais les SA.GAZ des lettres d'El-Amarna seraient différents des 'Apiru selon J.-

33. Sur la trahison des rois d'Amurru, cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 14).

34. P. Garelli et al., *Le Proche-Orient Asiatique. Tome I : Des origines aux invasions des peuples de la mer*, Paris 1997, p. 155 ; M. Liverani, « Aziru, servitore di due padroni », in *Studi orientalistici in ricordo di F. Pintore*, Pavie 1983, pp. 93-121.

35. EA 105, ll. 20-21.

36. J. Vidal, « The men of Arwad, mercenaries of the sea », *BiOr* 65, 2008, cols 5-15.

37. Par ex. dans EA 101, 105 et 149.

M. Durand³⁹. Pendant cette période particulièrement troublée, les bandes armées comme les Sutéens, les Šardanes et les SA.GAZ (‘Apiru ?) faisaient souvent la loi. Les razzias et les pillages étaient fréquents. La piraterie se pratiquait également, comme le montre le vol de la cargaison de deux navires de Byblos par Yapaḥ-Hadda de Beyrouth⁴⁰. Les navires d’Arwad qui arraisonnaient les navires ennemis s’y livraient peut-être aussi à l’occasion. Mais cela ne suffit pas à prouver que les Aradiens étaient de simples mercenaires. Le récit du complot contre Abi-Milku de Tyr brosse un tableau différent : les Aradiens avaient conclu une alliance avec les rois d’Amurru et de Sidon sur la base de serments, en tant que partenaires et non pas hommes de main. Ils n’étaient ni des mercenaires ni des vassaux des rois d’Amurru.

Quel intérêt avaient les rois d’Amurru à s’allier avec les Aradiens ? ‘Abdi-Aširta avait compris très vite le profit qu’il pouvait tirer des navires d’Arwad pour conserver la maîtrise des cités de la côte qu’il venait de conquérir. C’est surtout sous le règne d’Aziru que les opérations navales se multiplièrent et que le royaume d’Amurru devint aussi une puissance maritime, essentiellement grâce à la flotte d’Arwad toute proche, donc immédiatement disponible en cas d’urgence. La flotte d’Arwad s’était emparée d’Ullasa et contrôlait les ports de Šigata et d’Ampi pour bloquer l’approvisionnement en grains de Simyra. Elle entravait les communications maritimes de Byblos, l’empêchant de secourir Simyra et interceptant notamment trois de ses navires. Elle a opéré un blocus du port de Simyra pendant que les troupes d’Aziru et de ses frères l’assiégeaient sur la terre ferme. Enfin, elle a participé à l’attaque conduite contre la ville d’Ushu, en face de Tyr, par Zimredda de Sidon, et a bloqué en partie l’île de Tyr ou, en tout cas, a empêché les Tyriens d’aller se ravitailler dans leur territoire continental. Il s’agit toujours d’actions ciblées et efficaces, qui doivent avoir été planifiées à l’avance.

Inversement, quel intérêt avaient les Aradiens à s’allier avec les rois d’Amurru ? La première raison était une question de survie : l’île avait un besoin vital d’un territoire continental comme le montrent, si besoin était, les différents récits sur les conséquences de la perte du territoire continental de Tyr qui se trouvait dans la même situation qu’Arwad de ce point de vue⁴¹. L’utilisation du dé-

39. Pour l’assimilation des deux, cf. par ex. Moran, *op. cit.* (n. 12) 1992, pp. 604-605 (avec bibl.). Contre cette assimilation, cf. J.-M. Durand, *Résumés 2004-2005. Cours du Collège de France*, Paris 2005, pp. 563-581 ; *id.*, « La fondation d’une lignée royale syrienne », in J.-M. Durand et al., *Le jeune héros. Recherches sur la formation et la diffusion d’un thème littéraire au Proche-Orient ancien*, Fribourg-Göttingen 2011, pp. 100-101 et n. 22 ; M. Guichard, « Un David raté ou une histoire de Habiru à l’époque amorite », in *ibid.*, pp. 563-581.

40. EA 113.

41. P. Dhorme, « Les pays bibliques au temps d’El-Amarna d’après la nouvelle publication des lettres », *RB*, 1908, pp. 507-508. Certains auteurs croient possible l’absence de territoire continental :

terminatif URU, « ville », pour désigner Arwad dans les textes assyriens, et du déterminatif KUR, « pays », pour désigner d’autres cités proto-phéniciennes n’est pas systématique et ne signifie pas qu’Arwad était réduite à l’agglomération de l’île car les deux déterminatifs n’étaient pas spécifiques, les scribes ne connaissaient pas nécessairement les toponymes qu’ils copiaient, et Tyr qui possédait alors un territoire continental était aussi désignée par le déterminatif URU. La survie des habitants de l’île d’Arwad dépendait donc de leur territoire continental. Or, ce territoire était facile à prendre, même s’il comprenait des villes fortifiées. Les Égyptiens s’y sont d’abord installés lors de la création de la province égyptienne d’Amurru. Puis, lorsque les rois d’Amurru ont conquis la zone côtière, les Aradiens n’avaient pas le choix : ils ont dû négocier avec eux la conservation de leur territoire continental, en échange de la mise à disposition de leur flotte. Leur liberté de commerce maritime n’était pas atteinte car ils conservaient la maîtrise de la mer, mais leur commerce terrestre était subordonné à l’autorisation des rois d’Amurru. Malgré ces contraintes, les Aradiens devaient se sentir culturellement plus proches de leurs voisins amorrites du nord que des Égyptiens de la province égyptienne d’Amurru et des autres cités proto-phéniciennes méridionales.

L’alliance d’Arwad avec les rois d’Amurru s’explique sans doute aussi par l’évolution de Simyra. Les Égyptiens avaient choisi Simyra comme capitale de leur province d’Amurru, contribuant ainsi sans doute au développement de cette cité. Même si la cité d’Arwad était de fait vassale de l’Égypte, sa position géographique la mettait un peu à l’écart du système égyptien⁴². Il est d’ailleurs significatif qu’elle ne se soit jamais adressée au pharaon dans les lettres d’El-Amarna, ni pour lui rendre des comptes ni pour lui demander de l’aide. Simyra a dû se développer à cette époque au détriment d’Arwad : c’est ce qui explique aussi sans doute que les Aradiens se soient alliés avec les rois d’Amurru, hostiles à l’Égypte. En apparence, les uns et les autres restaient des vassaux du pharaon, mais ils étaient avant tout favorables aux Hittites et servaient surtout leurs intérêts personnels.

Le système politique d’Arwad à cette époque reste une énigme. En effet, la cité était peut-être gouvernée par des rois au III^e millénaire (roi *A-mu-ti* des textes d’Ebla) et elle l’était de nouveau au I^{er} millénaire, mais aucune mention de roi ne figure dans la correspondance d’El-Amarna ni dans les textes d’Ugarit. Il n’est pas davantage question d’un Conseil des Anciens comme dans la cité voisine d’Irqata (Tell Arqa), mais simplement des Aradiens. La question a été débattue, sans être résolue⁴³. Il est nécessaire d’examiner les trois expressions utilisées dans leur contexte respectif. La première est ^{URU}*Er₄-wa-da*, « la ville d’Arwad »,

42. Cf. Briquel-Chatonnet, *loc. cit.* (n. 19) 2005, pp. 23-25.

43. *Id.*, *loc. cit.* (n. 41), pp. 129-133 ; G. Buccellati, *Cities and Nations of Ancient Syria*, Rome 1967, pp. 31-44, 64-66 ; M. Liverani, « La royauté syrienne de l’âge du Bronze récent », in P. Garelli éd., *Le*

même désignation que pour les villes d'Ampi, de Šigata et d'Ullasa⁴⁴. La deuxième expression est LU₂^{mes} URU *Ar-wa-da*, « les hommes de la ville d'Arwad », utilisée quatre fois⁴⁵. La troisième expression est ^{isu}*elippē* LU₂^{mes} URU *Ar-wa-da*, « les navires des hommes de la ville d'Arwad », utilisée aussi quatre fois⁴⁶. La troisième expression contient en fait la deuxième. Dans huit de ces exemples, il n'y avait pas de raison particulière pour nommer le roi d'Arwad à la place de « la ville » ou « les gens ». En revanche, lorsqu'il est question des serments échangés entre les membres du complot contre Tyr, le roi d'Arwad, si roi il y avait, aurait dû être nommé : ^m*Zi-im-ri-da* URU *Ši₂-du-na* ù ^m*A-zi-ra* LU^{ar-ni} LUGAL ù₃ LU₂^{mes} URU *Ar-wa-da*, « Zimredda (de) la ville de Sidon, Aziru, un rebelle du roi, et les hommes de la ville d'Arwad »⁴⁷. C'était une alliance entre partenaires politiques : si une faction aradienne en désaccord avec le pouvoir politique de la cité y avait participé, le roi de Byblos Rib-Hadda ne se serait pas privé de le signaler dans ses accusations contre ses ennemis. L'expression « les hommes de la ville d'Arwad » représentait donc dans ce passage les citoyens d'Arwad exerçant le pouvoir politique dans leur cité. Le mot *amēlu* au singulier pouvait désigner le roi d'une cité dans la correspondance d'El-Amarna : par exemple « l'homme ... dans Byblos » (*amēlu ... ina* URU *gub-la*)⁴⁸. Le mot au pluriel pouvait aussi désigner les habitants d'une ville sans connotation politique : par exemple « les hommes de la ville d'Ammiya » que 'Abdi-Aširta poussait à tuer leur seigneur⁴⁹. C'est sans doute le sens du mot lorsqu'il s'agit des navires des « habitants de la ville d'Arwad », comme de ceux de Tyr, Beyrouth et Sidon⁵⁰. En tout cas, l'interprétation de cette expression comme une « classe de propriétaires de bateaux » détenant le pouvoir politique, analogue à la « classe des marchands » de la ville d'Emar, dans « un stade de développement quelque peu archaïque » est sans fondement dans l'état actuel de la documentation⁵¹. Sans chercher à tout prix à sur-interpréter les textes, il faut conclure prudemment qu'au 14^e siècle, la cité d'Arwad était dirigée par un corps civique remplaçant l'institution royale, dont on ignore la composition, faisant peut-être suite à un système monarchique en vigueur au 24^e siècle, et en tout cas précédant l'établissement durable d'un système monarchique de type phénicien qui devait perdurer jusqu'à l'époque hellénistique. Toute autre considération relève de la spéculation.

44. EA 104, l. 42.

45. EA 101, l. 13 ; 105, ll. 12 et 13 ; 149, l. 59.

46. EA 101, l. 16 ; 98, ll. 13-14 ; 105, ll. 15 et 87.

47. EA 149, l. 59.

48. EA 74, l. 12.

49. EA 73, ll. 27-28.

Malgré la concurrence de Simyra, les Aradiens devaient être autorisés par les rois d'Amurru à exploiter la côte syrienne en face de leur île, à pratiquer le commerce vers l'arrière-pays et ils avaient aussi la voie libre pour continuer à développer leurs activités commerciales maritimes. Arwad était en relation avec Ugarit, la grande cité commerciale proto-phénicienne du nord⁵². Pour cette dernière cité qui vivait en grande partie de son commerce, le libre accès aux routes maritimes était vital : aussi a-t-elle mené une politique réaliste en reconnaissant la suprématie des grandes puissances du moment pour obtenir une bienveillance indispensable à sa prospérité et même à sa survie. La soumission d'Ugarit à l'Égypte, sans doute volontaire, s'est opérée vers 1440, quand Thoutmosis III s'empara des côtes de Canaan et de Syrie et elle fut rattachée à la province égyptienne d'Amurru. Les relations d'Ugarit avec l'Égypte ont atteint leur sommet sous les règnes de Niqmepa V et du pharaon Amenhotep III. Elles se sont détériorées sous le règne de Niqmadu III, lorsque Toutankhamon occupait le trône d'Égypte. Devant l'affaiblissement de l'Égypte et la montée de la puissance hittite, le roi d'Ugarit a jugé bon de se rallier vers 1330 au roi hittite Shuppiluliuma, qui lui a paru être un meilleur protecteur que le pharaon⁵³.

Les textes ugaritiques mentionnent la présence de gens d'Arwad à Ugarit. Ainsi, un document découvert dans la Pièce d'archives 204 du « Petit Palais » porte une liste lacunaire de noms d'hommes et de femmes, suivis du nom de leur cité d'origine, comme Arwad (mentionnée deux fois), Byblos, Tyr et Ashkelon. Il n'y a aucune raison de penser, comme C.F.A. Schaeffer, qu'Arwad « dépendait politiquement d'Ugarit »⁵⁴ ; ces deux Aradiens étaient installés à Ugarit, peut-être pour des raisons commerciales ou comme marins : *Ša-du-qu* URU *a-ru-a-di-ya* et *hē(?) -gi-lu* URU *a-ru-a-di-ya*⁵⁵. Trois autres tablettes, trouvées sur une butte au

52. Sur l'histoire d'Ugarit, cf. par ex. I. Singer, *A Political History of Ugarit*, Leiden 1999 ; J. Freu, *Histoire politique du royaume d'Ugarit*, Paris 2006 (avec bibl.).

53. Sur la Syrie à cette époque, cf. H. Klengel, *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v.u.z.* II, Berlin 1969 ; M. Heltzer et E. Lipiński éd., *Society and Economy in the Eastern Mediterranean (c. 1500-1000 B.C.)*, Leuven 1988 ; sur la politique hittite en Syrie, cf. G. Beckman, « Hittite Administration in Syria in the Light of the Texts from Hattuša, Ugarit and Emar », in M.W. Chavalas et J.L. Hayes éd., *New Horizons in the Study of Ancient Syria*, Malibu 1992, pp. 41-49 ; cf. D. Gromova, « Hittite Role in Political History of Syria in the Amarna Age Reconsidered », *UF* 39, 2007, pp. 277-309 (avec bibl.).

54. C.F.A. Schaeffer, *Ugaritica* IV, Paris 1962, pp. 140-144 ; *PRU* VI, Paris 1970, pp. 77-78, n° 79-RS 19.42, ll. 7-8.

55. J.A. Belmonte, *Cuatro Estudios sobre los dominios territoriales de las ciudades-estado fenicias*, Barcelone 2003, p. 49 ; D. Arnaud, « Les ports de la "Phénicie" à la fin de l'Âge du Bronze récent (XIV-XIII siècles) d'après les textes cunéiformes de Syrie », *SMEA* 30, 1992, liste pp. 192-194 ; *id.*, « Études sur les ports de la Phénicie à la fin du Bronze récent », *UF* 27, 1995, pp. 17-22.

nord-ouest du tell, portent des listes de noms avec leur lieu d'origine et mentionnent des gens originaires d'Arwad⁵⁶. En revanche, les gens de Simyra, pourtant voisine d'Ugarit comme Arwad, ne sont pas présents dans les textes ugaritiques dans l'état actuel de la recherche. Cela pourrait peut-être signifier qu'Arwad avait réussi à évincer la concurrence de sa rivale pro-égyptienne par son alliance avec les rois d'Amurru et par sa supériorité sur celle-ci dans le domaine du commerce maritime. Toutefois, ce sont les relations des cités plus lointaines de Sidon, Beyrouth, Tyr et Byblos avec Ugarit qui sont les mieux attestées dans les textes.

À la fin de l'âge du Bronze, au 12^e comme au 13^e siècle, les grandes puissances contrôlaient toujours les petits États du Proche-Orient. L'Empire hittite profita de la torpeur égyptienne pour élargir ses frontières méridionales d'Ugarit à Byblos sur la côte, et de Qadesh à la Béqa^c dans l'arrière-pays. Les villes cananéennes furent partagées en deux zones, entre le Hatti et l'Égypte. Arwad se trouvait alors dans la zone sous domination hittite, mais on ignore comment se manifestait la présence hittite pour les Aradiens. Cependant, l'Égypte a commencé à réagir car elle ne pouvait pas perdre totalement l'approvisionnement en bois des montagnes du Liban⁵⁷. Quand le généralissime Horemheb devint pharaon vers 1319, il s'appliqua avant tout à restaurer l'ordre au Proche-Orient ; une inscription sur une coupe de granit commémorait sa campagne victorieuse contre Karkémish, qu'il avait conduite à partir de Byblos⁵⁸. Il est difficile de dire s'il avait suivi un itinéraire côtier pour atteindre cette cité du nord, en passant par la région d'Arwad. Le pharaon Sétî I (XIX^e dynastie) a dû faire face à des révoltes en Canaan et Amurru, et il a effectué quatre expéditions pour pacifier ces deux provinces. Une liste de prisonniers sur le mur d'un temple de Kurna mentionne Simyra (*ḡ'-my-r'*)⁵⁹, et il est possible qu'Arwad soit revenue, au moins pour une période, dans l'orbite égyptienne. Sétî I restaura l'image de l'Égypte au Proche-Orient et conclut avec le roi hittite Muwatalli II un accord de paix, certes provisoire, mais qui permit à chaque adversaire de refaire ses forces.

Ramsès II succéda à son père en 1279 pour un long règne. La première campagne conduisit ce roi guerrier jusqu'à Byblos, où il reçut la soumission de l'Amurru. L'année suivante, l'an 5 de son règne en 1274, eut lieu le grand affrontement avec le roi hittite Muwatalli II, qui concentra contre l'Égypte une énorme coalition de ses vassaux anatoliens et syriens : la célèbre bataille de Qadesh, aujourd'hui Tell Nebi Mend, à 25 kilomètres de Homs. Il est probable que les Aradiens furent mobilisés pour participer à l'affrontement dans le camp hittite. La

Beyrouth au roi d'Ugarit de l'époque dite "d'El-Amarna" », *SMEA* 42, 2000, p. 17.

56. *KTU*, p. 220, n° 4.45, l. 3 (= RS 9.469) ; p. 222, n° 4.51, l. 8 (= RS 10.088) ; pp. 223-224, n° 4.55, l. 4 (= RS 10.109).

57. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 10), pp. 92-93.

bataille de Qadesh est représentée à la gloire du pharaon sur les bas-reliefs des temples de Karnak, de Louxor et d'Abou Simbel. Dans son récit de cette expédition victorieuse, Ramsès II mentionnait Arwad et d'autres cités encore plus au nord comme Karkémish⁶⁰. Pourtant, il n'y avait pas eu véritablement de vainqueur et la trêve qui suivit ne fut guère un succès pour l'Égypte. Même s'il est vrai que le pharaon avait réussi à reconquérir toute la province d'Amurru, y compris Arwad, il reperdit très vite cette province, et fut même obligé de continuer à pacifier la province de Canaan par plusieurs campagnes, notamment en l'an 4, 8 et 10 de son règne. Puis la situation lui redevint favorable : il reprit Qadesh et Amurru, donc peut-être aussi Arwad, en profitant des difficultés grandissantes des Hittites. Ceux-ci étaient en effet menacés à l'intérieur par une crise dynastique à la mort de Muwatalli II et à l'extérieur par la montée en puissance des Assyriens. Salmanazar I, roi d'Assur de 1273 à 1244, leur prit le Hanibalgat en haute Mésopotamie.

Les deux adversaires Ramsès II et Hattushili III décidèrent finalement en 1258 de mettre fin à 16 ans de conflit par le premier traité d'État à État de l'Histoire, dont les versions en égyptien et en akkadien nous sont parvenues. Ce traité fondait une paix durable entre les deux souverains qui renforcèrent leur accord par des mariages princiers. Ils se partagèrent les petits États du Proche-Orient selon une ligne de partage qui passait au nord de Byblos jusqu'à Damas. Amurru et Qadesh, et donc aussi Arwad, restèrent dans la zone d'influence hittite. Toutefois, la frontière tracée entre l'Empire égyptien et l'Empire hittite n'empêchait pas les contacts de part et d'autre. Un vaste marché d'échanges unissait du sud au nord l'Égypte à l'Anatolie, et d'ouest en est la Méditerranée à l'Euphrate. Malgré l'absence de documents, il est probable qu'Arwad a profité de cette période de paix pour développer sa prospérité comme on en a des attestations pour ses voisines du sud : Sidon, Tyr et Byblos par exemple⁶¹.

60. *Ibid.*, p. 136, § 306 (*Y-r²-tw*).

61. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 10), pp. 94-96. Pour les conséquences de la bataille de Qadesh sur la Syrie, cf. I. Singer, « La Siria dopo la battaglia di Qadesh », in M.C. Guidotti et F. Pecchioli Daddi eds, *La battaglia di Qadesh. Ramses II contro gli Ittiti per la conquista della Siria*, Florence 2002, pp. 198-

CHAPITRE IV

LA PÉRIODE D'INDÉPENDANCE (1200-883)

Le passage de l'âge du Bronze à l'âge du Fer en Méditerranée orientale vers 1200 (date théorique)¹ a coïncidé avec une période de bouleversements notoires. Même si toute la région était en effervescence depuis plus d'un siècle, il s'est produit vers 1200 de grands mouvements de populations, dont le principal a été l'invasion de ceux que les Égyptiens appelaient les « peuples étrangers de la mer ». On y a vu un contrecoup des invasions doriennes dans la Grèce mycénienne, qui auraient refoulé les anciennes populations de l'Égée devant elles ; après une première vague de destructions vers 1250, le monde mycénien s'est effondré sous le coup d'une deuxième vague vers 1200². Avant de devenir des groupes de conquérants, les envahisseurs étaient d'abord des groupes de populations composés de familles fuyant leur région d'origine, notamment pour des raisons d'ordre économique et sociopolitique³.

Les peuples de la mer comprenaient plusieurs groupes d'après les textes

1. La chronologie varie quelque peu en effet selon les régions considérées. Le choix de la terminologie est plus historique que technologique car on fabriquait déjà des armes et des outils en fer à l'âge du Bronze et le bronze était utilisé à l'âge du Fer, même si l'usage du fer se développa au 11^e siècle et devint très commun au 10^e.

2. G.A. Lehmann, *Die mykenisch-frühgriechische Welt und der östliche Mittelmeerraum in der Zeit der « Seevölker »-Invasionen um 1200 v. Chr.*, Opladen 1985.

3. Cf. par ex. *id.*, « Die "Seevölker"-Herrschaften an der Levanteküste », *Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt a.M.*, 1976, pp. 78-111 ; Munich 1977, pp. 78-111 ; W.A. Ward et M.S. Joukowsky, *The Crisis Years : the 12th Century B.C.*, Dubuque 1992 ; R. Drews, *The End of the Bronze Age : Changes in Warfare and the Catastrophe ca. 1200 BC*, Princeton 1997 ; M. Gitin et al. eds, *Mediterranean Peoples in Transition, Thirteenth to Early Tenth Centuries BCE*, Jérusalem 1998 ; H. Klengel, « The "Crisis Years" and the New Political System in Early Iron Age Syria : Some Introductory Remarks », in G. Bunnens éd., *Essays on Syria in the Iron Age*, Louvain et

égyptiens. Les textes de Mérenptah et de Ramsès II mentionnaient les Lukka qui venaient peut-être de la Lycie, les Akauash qui pourraient être les Achéens, les Tursha, peut-être originaires de Lydie et qui migrèrent ensuite en Italie sous le nom d'Étrusques, les Shardanes et les Shakalash⁴. Les textes de Ramsès III citaient en plus les Weshesh et les Philistins, peut-être originaires de Crète (Caphor) d'après une tradition biblique⁵. Les textes de ses successeurs mentionnaient les Tchekker ou Sikalayu, qui venaient peut-être de l'Adriatique, et les Danuna, peut-être originaires de la Cilicie⁶. Plusieurs de ces peuples figuraient déjà dans les lettres d'El-Amarna, les textes ugaritiques, hittites et mycéniens. Ainsi, le roi d'Alashiya (Chypre) se plaignait au pharaon des raids effectués contre lui par les Lukka⁷. Le roi de Tyr Abi-Milku informait le pharaon d'un changement dynastique chez les Danuna⁸. Rib-Hadda de Byblos mentionnait à plusieurs reprises les Shardanes, mercenaires au service de celui qui les engageait⁹.

Les peuples de la mer qui assaillirent le Proche-Orient et l'Égypte avaient une longue tradition de navigation maritime d'après leur représentation sur les bas-reliefs égyptiens¹⁰. Leurs navires à coque angulaire et symétrique étaient des voiliers de type crétois. Ils étaient maniables, construits pour la haute mer, capables d'embarquer plus de vingt hommes d'équipage et leur déploiement était rapide. C'étaient les prédécesseurs des navires phéniciens du 9^e siècle appelés « hippos ». Les Aradiens, sur leur île, n'étaient pas à l'abri de ces envahisseurs venus par mer. On ignore si la flotte aradienne a dû les affronter et qui aurait eu le dessus dans ces éventuels affrontements car on ne dispose pas de représentations de navires d'Arwad contemporaines de l'invasion des peuples de la mer pour les comparer à leurs navires.

4. W. Helck, « Die Seevölker in den ägyptischen Quellen », *Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt a.M.*, 1976, pp. 7-21 ; M. Heltzer, « Some Questions concerning the Sherdana in Ugarit », *IOS* 9, 1979, pp. 9-16 ; O. Loretz, « Les *Šerdanā* et la fin d'Ougarit. A propos des documents d'Égypte, de Byblos et d'Ougarit relatifs aux Shardana », in M. Yon *et al.* éd., *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, Paris 1995, pp. 125-140.

5. E. Edel, « Der Seevölkerbericht aus dem 8. Jahr Ramses' III », in *Mélanges G.E. Mokhtar I*, Le Caire 1985, pp. 223-237 ; W. Helck, « Nochmals zu Ramses' III. Seevölkerbericht », *SAÄK* 14, 1987, pp. 129-145 ; B. Cifola, « Ramses III and the Sea Peoples : A Structural Analysis of the Medinet Habu Inscriptions », *Or.* 57, 1988, pp. 275-306 ; E. Lipiński, *On the Skirts of Canaan in the Iron Age. Historical and Topographical Researches*, Leuven *et al.* 2006, pp. 36-59 (avec bibl.).

6. E. Edel, « Die Sikeloi in den ägyptischen Seevölkertexten und in Keilschrifturkunden », *BN* 23, 1984, pp. 7-8.

7. *EA* 38, ll. 7-12.

8. *EA* 151, ll. 49-55.

9. *EA* 81, l. 16 ; 122, l. 35 ; 123, l. 15. Cf. W.L. Moran, *Les lettres d'El-Amarna*, Paris 1987, p. 605.

Le premier effet de ces invasions pour les Aradiens a été la libération de l'emprise de toutes les grandes puissances de l'époque. Tout d'abord se produisit la fin de l'Empire hittite, aussi soudaine qu'imprévisible¹¹. Même si tout l'ouest anatolien s'était ligué contre lui sous le règne d'Arnuwanda III, rien ne prouve qu'il ait été détruit par les peuples de la mer. Les principaux responsables étaient peut-être d'autres envahisseurs venus d'Europe comme les Mushki, Phrygiens partis de Thrace et installés sur le plateau d'Anatolie. Les Hittites n'ont jamais réussi non plus à soumettre les Gasga, rudes populations des montagnes boisées du Pont. A cela venaient s'ajouter les défaites subies, la menace des Lukka, la perte du Tarhundassa, sans compter la pression de l'Assyrie. A l'intérieur, depuis le règne de Hattushili III, l'autorité royale et la confiance des vassaux s'amenuisaient. Le centre de gravité de l'empire s'était déplacé vers la Syrie du Nord et Karkémish, la nouvelle capitale. La famine ravageait l'Anatolie, provoquant la fuite des paysans, des raids et des pillages, qui pouvaient entraîner de plus vastes mouvements de populations.

Ugarit, la cité vassale de l'Empire hittite, fut détruite vers 1185 et ne devait plus se relever de ses ruines, même si elle a pu être habitée sporadiquement et de façon très limitée¹². Les derniers documents conservés annonçaient l'arrivée imminente des ennemis par mer et déploraient l'absence des troupes et des navires, qui avaient été réquisitionnés pour protéger l'Empire hittite. L'ensemble du site d'Ugarit fut ravagé par un violent incendie. Au-delà de la destruction matérielle qui est avérée, il faut aussi songer à des causes internes comme le déclin du système royal, le déséquilibre démographique entre les groupes sociaux, les difficultés rencontrées par les paysans, ou encore le rôle déstabilisateur de groupes extérieurs non socialisés. Tous ces facteurs ont pu contribuer à la désintégration de la société d'Ugarit, incapable de se reconstruire en se renouvelant.

La fin du royaume d'Amurru, qui impliquait directement Arwad, est plus mal connue que celle d'Ugarit car on ne dispose pas d'archives locales¹³. Šaušgamuwa a été le dernier roi connu d'Amurru et il a peut-être régné vers 1235-1200. Le roi hittite Tudḫaliya IV lui avait donné sa sœur en mariage en vertu d'un traité avec son vassal, qui reflétait la dégradation de la situation politique du Hatti¹⁴. Quant à la sœur de Šaušgamuwa, elle avait épousé le roi

11. I. Singer, « The Battle of Nibriya and the End of the Hittite Empire », *ZA* 75, 1984, pp. 100-123 ; T. Bryce, *The Kingdom of the Hittites*, Oxford 1998, pp. 361-391 (avec bibl.).

12. O. Callot, « Réflexions sur Ougarit après ca 1180 av. J.-C. », in Y. Calvet et M. Yon éd., *Ougarit au Bronze moyen et au Bronze récent*, Lyon 2008, pp. 119-125 ; Loretz, *loc. cit.* (n. 4), pp. 125-136 ; M. Liverani, « La fin d'Ougarit : Quand ? Pourquoi ? Comment ? », in Yon *et al.* éd., *op. cit.* (n. 4), pp. 113-117.

13. I. Singer, « Appendix III : A Concise History of Amurru », in S. Izre'el, *Amurru Akkadian : A Linguistic Study*, vol. II, Atlanta 1991, pp. 172-176.

d'Ugarit. Les dernières années du royaume d'Amurru sont documentées par la lettre de Paršu au roi d'Ugarit pour lui demander des informations sur la menace des peuples de la mer¹⁵. Le roi d'Ugarit, menacé avant Amurru, avait envoyé lui-même ses troupes et ses navires au secours du roi hittite menacé par les Lukka : aussi demanda-t-il au roi d'Amurru de lui envoyer ses navires à la rescousse¹⁶. Selon toute vraisemblance, les navires d'Arwad faisaient alors partie des forces navales amorrites. Aucun document ne subsiste sur la disparition du royaume d'Amurru, ni sur la date, ni sur les circonstances. En revanche, le terme « Amurru » est resté dans les sources néo-assyriennes et néo-babyloniennes, mais avec une acception plus large et assez vague, pour désigner l'ouest¹⁷. Le nom d'Amurru apparaît aussi sur deux pointes de flèche, dont une a été acquise dans la Béqa^c (Liban), qui sont datées entre la fin du 12^e siècle et le début du 10^e. Elles portent des inscriptions qui étaient parmi les premières inscriptions conservées en alphabet phénicien : « Flèche de Zakerba^cal, roi d'Amurru » (*HŠ ZKRB^cL MLK^cMR*)¹⁸. La deuxième pointe de flèche, sans provenance connue, porte la même inscription¹⁹. Si elles sont authentiques²⁰, leur interprétation nous échappe. On doit se borner à des hypothèses dont aucune n'est vraiment satisfaisante. Le royaume d'Amurru aurait pu survivre au moins partiellement quelque temps après l'invasion des peuples de la mer. Cela supposerait qu'un roi d'Amurru aurait pris un nom phénicien et utilisé l'écriture phénicienne, contrairement aux rois précédents qui portaient des noms hittites-hourrites, ou qu'un Phénicien aurait pris le pouvoir en Amurru. Une autre interprétation consisterait à y voir le nom du roi de Byblos Zakerba^cal, connu par le récit du voyage d'Ounamon qui, à la place de son titre de « roi de Byblos », aurait porté sur ces flèches le titre de « roi d'Amurru ». Ceci impliquerait une mainmise de Byblos sur Amurru, dont on ne sait rien : pourquoi dans ce cas aurait-il porté séparément ses deux titres royaux ? De toute façon, la finalité des inscriptions sur ces deux pointes de flèche et sur toutes les autres qui sont inscrites, nous échappe, sans compter les nombreuses pointes de flèche anépigraphes qui n'ont pas été répertoriées²¹. Quoiqu'il en soit,

15. RS 20.162 ; *Ugaritica* V, n° 37 ; cf. Singer, *loc. cit.* (n. 11), pp. 98-100, 175.

16. *Ugaritica* V, n° 24.

17. Singer, *loc. cit.* (n. 11), pp. 178-179.

18. J.T. Milik, « An Unpublished Arrow-Head with Phoenician Inscription of the 11th-10th century B.C.E. », *BASOR* 143, 1956, pp. 3-6 ; R. Deutsch et M. Heltzer, « An updated list of the inscribed Phoenician bronze arrowheads », in *West Semitic Epigraphic News of the 1st Millennium BCE*, Tel Aviv 1999, p. 13, n° V (avec bibli.).

19. J. Starcky, « La flèche de Zakerba^cal, roi d'Amurru », in *Archéologie au Levant, Recueil Roger Saidah*, Paris 1982, pp. 179-186 ; Deutsch-Heltzer, *ibid.*, p. 14, n° XII (avec bibli.).

20. Voir les réserves de F. Mazza, « L'iscrizione sulla punta di freccia di Zakerbaal "re di Amur-

on sait que ces flèches ont servi car leur pointe est souvent tordue : elles témoignent d'affrontements qui ont eu lieu pendant la première phase de l'histoire phénicienne.

L'invasion des peuples de la mer consacrait également le déclin de l'Égypte, qui n'était plus capable d'étendre sa domination sur le Proche-Orient, en tout cas pas aussi loin qu'Arwad. Toutefois, on trouve la mention d'un esclave d'Arwad (*ʿa-r-du*) dans le papyrus de Bologne 1086 qui pourrait dater du règne de Sétî II (1202-1198) : Naqadija, fils de Sarurati et de Qadta, était esclave rameur sur le navire du capitaine *Klr* et devait être livré au temple de Thot²². L'histoire de cet Aradien devait sans doute remonter à une époque où l'Égypte avait accès à tout le Proche-Orient. La décadence du Nouvel Empire égyptien avait été amorcée dès le règne de Ramsès III. De nouvelles vagues d'invasisseurs déferlèrent sur l'Égypte en l'an 8 de son règne, vers 1179, et de nouveau en l'an 11, vers 1176. Il réussit à les repousser, mais la domination égyptienne au Proche-Orient était sérieusement compromise²³. Il dut faire face à des difficultés d'ordre politique avec une conspiration de harem, et d'ordre économique car il dut affronter la première grève connue de l'histoire : celle des ouvriers de Deir el-Médineh dont les salaires n'avaient pas été payés depuis trois mois. Les dernières années de la XX^e dynastie ramesside, de Ramsès IV à Ramsès XI, furent confuses : disparition de princes héritiers, conflits entre collatéraux et usurpations se multiplièrent. Les possessions égyptiennes au Proche-Orient se réduisirent à deux zones : au nord de Canaan – autrement dit Arwad n'était plus concernée – et au sud de Gaza, puis le pouvoir égyptien disparut totalement de la région, partagé une fois de plus entre la Haute- et la Basse-Égypte.

Arwad, tout comme les autres cités phéniciennes, était dès lors devenue indépendante. Dans quelle mesure les cités de la côte syrienne ont-elles été touchées par l'invasion des peuples de la mer ? Après avoir dévasté sur leur passage Ugarit, puis Amurru, ils ravagèrent les cités suivantes selon la liste de la grande inscription du second pylône de Médinet Habu, datée de l'an 8 de Ramsès III : « Hatti (*Ht*ʿ), Kode (*Kdy*), Karkémish (*K-r-ʿ-ḫ-ʿ-m-š*ʿ), Arwad (*ʿ-r-ʿ-ḫw*) et Alasa (*ʿ-r-ʿ-s*ʿ) furent ravagées. Ils installèrent leur camp à un endroit d'Amor (*ʿ-m-r*ʿ) »²⁴. Certaines cités de cette liste sont difficiles à identifier, mais on peut reconnaître Karkémish, Amurru et Arwad, à moins qu'il ne s'agisse d'Arzawa en

22. W. Helck, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, Wiesbaden 1962, pp. 310, n. 78, 365, 378 ; W. Wolf, « Papyrus Bologna 1086. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Neuen Reiches », *ZÄS* 65, 1930, pp. 89-97.

23. N. Grimal, *Histoire de l'Égypte*, Paris 1988, pp. 330, 334, 340.

Cilicie²⁵. S'il s'agissait d'Arwad, il faut peut-être mettre en relation cette destruction avec le passage de Strabon où il est dit que cette cité a été fondée (ou refondée) par des réfugiés de Sidon²⁶.

Les traces archéologiques du passage, de la destruction ou de l'installation des peuples de la mer dans les sites fouillés, sont le plus souvent difficiles à détecter. Au nord d'Ugarit, à Ras el-Bassit, l'invasion des peuples de la mer pourrait s'être traduite par le remplacement du rite de l'inhumation par celui de l'incinération et par des changements d'organisation sociale et politique²⁷. À côté d'Ugarit, à Ras Ibn Hani, où un établissement avait été installé par le roi d'Ugarit pour la surveillance du trafic maritime, commercial et militaire, la population pourrait s'être réfugiée à Ugarit à l'annonce de l'arrivée des envahisseurs, car cette cité était mieux fortifiée et défendue²⁸. En effet, l'évacuation du Palais Sud de Ras Ibn Hani était quasi-totale lorsqu'il a été incendié, volontairement comme l'indique l'apport de combustible entassé dans les pièces ; l'évacuation du Palais Nord était un peu moins avancée quand il a été détruit par un incendie extrêmement violent. Des fosses ont été creusées pour rechercher des trésors, juste avant ou juste après l'incendie. Les modestes installations bâties après la ruine des palais témoignent de l'installation temporaire de quelques groupes de peuples de la mer. Les fouilles du site de Tell Tweini, à 1 km à l'est de Jéblé/Gabala, ont révélé des couches de destructions massives par un incendie dans la phase la plus récente de l'âge du Bronze (VIII B, Niveau 7 B-C), contemporaines de la destruction d'Ugarit²⁹. Le site de Tell Sianu, dans la plaine de Jéblé, a sans doute aussi été victime des envahisseurs. Après la fin du Bronze récent II-III (Sianu VII B), le Fer I est caractérisé par l'absence de structures et même de céramique, pendant cette période de hiatus d'occupation³⁰. Un peu plus au sud, Tell Sukas a subi

25. W.F. Edgerton et J.A. Wilson, *Historical Records of Ramses III. The Texts in Medinet Habu I-II*, Chicago 1936, p. 53, ll. 16-17 (et n. 17a) ; cf. M. Burchardt, *Die alt-kanaanäischen Fremdworte und Eigennamen im Aegyptischen II*, Leipzig 1910, n° 123, 125.

26. Str., XVI, 2, 13 ; cf. H.J. Katzenstein, *The History of Tyre*, Jérusalem 1973, p. 59.

27. P. Courbin, *Fouilles de Bassit, Tombes du Fer*, Paris 1993.

28. A. Bounni et al., *Ras Ibn Hani, I. Le palais nord du Bronze récent, Fouilles 1979-1995, synthèse préliminaire*, Beyrouth 1998, pp. 83-88 ; E. de Puytison-Lagarce et J. Lagarce, « L'incendie du palais nord de Ras Ibn Hani. Traces et modalités d'une catastrophe », *Syr.* 83, 2006, pp. 247-258.

29. K. Vansteenhuyse, « The Bronze to Iron age transition at Tell Tweini (Syria) », in F. Venturi éd., *Societies in Transition. Evolutionary Processes in the Northern Levant Between Late Bronze Age II and Early Iron Age*, Bologne 2007, pp. 40-41 ; M. Al-Maqdissi et al., *Tell Tweini. Onze campagnes de fouilles syro-belges (1999-2010)*, Damas 2010, p. 35.

30. M. Al-Maqdissi, « Notes d'archéologie levantine VIII. Stratigraphie du chantier B de Tell Sianu (plaine de Jéblé) », *Syr.* 83, 2006, p. 230 ; *id.*, « Notes d'archéologie levantine XXVII. Vingt ans de

également l'assaut des peuples de la mer à la fin de l'âge du Bronze (Période J, vers 1600-1170). Une couche de cendres marque la destruction d'une partie du site, mais les bâtiments détruits ont été au moins en partie reconstruits, ce qui signifie que certains habitants avaient survécu³¹. La présence de quelques tessons de céramique apparentée à la céramique philistine (Mycénien III C) soulève le problème de l'installation d'un groupe d'envahisseurs. Cette céramique se rencontre aussi à Ras Ibn Hani, en très faibles quantités, et son origine n'est pas clairement assurée.

Les peuples de la mer ont sans doute continué à ravager les villes de la côte syrienne en descendant vers le sud, même si on n'a pas encore découvert de traces de leur passage à Amrit, en face d'Arwad, sur le tell situé à l'est du Grand Temple, habité au Bronze moyen et récent, dont les fouilles n'ont pas été publiées³². Un peu plus au sud, à Tell Kazel/Simyra, la capitale du royaume d'Amurru³³, les bâtiments palatiaux du Niveau 6 ont été violemment détruits au début du 12^e s. et partiellement abandonnés³⁴. L'installation d'un camp des peuples de la mer, documentée par l'inscription de Medinet Habu³⁵, est confirmée stratigraphiquement par des « faits de squat » dans le niveau 6 : emploi de pièces en détournant leur fonction. Plusieurs éléments de la culture matérielle leur sont associés : un nouveau type de flèche, la réutilisation de la grosse vaisselle de stockage du niveau précédent, l'apparition d'un nouveau type de céramique dite « barbare » et l'imitation de la céramique fine importée de l'ouest³⁶. Tell Arqa dans la plaine du Akkar, dernier site du nord de la Phénicie, qui avait été un des

31. P.J. Riis, *Sukas I*, Copenhague 1970, p. 24 ; *id.*, « La ville phénicienne de Soukas de la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine », in *ACFP I/II*, Rome 1983, pp. 510-514 ; J. Lund, *Sukas VIII, The Habitation Quarters*, Copenhague 1986, pp. 186-187.

32. M. Al-Maqdissi, in É. Fontan éd., *La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, Exposition à l'IMA, Paris 2007, p. 268 ; *id.*, « Amrit, nouvelles recherches sur le site phénicien », communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 21-3-2014.

33. Voir Chapitre précédent.

34. E. Capet et É. Gubel, « Tell Kazel. Six centuries of Iron Age Occupation (c. 1200-612 B.C.) », in Bunnens éd., *op. cit.* (n. 3), pp. 429-432 ; L. Badre et É. Gubel, « Tell Kazel (Syria) : Excavations of the AUB Museum, 1993-1998. Third preliminary report », *Ber.* 44, 1999-2000, pp. 136-169 ; L. Badre, « Tell Kazel-Simyra : A Contribution to a Relative Chronological History in the Eastern Mediterranean during the Late Bronze Age », *BASOR* 343, 2006, pp. 92-93.

35. Voir *supra* (n. 24).

36. E. Capet, « Tell Kazel (Syrie). Rapport préliminaire sur les 9^e-17^e campagnes de fouilles (1993-2001) », *Ber.* 47, 2003, p. 118 (avec bibl.). Sur la réoccupation des sites de la côte syrienne après le passage des peuples de la mer, voir A. Caubet, « Reoccupation of the Syrian Coast after the Destruc-

premiers centres urbanisés, est devenu à la fin du 12^e s. ou au début du 11^e un village peu important, mais sans avoir, semble-t-il, subi de destructions, avec un hiatus d'occupation au début de l'âge du Fer³⁷.

Par rapport au nord et au sud de la Phénicie, le cœur de la Phénicie, Tyr, Sidon, Beyrouth, Byblos et Tripolis, semble avoir été relativement épargné par les invasions des peuples de la mer, mais cette impression pourrait provenir de l'insuffisance de la documentation. Dans l'état actuel de nos connaissances, les cités de Phénicie centrale devraient avoir mieux conservé par conséquent l'héritage de la civilisation cananéenne. La pression produite par l'arrivée des Araméens et des Hébreux dans l'arrière-pays, et par celle des Philistins et des autres peuples installés au nord et au sud a dû faire refluer les populations proto-phéniciennes vers la partie centrale de la côte, et tisser des liens entre elles. Leur possibilité d'extension territoriale et d'expansion commerciale vers l'arrière-pays ayant disparu, les cités phéniciennes ont ouvert de nouvelles routes vers l'Occident méditerranéen. C'est ainsi qu'elles ont acquis leur véritable identité et que l'on fait commencer l'histoire de la Phénicie vers 1200³⁸. Les conséquences de tous les bouleversements de cette période, quoique de nature et d'intensité diverses selon les régions, permettent de mieux comprendre l'émergence de la Phénicie. Même si Arwad a traversé cette période de façon singulière, sa libération totale de l'emprise des grandes puissances et sa vocation maritime l'ont conduite à se rapprocher des cités de Phénicie centrale et à participer à l'histoire commune de la Phénicie.

Dans ce cadre général recomposé, la période qui a suivi l'invasion des peuples de la mer est considérée comme une période obscure pour le Proche-Orient dans son ensemble car elle est très peu documentée. On ne dispose plus des riches informations fournies par les textes hittites et ugaritiques puisque le Hatti et Ugarit ont disparu, ni par les textes égyptiens car l'Égypte se replia sur elle-même pendant la Troisième Période Intermédiaire, vers 1076-723, et ne fut plus directement impliquée au Proche-Orient. La période 1200-823 paraît avoir été une période de prospérité pour les Phéniciens, en quelque sorte l'âge d'or de leur histoire, surtout parce que c'est la seule période d'indépendance que la Phénicie ait connue, et d'ailleurs aussi le Liban, son héritier direct, jusqu'en 1943. L'alphabet phénicien de 22 signes finalisa plusieurs tentatives faites au Proche-Orient au II^e millénaire pour créer des systèmes d'écriture locaux simplifiés, à Byblos d'après les plus anciens documents conservés³⁹. Il se diffusa largement, ainsi que la technique d'engobe rouge sur la céramique. Après la disparition du monde mycénien et de sa suprématie en Méditerranée, les navires phéniciens

37. J.-P. Thalmann, « Tell Arqa », *BAAL* 4, 2000, pp. 5-74 ; *id.*, in Fontan éd., *op. cit.* (n. 32), p. 270 (avec bibl.).

38. Cf. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, pp. 102-112.

investirent peu à peu les routes maritimes et mirent en place des escales pratiques, pendant une phase de pré-colonisation. Selon toute vraisemblance étant donné son expérience de la navigation et sa vocation maritime, Arwad y participa pleinement.

Les Phéniciens s'installèrent aussi dans plusieurs sites de la côte levantine comme Dor, Sarepta⁴⁰ et Tell Sukas, pas toujours de façon pacifique comme en témoignent les nombreuses pointes de flèche phéniciennes datant de cette époque. A Tell Sukas, les Phéniciens se sont installés au début du Fer I (période H2 : 1170-850)⁴¹. Aucun document ni indice archéologique ne précise qui étaient ces Phéniciens, mais il serait logique de penser qu'ils venaient de la cité voisine d'Arwad. En effet, la région était désormais libre de toute influence et emprise étrangères puisque le Hatti et Ugarit avaient disparu et que le royaume d'Amurru n'existait plus. La seule cité phénicienne qui aurait pu éventuellement exercer son influence vers le nord aurait été Byblos, mais elle n'aurait pas été assez puissante pour s'étendre jusqu'à Tell Sukas. Même si Arwad figurait dans la liste égyptienne des cités détruites⁴², cela ne signifiait pas qu'elle avait été rayée de la carte car sa position insulaire avait dû la protéger dans une large mesure. Elle retrouva sans doute assez vite sa puissance. Les Aradiens devaient apprécier les aménagements portuaires de Tell Sukas et les ressources céréalières de sa plaine côtière pour leur subsistance. Sans que l'on puisse délimiter le territoire continental aradien à cette époque, il est très vraisemblable que Tell Sukas en faisait partie.

De nouvelles sources prennent le relais des textes hittites, ugaritiques et égyptiens : les *Annales* assyriennes. L'invasion araméenne de la Mésopotamie provoqua en Assyrie une réaction militaire lourde de conséquences et la montée de nouveaux pouvoirs en Babylonie. Le roi Nabuchodonosor I (1125-1104) réussit à restaurer la puissance de Babylone au point d'en faire un dangereux rival pour l'Assyrie. Le roi assyrien Tiglath-phalazar I monta sur le trône d'Assur en 1114 et se lança avec énergie dans une entreprise militaire de grande envergure. Dans un premier temps, il chercha sans doute à écarter la menace latente que faisaient peser les Mushki sur l'Assyrie. Mais les impératifs de défense allaient vite révéler les visées plus ambitieuses d'une politique expansionniste. Il mit d'abord en déroute les Mushki, ensuite il se tourna vers l'ouest contre les Araméens et effectua un raid jusqu'à Karkémish, ramenant des prisonniers, des troupeaux et des biens. Les premiers raids assyriens ne procédaient cependant pas

40. J.B. Pritchard, « New Evidence on the role of the sea peoples in Canaan at the beginning of the Iron Age », in W.A. Ward, *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations*, Beyrouth 1968, pp. 99-112.

41. Lund, *op. cit.* (n. 31), pp. 7, 186-188 ; F. Braemer, *L'architecture domestique du Levant à l'âge du Fer*, Paris 1982, p. 37.

d'une véritable conquête, mais étaient des incursions rapides et sans lendemain⁴³.

Après avoir dispersé les nomades araméens dont la résistance était faible, Tiglath-phalazar I fonça tout droit vers la Méditerranée qu'il n'avait jamais vue et qu'il appelait la « Grande Mer ». Même si l'État assyrien était un État strictement terrestre, il avait dû entendre parler de cette mer car ses ancêtres l'avaient atteinte : au 18^e siècle, Samsî-Addu I avait dressé une stèle au pays du Liban, sur le rivage de la Grande Mer, et au 13^e siècle, Salmanazar I avait dressé lui aussi une stèle sur son rivage. Au terme de sa course vers la mer, Tiglath-phalazar I arriva en Phénicie⁴⁴. Peut-être l'atteignit-il à plusieurs reprises car il franchit l'Euphrate 28 fois au cours de son règne, à raison de deux fois par an, toujours à la poursuite des insaisissables Araméens. En Phénicie, il effectua trois types d'actions : abattage des cèdres, réception des tributs et pêche en mer, dont on ignore l'ordre chronologique, ce qui ne permet pas de retracer son itinéraire. Il coupa des cèdres sur le mont Liban et les ramena en Assyrie pour reconstruire le temple d'Anu et d'Adad à Assur. Il se vantait d'acclimater en Assyrie des essences d'arbres étrangères comme le cèdre, le chêne et le noyer. Il « reçut les tributs de Byblos, de Sidon et d'Arwad » (*ak-šud rma¹-da-ra¹-ta ša KUR gubal KUR ši-du-ni KUR ar-ma-da*)⁴⁵, peut-être à Arwad car rien n'indique qu'il soit allé jusqu'à Byblos et Sidon. Après avoir coupé des cèdres au pays du Liban (KUR *lab-na-ni*), « il a continué vers le pays d'Amurru et l'a conquis dans sa totalité » (*ak-ki-is aš-ša-a KUR a-mur-ri e-ti-rīq¹ KUR a-mur-ri a-na si-ḥir-ti-ša*)⁴⁶. Le « pays d'Amurru » semble désigner ici l'ancien royaume d'Amurru, peut-être avec une acception un peu élargie, qui se trouvait, selon l'itinéraire qu'il a suivi, entre le pays du Liban (Nord ?) et la cité d'Arwad, mais il ne l'a certainement pas conquis comme il le prétendait. Les cités phéniciennes, en tout cas, avaient entendu parler de l'Assyrie, nouvelle grande puissance montante qu'elles n'étaient pas de taille à affronter, et elles souhaitaient se la concilier en lui payant un tribut ponctuel. Byblos était la première dans l'ordre des cités nommées car elle était sans doute alors plus puissante que Sidon et Arwad. Le roi de Byblos qui décida spontanément de lui payer tribut pourrait être Zakerba'al qui avait reçu le messenger égyptien Ounamon. En réalité, les rois des cités phéniciennes qui ont versé tribut ne sont pas nommés, seulement le « pays » (KUR) pour les trois cités. On ne peut donc pas en déduire qu'Arwad n'avait toujours pas de roi à la fin du

43. M. Liverani, *Prestige and Interest. International Relations in the Near East ca. 1600-1100 B.C.*, Padoue 1990, p. 267.

44. Cf. Y. Ikeda, « Assyrian Kings and the Mediterranean Sea. The Twelfth to Ninth Century B.C. », *Abr-Nahrain* 23, 1984-85, pp. 22-32 ; P. Garelli, « Remarques sur les rapports entre l'Assyrie et les cités phéniciennes », in *ACFP VI*, Rome 1983, pp. 61-66 ; A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the early First Millennium BC I (1114-859 BC)*, Toronto et al. 1991, pp. 37-57.

12^e siècle⁴⁷. Par ailleurs, si le scribe comprenait ce qu'il écrivait en utilisant le déterminatif KUR (au lieu de URU, « ville »), cela signifierait qu'il voulait indiquer qu'Arwad n'était pas limitée à l'agglomération insulaire, mais avait aussi un « pays », c'est-à-dire un territoire continental. Tiglath-phalazar I avait pu communiquer cette information au scribe puisqu'il était allé sur place.

Au cours d'une de ses expéditions vers la Méditerranée, ce roi gardait un souvenir inoubliable d'une pêche en mer au sud de la cité phénicienne d'Arwad, qui est longuement décrite. Les Aradiens le firent embarquer sur leurs navires pour une partie de pêche en mer : « J'embarquai sur des navires du pays d'Arwad (et) voyageai avec succès sur une distance de trois doubles heures depuis le pays d'Arwad, qui est au milieu de la mer, jusqu'à la ville de Simyra du pays d'Amurru » (*lu am-ḥur i-na GIŠ.MÁ.MEŠ-te ša KUR ar-ma-da-ia lu ar-kab 3 DANNA A.ŠÀ iš-tu KUR ar-ma-da ša MURUB₄ A.AB.BA a-di URU ša-mu-ri ša KUR a-mur-ri*)⁴⁸. Les Aradiens savaient que c'était un fameux chasseur, amateur de toute espèce de gros gibier, surtout quand il était exceptionnel, et ils cherchaient à le flatter pour s'attirer ses bonnes grâces. Ils le firent sans doute embarquer dans un port de la partie continentale d'Arwad, en face de l'île. Ils devaient essayer ainsi de détourner son attention pour ne pas le conduire sur leur île, qu'ils voulaient garder indépendante. Ils le conduisirent par cabotage, en six heures, jusqu'à Simyra dans le pays d'Amurru, à 28km vers le sud. Tiglath-phalazar I tua lui-même dans la mer un *nāḥiru*, qualifié de ANŠE.KUR.RA *ša* A.AB.BA, « cheval de mer »⁴⁹. Dans trois autres passages, il précisait : « je l'ai tué avec un harpon de ma fabrication, sur l'ordre des dieux Ninurta et Nergal, les grands dieux, mes seigneurs, dans la [Grande] Mer [du pays] d'Amurru » (*i-qa-bi-šu-ū-ni pa-ri-an-gi ep-šet qa-ti-ia ša i-na siq-ri MAŠ ū IGI.DU DINGIR.MEŠ GAL.MEŠ EN.MEŠ-ia i-na A.AB.BA [(rabūte) ša māṭ a]-mur-ri a-du-ku-ni*)⁵⁰. Il ajoutait qu'à son retour en Assyrie, il avait fait sculpter, à droite et à gauche de la porte d'entrée de son palais, deux statues en basalte de *nāḥiru* et de *burḥiš*, celui-ci ayant été ramené vivant (ce qui n'était pas le cas du *nāḥiru*)⁵¹.

Plusieurs études ont tenté d'élucider la nature du *nāḥiru* et proposé des interprétations, mais aucune n'a abouti à une identification vraiment assurée. Les fragments de sculpture découverts dans le palais d'Assur, dont certains portent des ondulations, auraient pu appartenir à une statue de *nāḥiru*, mais ils ne sont

47. Comme le fait par ex. F. Briquel-Chatonnet, « Le statut politique d'Arwad au II^e millénaire », in *ACFP IV/I*, Cádiz 2000, pp. 131-132.

48. Grayson, *op. cit.* (n. 44), p. 37, A.O.87.3, ll. 21-23.

49. *Ibid.*, ll. 24-25.

50. *Ibid.*, p. 44, A.O.87.4, ll. 67-69 ; p. 49, A.O.87.8, ll. 4'-5' ; p. 57, A.O.87.11, ll. 11'-12'.

malheureusement pas identifiables⁵². Que sait-on du *nāhiru* d'après les textes mentionnés ci-dessus ?⁵³ C'était un animal aquatique qui, dans la région d'Arwad, se trouvait seulement près de l'embouchure du Nahr el-Abrash⁵⁴, puisque les Aradiens y sont allés spécialement pour cette pêche. Il s'agissait sans doute d'un animal relativement sédentaire, que l'on était à peu près sûr de trouver à cet endroit, ce qui était important pour ne pas décevoir le roi. Cette zone côtière était plate et marécageuse, irriguée par plusieurs cours d'eau lents et sinueux. L'animal a été tué depuis le navire, en mer, donc il y vivait, ou du moins, il était capable de s'y aventurer. Il s'agissait certainement d'un animal de grande taille, compatible avec une pêche glorieuse pour le roi puisqu'il a fait sculpter sa statue à l'entrée de son palais, mais que l'on pouvait cependant tuer assez facilement, sans doute au harpon. Il ressemblait à un cheval de mer. Il ne pouvait pas être ramené en Assyrie comme les autres animaux chassés par les rois d'Assyrie, comme le *burhiš* (bison ?) par exemple.

Après l'analyse de toutes les hypothèses proposées⁵⁵, celle de l'hippopotame (*Hippopotamus amphibius*) semble la plus plausible, mais elle n'a pas été clairement argumentée. L'hippopotame est un animal nocturne, qui se nourrit de la végétation des berges des fleuves, ici de la plaine marécageuse du Nahr el-Abrash. Il passe ses journées dans l'eau douce et boueuse car il craint le soleil, et il y est relativement facile à approcher et à harponner. Ses réactions de défense peuvent être redoutables. Mais à bord d'un navire comme une galère phénicienne, on ne devait pas craindre grand-chose. C'est dans l'ensemble un animal agressif, même envers l'homme, et dangereux ne serait-ce que du fait de sa taille : avec une masse de 1,4 à 3,2 tonnes, c'est le plus gros animal terrestre après l'éléphant⁵⁶. Il est plus dense que l'eau, même salée (sauf les nouveau-nés), et coule spontanément. S'il veut se maintenir à flot, par exemple pour aller respirer, il lui faut nager activement. En plus, il n'est pas très bon nageur, de sorte qu'il recherche les eaux peu profondes. Il peut s'aventurer en mer le long de la côte⁵⁷,

52. E. Weidner, « Die Feldzüge und Bauten Tiglat-pileasers I », *AfO* 18, 1958, pp. 357-358, qui les attribue sans argument à des orques.

53. Cf. J. Elayi et J.-F. Voisin, « Quelques précisions sur le *nāhiru* pêché au sud d'Arwad », *AuOr* 32, 2014, pp. 71-77 (avec bibl.).

54. On a découvert sur les rives de ce fleuve quelques restes de quais non datés : J.-P. Rey-Coquais, *Arados et sa pèrée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974, pp. 64, 102-103.

55. Cf. Elayi-Voisin, *loc. cit.* (n. 53), pp. 71-77, pour une analyse détaillée de toutes les hypothèses proposées.

56. D. Koch, « Die Verbreitungsgeschichte des Flusspferdes, *Hippopotamus amphibius* Linné 1758 in unteren Nilgebiet. Ein Beitrag zur Zoogeographie Nordafrikas », *Säugetierkd. Mitt.* 18, 1970, pp. 12-24.

et si pêche (ou chasse) à l'hippopotame il y a eu, elle a dû se dérouler, soit dans l'estuaire du Nahr el-Abrash, soit près de la côte à proximité de l'estuaire⁵⁸. Peut-être les Aradiens avaient-ils fait rabattre l'hippopotame vers la mer pour qu'il soit plus facile à capturer. On peut se demander pourquoi le roi assyrien n'a pas ramené un hippopotame vivant, comme il le faisait pour d'autres animaux, considérés comme exotiques par les Assyriens. Sans doute est-ce parce qu'il aurait fallu construire, pour la partie terrestre de l'itinéraire entre Arwad et Assur, un bassin rempli d'eau trop grand et trop lourd à transporter⁵⁹, sans compter les difficultés pour donner des soins élémentaires à l'animal.

La pêche au *nāhiru* semble s'être faite au harpon. Les textes akkadiens emploient le terme *pariangu*, qui est une arme incertaine car le mot est un hapax⁶⁰. C'est un mot étranger en akkadien, qui est en principe phénicien, mais qui n'est pas attesté jusqu'à présent dans cette langue. On traduit par rapport au contexte « harpon » ou « flèche » (qui se disait plutôt *ḤṢ* en phénicien), mais d'autres types d'armes ne sont pas à exclure. Les textes précisent que Tiglath-phalazar I avait fabriqué cette arme lui-même, mais il se vantait peut-être. En tout cas, ce n'était pas une arme improvisée car la chasse avait été organisée à l'avance par les Aradiens. Il est probable qu'ils ont fourni au roi assyrien l'arme qu'ils avaient l'habitude d'utiliser pour tuer cet animal. En fait, certains types de harpons, encore en usage aujourd'hui, se composent de plusieurs parties assemblées par le pêcheur avant usage : un manche, une pointe amovible reliée à un long cordage, lui-même fixé à un objet plus ou moins lourd, navire, morceau de bois ou flotteur par exemple. Si les Cétacés étaient chassés au harpon, nombre d'autres animaux aquatiques (et même parfois terrestres) l'étaient aussi, et le sont parfois encore, et c'est notamment le cas de l'hippopotame dans certaines régions. Le roi n'a donc peut-être pas « construit » le *pariangu*, mais l'a seulement assemblé.

L'étymologie du mot *nāhiru* a été très discutée et trois hypothèses principales ont été proposées. La première hypothèse le rattache à la racine *nhr* qui signifie en akkadien « souffler bruyamment », « ronfler »⁶¹. On a écrit que, plongé dans l'eau, l'hippopotame ne laisse émerger que ses naseaux et qu'il res-

58. T. Säve-Söderbergh, *On Egyptian representations of hippopotamus hunting*, Horae Soederblomianae 3, Uppsala 1953.

59. Sur les zoos assyriens, cf. B. Lion, « La circulation des animaux exotiques au Proche-Orient ancien », in D. Charpin et F. Joannès éd., *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien*, RAI 38, Paris 1992, pp. 357-365.

60. Grayson, *op. cit.* (n. 44), p. 44, A.O.87.4, l. 67 ; cf. *CAD*, s.v. *pariangu*.

61. C. Saporetti, « Il problema del *nāhiru* », in E. Acquaro éd., *Alle Soglie della Classicità. Il Mediterraneo tra tradizione e innovazione, Studi in onore di Sabatino Moscati III*, Rome 1996, pp.

pire assez bruyamment pour qu'on puisse le qualifier de « ronfleur », « souffleur »⁶². Cette interprétation du mot *nāhiru* s'accorde avec le bruit fort du souffle que fait un Cétacé en respirant, et qui consiste en une inspiration suivie d'une expiration qui s'entend de loin, souvent accompagné d'un jet de vapeur bien visible. Le bruit que fait un hippopotame dans les mêmes circonstances est faible en comparaison et, même si un peu de vapeur peut être exhalée à ce moment, il ne correspond pas bien à cette interprétation. La seconde hypothèse consiste à voir dans *nāhiru* un mot dérivé de la racine ouest-sémitique *nhr*, qui signifie « fleuve » ; le phonème /h/ n'existant pas en akkadien, il doit être transcrit différemment⁶³. L'animal serait alors appelé « le fluvial », appellation qui serait adéquate car correspondant à son habitat habituel. Le scribe assyrien, n'ayant pas de terme akkadien à sa disposition, aurait utilisé le terme local employé par les Aradiens. Mais il est possible aussi de rapprocher le mot *nāhiru* du mot ougaritique *ʿanhr*, qui désignait un animal marin auquel Môt était comparé, peut-être un hippopotame, et dans ce cas, il faudrait supposer l'existence d'une racine ouest-sémitique *nhr*⁶⁴. Les deux dernières hypothèses sont possibles. Le glissement de « cheval de fleuve » à « cheval de mer » ne pose pas de problème car à Ugarit par exemple, Ba^cal avait une titulature qui le liait en même temps à l'eau douce fluviale et à l'eau de la mer, avec laquelle elle se mélangeait dans l'estuaire⁶⁵ ; le mot arabe pour désigner l'hippopotame est *faras al bahr*, « cheval de mer », comme dans le texte akkadien.

Pour confirmer l'interprétation de *nāhiru* comme un hippopotame, il reste à savoir s'il y avait des hippopotames dans la région d'Arwad à l'époque des textes akkadiens qui mentionnent ce mot, c'est-à-dire du 12^e au 9^e siècles, et si l'ivoire d'hippopotame était toujours utilisé à cette époque. La répartition des hippopotames au Proche-Orient aux 2^e et 1^{er} millénaires a été étudiée à partir des ossements découverts, des représentations figurées et des textes⁶⁶. Sur la côte palestinienne depuis le Nil jusqu'au Mont Carmel, l'*Hippopotamus amphibius* était présent du Bronze ancien jusqu'au 1^{er} millénaire et à l'époque perse, dans les deltas et embouchures marécageuses des fleuves ; il était aussi présent sur la côte syrienne, dans des conditions d'habitat proches de celles des zones marécageuses

62. P. Bordreuil et F. Briquel-Chatonnet, « Tiglath-phalazar I a-t-il pêché ou chassé le *nāhiru* ? », *Topoi*, 2000, Suppl. 2, p. 123.

63. *Ibid.*

64. *Ibid.*, p. 123, n. 31 ; cf. D. Pardee, *Les textes para-mythologiques de la 24^e campagne (1961), Ras Shamra-Ougarit IV*, Paris 1988, p. 154 (RS 24.293).

65. Cf. A. Caquot et al., *Textes ougaritiques I*, Paris 1974, pp. 107-139.

66. A. Caubet et F. Poplin, « Les objets de matière dure animale. Étude du matériel », in M. Yon éd.,

palestiniennes, à l'âge du Bronze et à l'âge du Fer⁶⁷. En témoignent des restes osseux, des molaires et des canines trouvés à Ras Shamra, Minet el-Beida et Tell Sukas⁶⁸. Les représentations figurées sont beaucoup plus rares au Proche-Orient qu'en Égypte (Byblos, Beth-Shan et El Jisr) et elles sont peut-être influencées par les représentations égyptiennes⁶⁹. L'étude de la terminologie de l'hippopotame et de l'ivoire dans les textes du Proche-Orient en est encore à ses débuts⁷⁰. L'ivoire d'hippopotame, plus difficile à travailler que l'ivoire d'éléphant en raison de la présence de l'émail, de la courbure des canines et de la nécessité d'éviter la commissure, n'a été largement utilisé que dans les zones où il était disponible, c'est-à-dire où vivaient des hippopotames⁷¹. C'est le cas au deuxième millénaire dans cette région, d'après les analyses d'objets en ivoire qui ont été effectuées⁷². Mais au premier millénaire, l'ivoire d'hippopotame a été presque entièrement remplacé par l'ivoire d'éléphant. Ce remplacement a été expliqué par le transfert des ateliers de la côte vers l'arrière-pays, par la modification des circuits commerciaux qui donnaient accès aux éléphants de l'Euphrate et du Habour, et par la raréfaction de l'hippopotame sur les côtes levantines. A cela ont pu s'ajouter des phénomènes de mode. En tout cas, si le *nāhiru* était bien un hippopotame, la disparition du mot dans les textes akkadiens pourrait coïncider avec sa raréfaction sur les côtes levantines. En fait, cet animal, probablement peu répandu au départ, était sans doute traqué car il était dangereux et devait ravager les récoltes des paysans dans la plaine côtière, où les surfaces cultivées remplaçaient peu à peu les marécages⁷³.

Le symbole religieux de la pêche à l'hippopotame organisée par les Ara-

67. *Ibid.*, p. 292 (avec bibl.).

68. *Ibid.*, pp. 292-293, Tableau 1 ; Riis, *op. cit.* (n. 31), p. 30 ; A. Caubet et F. Poplin, « La place des ivoires d'Ougarit dans la production du Proche-Orient ancien », in J.L. Fitton éd., *Ivory in Greece and Eastern Mediterranean from the Bronze Age to the Hellenistic Period, British Museum occasional paper* 85, 1992, pp. 91-100.

69. M. Dunand, *Fouilles de Byblos II*, Paris 1958, pls 99-102 ; A. Rowe, *The Four Canaanite Temples of Beth Shan*, Philadelphia 1940, pls XXI, 13 et LIHA.

70. Caubet-Poplin, *loc. cit.* (n. 66), pp. 294-295, nn. 22-23 ; voir les remarques de D. Arnaud et J.-M. Durand.

71. *Ibid.*, p. 299.

72. *Ibid.*, pp. 299-304.

73. A. Caubet, « Encore le *nāhiru* », in C. Roche éd., *D'Ougarit à Jérusalem. Recueil d'études épigraphiques et archéologiques offert à P. Bordreuil*, Paris 2008, pp. 131-132, propose de voir dans les animaux sauvages chassés par les rois assyriens « un troupeau entretenu dans un parc zoologique royal », hypothèse non étayée et qui ne concerne pas de toute façon les hippopotames de la région

diens est difficile à saisir, mais il était certainement présent. Il s'agissait de permettre au roi assyrien d'accomplir un exploit quasi-divin. Dans le contexte religieux akkadien, on pourrait songer à un parallèle avec le combat victorieux du dieu Marduk sur Tiamat, le monstre marin⁷⁴. Mais les Aradiens connaissaient sans doute mieux les théomachies égyptiennes. Il existait alors en Égypte une fête du « harponnement de l'hippopotame », commémorant la victoire d'Horus contre Seth, l'usurpateur transformé en hippopotame rouge⁷⁵. Le rite pratiqué à Edfou consistait à lancer dix harpons sur un gâteau en forme d'hippopotame, symbole et incarnation du mal. Ces éléments rituels s'expliquent par certaines particularités de l'hippopotame : d'une part, pour le protéger du soleil, sa peau sécrète une sorte d'écran solaire naturel de couleur rougeâtre appelé parfois « sueur de sang », qui est dû à l'acide hipposudorique ; d'autre part, l'hippopotame souffre de l'exposition au soleil, ce qui peut encore exacerber son agressivité. D'où le mythe de l'hippopotame rouge maléfique.

Ainsi, le *nāhiru* pêché au sud d'Arwad par Tiglath-phalazar I était selon toute vraisemblance un *Hippopotamus amphibius* dans sa période de prédisparition des côtes levantines, et c'était le nom que portait alors cet animal dans la langue d'Arwad. Le roi d'Assyrie retenait de son expédition en Phénicie que les cités phéniciennes pouvaient lui verser un riche tribut, que leurs forêts étaient aussi abondantes que celles de l'Amanus où il avait l'habitude de s'approvisionner en bois, et que la « Grande Mer du pays d'Amurru » où il avait navigué sur des navires d'Arwad constituait la limite occidentale vers laquelle l'Empire assyrien devait tendre.

Les invasions araméennes qui ont suivi ont provoqué le déclin de l'Assyrie et l'effondrement de la Babylonie. Mais Assur-bêl-kala, roi très énergique, monta sur le trône d'Assyrie en 1073 et reprit la résistance farouche à ces invasions et les raids foudroyants de son ancêtre. À tel point qu'on s'est demandé si ses scribes n'avaient pas recopié d'anciens passages des annales assyriennes. Mais la modification de plusieurs détails indique que la plupart des événements rapportés ont été vécus. La ressemblance provient en fait de ce qu'il avait en gros les mêmes adversaires situés dans les mêmes régions, qu'il suivait la même stratégie militaire, avec la même volonté belliqueuse, et qu'il était aussi un fameux chasseur et un grand bâtisseur. Il atteignit à son tour la « Grande Mer du pays d'Amurru », à la latitude d'Arwad, et la considérait comme la limite des pays conquis par l'Assyrie vers l'ouest : simple formule de propagande car tous ses raids vers la Méditerranée sont restés ponctuels et sans lendemain. Parmi les différences de son récit, il est allé se battre jusqu'au pied du mont Liban, sans préciser s'il en a fait l'ascension ni s'il a coupé des arbres ; en tout cas, le bois de cèdre a été utilisé dans la reconstruction de son palais d'Assur. Il n'a pas reçu non plus de tribut des cités phéniciennes. Ses annales relatent aussi une chasse à l'hippopotame sur des navires d'Arwad : « Les dieux Ninurta et Nergal, qui ai-

ment sa prêtrise, lui ont donné la chasse et, dans les navires du pays d'Arwad, il a embarqué et a tué un *nāhiru* dans la Grande Mer » (*nin-urta ù ḏIGI.DU šá SANGA-su i-ra-mu bu-ḏu-ur EDIN ú-šá-at-li-mu-šu-ma GIŠ.MÁ.MEŠ šá KUR ar-ma-da-a-ia ir-kab na-ḥi-ra ina A.AB.BA GAL-te i-du-uk*)⁷⁶. Mais la scène n'est pas aussi détaillée et enthousiaste que dans les *Annales* de Tiglath-phalazar I. De plus, elle est intégrée dans le long récit d'une partie de chasse effectuée au pied du mont Liban, où il tua de superbes taureaux sauvages, des vaches, ainsi que des éléphants. Il en captura quelques-uns pour les ramener vivants en Assyrie. Il fit sculpter des statues de ces animaux pour orner les portes de son palais, parmi lesquelles « deux hippopotames ... en basalte », et non pas un seul comme son prédécesseur : *DÛ-uš 2 na-ḥi-re.MEŠ ... šá NA₄.AD.BAR* »⁷⁷.

Après les graves crises que connut l'Assyrie entre 1050 et 935, le roi Assur-dan II commença à rétablir l'autorité. Son successeur Adad-nârâri II (911-891) poursuivit ses efforts et relança les ambitions militaires de l'Assyrie. Il entreprit des campagnes pendant chacune des 21 années de son règne. Il prétendait surpasser ses valeureux ancêtres et s'attribuait une foule de qualificatifs : imposant, magnifique, inestimable, fier, rayonnant, héroïque, puissant guerrier, lion viril, exalté, terrifiant. Grâce à lui, l'armée assyrienne changea de tactique. Il renonça aux raids fulgurants et ponctuels qui permettaient aux nomades, un moment dispersés, de se regrouper sur ses arrières. Il adopta leurs méthodes de harcèlement continu, de prise de localités par surprise. Il apprit à contourner les obstacles et à stocker à proximité des provisions pour reprendre plus tard les opérations. Il pratiqua la guerre de siège, construisant des fortins et des murs autour des villes assiégées. Enfin, il préleva au passage l'impôt sur les populations soumises, si bien que l'armée assyrienne commençait à ressembler à une interminable caravane, traînant des prisonniers, des chars, du bétail et des objets précieux. Dans ses *Annales*, Adad-nârâri II ne désignait plus la Méditerranée comme une limite, car il poussait la prétention jusqu'à affirmer que l'Assyrie dominait désormais les quatre parties du monde⁷⁸. Il reconstruisit son palais d'Assur en cèdre et autres essences de bois, sans indiquer leur provenance⁷⁹. Curieusement, il ne mentionnait pas le tribut des cités phéniciennes, lui qui prélevait un tribut partout où il allait. L'obélisque brisé du British Museum qui relate une pêche à l'hippopotame sur les navires d'Arwad est attribué aujourd'hui à Assur-bêl-kala plutôt qu'à Adad-nârâri II⁸⁰.

76. Grayson, *op. cit.* (n. 44), p. 103, A.O.89.7, ll. 1-3.

77. *Ibid.*, p. 105, A.O.89.7, ll. 16-17.

78. *ARAB* I, § 359.

79. *Ibid.*, §§ 392, 394.

80. B. P. Grayson, *op. cit.* (n. 44), p. 103, A.O.89.7, ll. 1-3.

L'incessante guérilla que menèrent Assur-bêl-kala et ses successeurs, comme Adad-nârâri II, produisit des conséquences décisives. Elle transforma l'Assyrie en un pays de guerriers remarquablement entraînés. Ainsi se constitua peu à peu le redoutable appareil militaire qui allait ébranler le Proche-Orient quelques décennies plus tard. Malgré le début de l'offensive assyrienne vers l'ouest qui atteignit seulement de manière ponctuelle et sans lendemain la cité d'Arwad, les cités phéniciennes dans leur ensemble n'étaient pas vraiment concernées et conservaient leur pleine indépendance. Les deux grandes puissances du Proche-Orient à cette époque, l'Égypte et l'Assyrie, étaient incapables de les menacer, la première étant trop affaiblie et la seconde n'étant pas encore assez forte.

L'activité commerciale a joué un rôle essentiel dès le début de l'histoire de la Phénicie. Les routes maritimes suivies par les Phéniciens avaient déjà été empruntées au Bronze récent par leurs précurseurs, les proto-Phéniciens, et les Mycéniens qui dominaient alors le commerce maritime. L'expansion phénicienne en Méditerranée a été un phénomène très complexe, caractérisé par trois phases successives⁸¹. La première phase a été l'apparition d'objets phéniciens dans des sites méditerranéens, la deuxième une forte influence culturelle dans les sites-étapes de l'expansion phénicienne, et la troisième la colonisation ou fondation d'établissements phéniciens permanents. Les sources anciennes fournissent seulement des informations sur la fondation de colonies, qui ne concordent pas toujours avec les découvertes archéologiques. Les traces de la pré-colonisation sont en revanche difficiles à détecter. Pendant la phase de pré-colonisation, ces marchands phéniciens pionniers ont rencontré des réactions variées de la part des populations locales dans les différentes régions où ils commerçaient. C'est en partie en fonction de ces réactions qu'ils concevaient la phase suivante. La colonisation phénicienne n'a pas été un processus clairement défini, commençant simultanément dans toute la Méditerranée et ayant valeur d'événement historique : ce fut plutôt un changement structurel aux formes multiples, qui s'étala sur plusieurs siècles. La cité d'Arwad a-t-elle participé à la colonisation phénicienne ? On sait seulement que Tyr s'imposa à l'époque de Hiram I, dans la phase de pré-colonisation au 10^e s., où elle devint une cité phénicienne prééminente, et elle prit la tête du mouvement de colonisation à partir de la fin du 9^e s. Sidon participa sans doute à la phase de pré-colonisation avant le 10^e s. lorsqu'elle était la première cité phénicienne ; plus tard, elle participa indirectement à la colonisation quand elle fut incluse dans le double royaume à partir du règne d'İttoba^c I, « roi de Tyr et de Sidon » (vers 888-856). Byblos a pu prendre part à la pré-colonisation, à une époque où elle était encore puissante et prospère ; selon

Einleitung in die Assyrischen Königsinschriften. Zweiter Teil 934-722 v. Chr., Leiden-Köln 1973, p. 8.

81. Cf. Elayi *op. cit.* (n. 38) nn. 134-137 ; G. Bunnens, *L'expansion phénicienne en Méditerranée*.

Étienne de Byzance, elle aurait même fondé une colonie dans l'île de Mèlos dès la fin du 2^e millénaire⁸². On ignore tout du rôle d'Arwad, aussi bien dans la pré-colonisation que dans la colonisation, mais on peut proposer comme hypothèse à confirmer qu'elle y a participé dans une certaine mesure, à partir des indices dont on dispose. En effet, c'était alors une puissance navale avec laquelle il fallait compter ; les Aradiens étaient des marins réputés dont la principale activité était le commerce maritime. Comme ils manquaient de minerais pour leurs activités métallurgiques, ils sont forcément allés s'approvisionner, comme les autres Phéniciens, dès les 12^e et 11^e siècles, dans les régions riches en minerais métallifères comme Chypre, la Sardaigne, le nord de l'Étrurie, et le sud de l'Espagne par exemple⁸³. Enfin, plus tard, les Aradiens participèrent à la fondation de Tripolis et d'une autre ville d'Arados dans le golfe Persique⁸⁴.

82. Cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE)*, Leuven *et al.* 2009, p. 282 et nn. 9-10.

83. Cf. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 54), pp. 6-7, n° 12 ; 14, n° 22.

CHAPITRE V

ARWAD FACE À L'EXPANSION ASSYRIENNE (883-744)

Pendant la période d'indépendance de la Phénicie, seule la cité d'Arwad a été concernée par de rares raids assyriens, ponctuels et sans lendemain. Avec le début de l'expansion assyrienne, c'est encore Arwad qui fut la première cité phénicienne touchée. Mais pendant cette première phase, avant que ne se mit vraiment en place la domination de la nouvelle grande puissance assyrienne, elle connut encore de brèves périodes d'indépendance. Un des signes tangibles de la soumission était le tribut¹. Au début de l'expansion assyrienne, la soumission n'était que momentanée : le tribut était un prélèvement ponctuel de butin par le vainqueur, sans le caractère violent du pillage. Il débouchait ensuite sur un rapport durable de vassalité. Le tribut était alors conçu comme un cadeau de bienvenue donné en hommage par le vassal à son suzerain lorsqu'il traversait son territoire, et comme le paiement de la protection que le suzerain lui accordait. Il s'y ajoutait des versements devenant peu à peu réguliers et « annuels » (*šattišam*), qui étaient censés traduire l'attachement concret du vassal à son suzerain. La cessation de paiement du tribut régulier par le vassal était interprétée comme un acte de rébellion et le plaçait sous le coup de mesures de rétorsion, telles que son augmentation. Aux 9^e et 8^e siècles, les rois assyriens se déplaçaient souvent pour aller collecter pacifiquement eux-mêmes le tribut chez leurs vassaux.

L'arrivée au pouvoir d'Assurnasirpal II en 883 marqua un profond changement en Assyrie et le début de l'expansion assyrienne. Il reprit l'œuvre de restauration et de reconquête entamée par son grand-père Adad-nârâri II et par son père Tukulti-Ninurta II. La chronologie relative des textes attribués à ce roi est très discutée, d'une part parce que beaucoup de grands textes de Kalḫu (Nimrud) n'ont pas été collationnés, et d'autre part en raison du grand nombre de *du-*

plicata, de textes parallèles et du chevauchement de certains passages². Le nouveau roi d'Assyrie apparaît comme un mégalomane, s'attribuant une cinquantaine de titres élogieux. C'était aussi un roi sanguinaire et sadique, décrivant avec complaisance ses atrocités : pyramides de têtes coupées et de membres tranchés, cercles d'empalés placés devant les portes des villes conquises, habitants brûlés vifs, et chefs vaincus écorchés pour tapisser les murailles de leur peau. La terreur qu'il fit régner était aussi calculée pour soumettre plus aisément les populations ; il faisait alterner l'intimidation et la persuasion amicale selon sa cible.

Assurnasirpal II élargit le champ de ses incursions à la fois vers l'est et vers l'ouest. Le récit de ses campagnes occidentales figure dans ses *Annales*, une des plus longues et importantes inscriptions royales assyriennes connues, écrite sur les bas-reliefs du temple de Ninurta à Kalḫu³. Les autres mentions d'Arwad figurent dans les inscriptions des lions et taureaux ailés colossaux du palais nord-ouest de Kalḫu⁴. En 878, le roi d'Assyrie s'empara du Bît-Adini qui s'étendait de part et d'autre de la grande boucle de l'Euphrate. Les succès remportés par l'armée assyrienne et la terreur qu'elle inspirait incitèrent les États occidentaux à ne pas s'opposer à son passage, d'autant plus qu'elle n'instaurait pas encore d'occupation permanente. Assurnasirpal II fut séduit par les richesses des États syriens. Entre 876 et 868, il atteignit le mont Liban et la Méditerranée : « en ce temps-là, je me dirigeai vers les montagnes du Liban et allai jusqu'à la Grande Mer du pays d'Amurru » (*ú-za-qib ina u₄-me šú-ma ši-di KUR lab-na-na lu aš-bat a-na tam-di GAL-te šá KUR a-mur-ri*)⁵. Il y plongea ses armes et fit des sacrifices aux dieux. Il ne semble pas être monté sur le mont Liban car il ne l'a pas mentionné et, quelques lignes plus loin, il racontait son ascension de l'Amanus où il coupa des arbres et érigea une stèle commémorative. Où a-t-il atteint la Méditerranée ? Probablement au voisinage d'Arwad car, d'une part, il est venu du mont Liban et a ensuite rejoint l'Amanus et, d'autre part, il connaissait Arwad puisqu'il l'a décrite comme une île⁶. C'est sans doute dans cette région qu'il reçut le tribut d'Arwad et des autres cités phéniciennes : « J'ai reçu le tribut des rois du rivage de la mer, des pays de Tyr, Sidon, Byblos, Maḫallata, Maiza, Kaiza (ou Kaiza, Maiza), Amurru et de la ville d'Arwad qui est au milieu

2. A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC I (1114-859 BC)*, Toronto et al. 1991, pp. 190-191.

3. *Ibid.*, pp. 218-219 ; L.W. King, *Annals of the Kings of Assyria I*, Londres 1902, pp. 200, 26-30 et 373, 86 ; *ARAB I*, §§ 479, 518 ; S. Dalley et N. Postgate, *The Tablets from Fort Shalmaneser*, Londres 1984, II, p. 267, 28-30.

4. Grayson, *ibid.*, p. 226.

5. *Ibid.*, A.O.101.1, iii, ll. 84-85. La transcription des textes akkadiens n'a pas été uniformisée, mais suit les habitudes de chaque auteur, afin de ne pas introduire des erreurs en corrigeant car nous

de la mer » (*lu aš-bat ma-da-tu šá MAN.MES-ni šá ši-di A.AB.BA šá KUR šur-ra-a-a KUR ši-du-na-a-a KUR gu-bal-a-a KUR ma-ḫal-la-ta-a-a KUR ma-i-za-a-a KUR ka-i-za-a-a KUR a-mur-ra-a-a URU ar-ma-da šá MURUB₄ A.AB.BA*)⁷. Ce passage est très riche en informations. Le roi d'Assyrie n'indiquait pas que Tyr était une île comme il l'avait fait pour Arwad, ce qui signifie probablement qu'il n'y était pas allé. En fait, la découverte de la Méditerranée par les rois assyriens s'est faite progressivement en commençant par le nord, et de façon morcelée sans avoir d'emblée la conscience d'une mer unique⁸. La description des cités paraît suivre un ordre géographique du sud vers le nord, sans doute selon les informations données sur place au roi. Amurru paraît être Simyra⁹ ; dans ce cas, Maḫallata, Maiza et Kaiza seraient à chercher dans la région de Tripoli et de la plaine du Akkar, mais leur localisation exacte reste encore incertaine¹⁰. Peut-on considérer qu'Arwad était gouvernée par un roi à cette époque ? Les « rois du rivage de la mer » se rapportent dans ce passage à tous les toponymes mentionnés ensuite, donc aussi en principe à Arwad. Toutefois, le nom d'Arwad occupe une place à part dans cette énumération car le scribe a utilisé le déterminatif URU au lieu de KUR. Deux explications sont possibles : soit il voulait distinguer la nature insulaire particulière d'Arwad, soit il voulait indiquer que c'était la cité et non le roi qui avait versé tribut. Dans l'impossibilité de trancher, ce passage ne peut pas être utilisé pour prouver qu'Arwad avait alors, ou n'avait pas, un roi. La politique de terreur pratiquée par Assurnasirpal II avait apparemment fonctionné : tous les rois phéniciens s'étaient empressés, dès sa première campagne, de se rendre auprès du roi assyrien pour lui verser le tribut et lui faire allégeance, à l'endroit où il se trouvait, c'est-à-dire dans la région d'Arwad.

La description des tributs qui suit n'est pas moins instructive : « de l'argent, de l'or, de l'étain, du bronze, des casseroles en bronze, des vêtements en lin avec des ornements multicolores, une grande et une petite guenons, de l'ébène, du buis, de l'ivoire de *naḫiri* (qui sont) des créatures de la mer, leurs tributs » (*KÙ.BABBAR.MEŠ KÙ.GI.MEŠ AN.NA.MEŠ ZABAR.MEŠ ÚTUL ZABAR*)¹¹ *TÚG lu-búl-ti bir-me TÚG.GADA.MEŠ pa-gu-tu GAL-tu pa-gu-tu*

7. *Ibid.*

8. Cf. J. Elayi, « Terminologie de la Mer Méditerranée dans les *Annales* assyriennes », *OA* 23, 1984, pp. 79-81.

9. L. Badre et al., « Tel Kazel (Syrie). Rapport préliminaire sur les 4^e-8^e campagnes de fouilles (1988-1992) », *Syr.* 71, 1994, p. 355.

10. Cf. par ex. H. Salamé-Sarkis, « Waḫ lia-Maḫ allata-Tripoli ? », *MUSJ* 49, 1975-76, pp. 549-565 ; R. Zadok, in *Studies in Bible and the Ancient Near East*, Jérusalem 1978, pp. 171-172 ; E. Lipiński éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s.v. Kaisa, Maḫ allata, Maisa.

TUR-tu GIŠ.ESI.MEŠ GIŠ.TÚG.MEŠ ZÚ.MEŠ *na-ḥi-ri bi-nu-ut tam-di ma-da-tu šú-nu*)¹². Tous ces produits étaient caractéristiques des cités phéniciennes, produits locaux comme les vêtements, les objets métalliques et l'ivoire, produits importés au cours d'expéditions lointaines comme les métaux, les singes et les bois. On retrouve ici le mot *nāḥiru* qui désignait selon toute vraisemblance un hippopotame¹³. On remarque que le mot est au pluriel, et que les animaux en question n'ont pas été pêchés par le roi d'Assyrie. Si cela avait été possible, sans doute aurait-il demandé aux Aradiens de lui organiser une pêche en mer pour montrer sa bravoure comme ses prédécesseurs. S'il leur a fait cette demande, les Aradiens ont dû lui expliquer qu'ils ne pouvaient plus l'organiser parce qu'il n'y avait plus (ou pratiquement plus) d'hippopotames dans leur région. Pour compenser ce manque, ils semblent lui avoir offert comme tribut plusieurs dents d'hippopotame. Vu leur taille, ces dents avaient une valeur suffisante pour constituer un tribut apprécié. Les quatre incisives et les canines inférieures, qui pouvaient mesurer jusqu'à 60 cm de long, étaient de meilleures sources de matière première que les dents supérieures. Les ivoiriers devaient cependant procéder à l'ablation de l'émail, fabriquer les objets en tenant compte de la forme arquée des dents et éviter la commissure, peu esthétique¹⁴. Le transport à longue distance d'ivoire d'hippopotame se faisait normalement sous forme de dents isolées car la mâchoire était trop volumineuse et pesante¹⁵.

Cette campagne assyrienne vers l'ouest a été très fructueuse ; elle a révélé la richesse, en même temps que la faiblesse, des États occidentaux. L'idée d'un tribut fixe et régulier a commencé à se faire jour, même si la logique des campagnes annuelles demeurait encore pour l'essentiel une logique de pillage. Un embryon d'administration provinciale s'est mis en place par la multiplication du nombre de dépôts permanents d'approvisionnement, situés sur les axes stratégiques ; certains d'entre eux étaient des centres fortifiés et furent confiés à la garde de gouverneurs. Contrairement à ce qu'affirmait Assurnasirpal II, il n'a pas réellement conquis la région qui allait du Tigre au mont Liban et à la Méditerranée. Les textes ne disent pas s'il avait laissé une première ébauche d'administration dans la région d'Arwad.

La dernière question qui se pose à propos d'Arwad à cette époque est la raison de son absence dans la liste des invités au fameux banquet de Kalḫu, raconté dans les 154 lignes de la « stèle du banquet »¹⁶. Assurnasirpal II inaugurerait

12. *Ibid.*, A.O.101.1, ll. 87-88.

13. Voir ci-dessus, Chapitre IV.

14. A. Caubet et F. Poplin, « Les objets de matière dure animale, Étude du matériau », in M. Yon éd., *Ras Shamra-Ougarit III, Le centre de la ville, 38^e-44^e campagnes (1978-1984)*, Paris 1987, pp. 274-276.

15. *Ibid.*, p. 276.

par ce banquet la fabuleuse capitale de Kalḫu qu'il venait de faire bâtir pour remplacer Ninive, avec notamment les bois de l'Amanus et du mont Liban : ceinte d'une muraille massive, la ville comprenait plusieurs sanctuaires, une ziggourat et un canal irriguant des jardins dotés d'un parc zoologique et botanique. Pour la cérémonie d'inauguration, il se vantait d'avoir offert un banquet à 69 754 convives au total, comprenant des Assyriens et des gens « de la totalité des pays ». Il avait notamment invité « 5 000 dignitaires et envoyés des gens du pays ... de Hatti, de Tyr, de Sidon ... » (5 lim lú-mah-meš lú *šap-ra-a-te šá* ... kur *hat-ta-a-a* kur *šur-ra-a-a* kur *ši-du-na-a-a* ...) ¹⁷. L'absence d'Arwad dans la liste ne signifie pas obligatoirement qu'elle n'était pas invitée. La date de ce banquet a été débattue (entre 878 et 864) : il pourrait avoir eu lieu après la 18^e campagne de ce roi, vers 864¹⁸. Dans l'hypothèse où il n'y avait pas alors de roi à Arwad, cette cité pouvait se faire représenter, comme les autres cités, par des dignitaires ou simplement par des envoyés. La raison de l'absence d'Arwad dans la liste indicative des invités à ce banquet est à chercher ailleurs. Il faut remarquer que tous les États occidentaux ne sont pas cités dans cette liste, tant s'en faut, notamment Simyra et Byblos, qui était alors une petite cité peu puissante¹⁹. Il semblerait que le roi d'Assyrie ait nommé les cités qui étaient alors les plus puissantes et représentatives, c'est-à-dire Tyr et Sidon parmi les cités phéniciennes, mais pas Arwad. Les campagnes militaires assyriennes de ce roi ont laissé de côté le royaume de Damas, gouverné par Bar-Haddad I, qui exploitait les dissensions entre Israël et Juda pour s'agrandir et imposer son hégémonie régionale. Mais Arwad n'était pas encore concernée à cette époque par l'expansion de Damas.

Salmanazar III, nouveau roi d'Assyrie à partir de 858, était fasciné par le Levant méditerranéen. Il poursuivit avec obstination, dès la première année et pendant tout son règne, le même but : la conquête des États côtiers de la Méditerranée, au nombre desquels figurait Arwad. Il avait été séduit par la campagne occidentale de son père, par la facilité avec laquelle il l'avait conduite et par la perspective d'anéantir la menace araméenne. L'Assyrie était devenue assez riche à force d'entasser du butin et assez aguerrie par les nombreuses campagnes militaires. Arwad occupait une place à part pour le roi assyrien dans sa vision des États levantins car il savait que ses habitants étaient des insulaires, mais il les classait tout de même parmi les habitants « du rivage de la mer » (*ša šī-dī tam-*

17. Grayson, *ibid.*, A.O.101.30, ll. 141-143.

18. W. de Filippi, « The Royal Inscriptions of Aššur-nāšir-apli II (883-859 B.C.): A Study of the Chronology of the Calah Inscriptions Together with an Edition of Two of These Texts », *Assur* 1/7, 1977, pp. 1-47 ; J.E. Reade, « Texts and Sculptures from the North-West Palace, Nimrud », *Iraq* 47, 1985, pp. 203-214 ; J.M. Russell, *The Writing on the Wall. Studies in the Architectural Context of Late Assyrian Palace Inscriptions*, Winona Lake 1999, p. 44 ; L. Marti, « Le banquet d'Aššur-naširpal II », *JA* 299, 2011, pp. 521-538.

di)²⁰. Il ne distinguait pas les cités phéniciennes des autres cités côtières. Salmanazar III avait progressé dans sa connaissance de la côte méditerranéenne qu'il atteignit en plusieurs points : Alexandrette (Iskenderun en Turquie) à proximité de l'Amanus, Arwad et Tyr. Mais il ne faisait pas le lien entre les différentes parties de la Méditerranée qu'il avait découvertes et qu'il considérait comme des mers différentes²¹. Il savait, pour les avoir vus, que les Aradiens étaient, comme les Tyriens, des insulaires. Il renouvelait l'exploit de son père : atteindre la Méditerranée, prélever le tribut sur les cités maritimes et couper des arbres sur l'Amanus et le mont Liban²². Il a aussi poursuivi la politique de terreur dissuasive de son père, mais celle-ci a produit l'effet contraire : au lieu d'être effrayés, les États occidentaux ont cessé de payer le tribut et se sont unis pour lui faire face. Il réussit à vaincre la première coalition et à détruire le royaume du Bît-Adini. Les vaincus et leurs voisins immédiats se soumièrent et payèrent à nouveau le tribut. Mais le reste du monde syro-palestinien décida de former une seconde coalition, autour du roi de Hamat Irhuleni. Le nombre de coalisés varie selon les textes : « douze rois » (12 MAN.MEŠ-ni), mais parfois onze seulement sont cités²³, ou quatorze, les rois de Damas et de Hamat s'ajoutant aux douze rois du rivage de la mer²⁴. Les trois principaux contingents étaient fournis par Irhuleni de Hamat (700 chars, 700 cavaliers et 10 000 fantassins), Adad-idri de Damas (1 200 chars, 700 cavaliers et 10 000 fantassins) et Achab d'Israël (2 000 chars et 10 000 fantassins). Parmi les autres rois coalisés, Mattanba'al I (Matinubaal) d'Arwad est le seul roi phénicien clairement identifié. L'identification des noms d'autres cités phéniciennes dans la liste des coalisés, comme Byblos, Simyra, Tell Arqa, Siyanu et Ushnu, est des plus incertaine car elle a été obtenue en corrigeant le texte. En fait, seule Arwad, qui était liée à la Syrie du Nord, était concernée car directement menacée par l'expansion assyrienne comme les États araméens. Il ne serait donc pas surprenant qu'elle ait été la seule cité phénicienne à participer à la bataille de Qarqar en 853, la 6^e année du règne de Salmanazar III. Cependant, le roi d'Arwad Mattanba'al I ne fournit que 200 fantassins, nombre singulièrement faible en comparaison de la puissance de sa cité et des contingents fournis par les autres coalisés. Il est vrai que la puissance militaire d'Arwad résidait surtout dans sa flotte, mais le faible nombre de fantassins traduit sans doute plutôt une participation symbolique.

20. A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC II (858-745 BC)*, Toronto et al. 1996, A.O.102.2, p. 36, l. 28 ; p. 45, A.O.102.8, l. 11'.

21. Dans ses *Annales* figurent jusqu'à treize appellations différentes de la Méditerranée : cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 8), pp. 80-86.

22. *ARAB I*, §§ 663, 672.

Salmanazar III revendiqua la victoire de Qarqar et se vanta d'avoir construit un barrage sur l'Oronte en utilisant les cadavres des ennemis en guise de pont. Pourtant, cette bataille représenta plutôt un échec pour lui dans la mesure où il fut incapable de progresser plus loin dans sa conquête et où il ne ramena sans doute avec lui ni butin, ni tribut, malgré ses dires. Car il n'est pas rentré en Assyrie avec « la charrerie, la cavalerie et l'équipement militaire » puisqu'il est parti vers l'ouest, jusqu'à la Méditerranée, où il a fait une promenade en mer : « Je suis monté sur des bateaux et je suis sorti en mer » (*ina GIŠ.MÁ.MEŠ ar-kab a-di MURUB₄ tam-di al-lik*)²⁵. La mention de cette promenade en mer après la description de la bataille était sans doute destinée à faire diversion pour masquer l'échec assyrien. La localisation de Qarqar a été très débattue : Tell Qarqūr²⁶, Et-Tell²⁷ et Hamat²⁸. Nous avons montré pourquoi les deux premières identifications devaient être abandonnées et que Qarqar devait être une ville du royaume de Hamat²⁹. Entre autres arguments, les fouilles de Hamat montrent clairement que la ville a été saccagée et brûlée vers la fin du 8^e s., ce qui semble correspondre à la destruction de Qarqar par Sargon II³⁰. Dans les *Annales* de Salmanazar III, la « ville de Qarqar » (URU *qar-qa-ra*) était une ville d'Irhuleni, roi du « pays de Hamat » (KUR *a-mat-a-a*)³¹. La ville de Qarqar étant située sur un coude de l'Oronte, il n'était pas difficile de franchir le Djebel el-Ansâriyé jusqu'à la région d'Arwad par Massyaf, Raphanée et Safita³². Selon l'habitude de ses prédéces-

25. *Ibid.*, pp. 36-37, A.O.102.6, ll. 31-32 ; pp. 45-46, A.O.102.8, ll. 18'-19'.

26. R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927, p. 242 et n. 4 ; M. Noth, « Das Deutsche Evangelische Institut für Altertumswissenschaft des Heiligen Landes Lehrkursus 1954 », *ZDPV* 71, 1955, p. 39 ; *id.*, « Das Deutsche Evangelische Institut für Altertumswissenschaft des Heiligen Landes Lehrkursus 1955 », *ZDPV* 72, 1956, p. 81 ; H. Klengel, *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v.u.z. III*, Berlin 1970, pp. 53, 65, n. 14 ; J.-C. Courtois, « Prospection archéologique dans la moyenne vallée de l'Oronte (el Ghab et er Roudj – Syrie du nord-ouest) », *Syr.* 50, 1973, p. 88 ; P.J. Riis et M.-L. Buhl, *Hama II/2*, Copenhague 1990, p. 293 ; J.M. Lundquist, « Iron II found at Tell Qarqar », *ASOR Newsletter* 5/3, 1984, pp. 1-3.

27. W.T. Pitard, *Ancient Damascus*, Winona Lake 1987, p. 128 et n. 79 ; suivi par P. Bordreuil, in *Syrie, Mémoire et civilisation*, Paris 1993, p. 257, n. 36.

28. H. Sader, « Quel était l'ancien nom de Hama-sur-l'Oronte ? », *Ber.* 34, 1986, pp. 129-134 ; *id.*, *Les États araméens de Syrie, depuis leur fondation jusqu'à leur transformation en provinces assyriennes*, Beyrouth 1987, pp. 226-245.

29. Cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *Recherches sur les poids phéniciens*, Paris 1997, pp. 27-31.

30. E. Fugman, *Hama III/1*, Copenhague 1958, p. 269 ; Elayi-Elayi, *ibid.*, p. 29.

31. Grayson, *op. cit.* (n. 20), p. 23, A.O.102.2, ll. 88-89.

32. J.-P. Rey-Coquais, *Arados et sa pèrée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974, p.

seurs, Salmanazar III a sans doute fait sa promenade en mer sur des navires d'Arwad car il devait se considérer comme ayant vaincu les Aradiens dans la coalition de Qarqar. De ce fait, il était naturel que la cité vassale, dont la rébellion venait d'être matée, mît à sa disposition ses navires ; toutefois, il n'était pas question d'organiser une pêche en mer puisqu'il n'y avait plus d'hippopotames dans la région. Une inscription de Salmanazar III sur une brique d'Assur mentionne la fabrication d'une image en or pour ^dar-ma-da, curieuse expression qui pourrait se référer au Ba'al Arwad, divinité poliade ; toutefois, on attendrait plutôt ^dURU ar-ma-da ou ^dar-ma-da-ia³³.

Après avoir réorganisé l'armée, Salmanazar III repartit vers l'ouest en 849, la 10^e année de son règne, pour réaliser son plan d'expansion vers la Méditerranée, mais il se heurta de nouveau à la résistance farouche des coalisés³⁴. Il n'a pas détaillé la liste des 14 coalisés, avec « les 12 rois du rivage de la mer », mais il est vraisemblable qu'elle avait à peu près la même composition, autrement dit Arwad devait encore en faire partie. Il repartit en 848 (11^e année de son règne) affronter pour la 3^e fois³⁵, comme il le précisait, les coalisés, qui comprenaient donc sans doute toujours des Aradiens : sa nouvelle tentative se solda par un nouvel échec, bien qu'il ait écrit : « Je les combattis pour la troisième fois et je les vainquis » (3-šú it-ti-šú-nu [amdaḫi]-iṣ BAD₅.[BAD₅]-šú-nu áš-kun)³⁶. Pour masquer cet échec, il poursuivit sa route vers la Méditerranée : « [Pour la deuxième fois] je marchai vers la Grande Mer » (2-šú ana tam]-ti a-lik)³⁷. Il ne parlait pas cette fois de promenade en mer et il enchaînait ensuite avec l'ascension de l'Amanus. Il est possible qu'il ait de nouveau atteint la mer dans la région d'Arwad par la route qu'il avait déjà empruntée la première fois. En 845, la 14^e année de son règne, il décida d'en finir et lança contre les coalisés (sans doute toujours les mêmes avec la participation des Aradiens) 120 000 hommes, la plus grande armée qui ait jamais été levée. Il échoua encore une fois.

Il semblerait en revanche qu'Arwad n'ait pas été concernée par les dernières expéditions de Salmanazar III vers l'ouest, qui se sont décalées vers le sud. Après le nouvel échec assyrien de 845, la coalition paraît s'être dissoute, chacun reprenant ses querelles et ses intrigues. Salmanazar III décida en 841 (la 18^e an-

33. E. Michel, « Die Assur-Texte Salmanasar III 858-824. Text.23 », *WO* 1, 1949, pp. 268-269 ; cf. E. Unger, in *RLA* I, pp. 160-161, s.v. Arwad ; H.J. Katzenstein, *The History of Tyre*, Jérusalem 1973, pp. 179-180, considère qu'il y avait alors entre Arwad et le roi d'Assyrie une sorte de rapprochement politique, hypothèse qui n'est pas assez argumentée.

34. Grayson, *op. cit.* (n. 20), p. 46, A.O.102.8, col. iii, ll. 29^b-34^a.

35. *Ibid.*, p. 38, A.O.102.6, cols ii, ll. 68-iii, l. 15 ; p. 47, A.O.102.8, col. iii, ll. 35^a-41^a ; p. 53, A.O.102.10, cols ii, l. 51-iii, l. 5 ; p. 66, A.O.102.14, col. iv, ll. 87-89a ; p. 76, A.O.102.16, ll. 71^b-81^a ; p. 105, ll. 12b-20.

née de son règne) de profiter de la situation en attaquant Hazaël, le nouveau roi de Damas, alors qu'il était seul. Venu du couloir de l'Oronte, il déboucha au nord de la plaine de la Béqa^c, où l'attendait Hazaël avec son armée pour lui en interdire l'entrée. Il le poursuivit jusqu'à Damas, qu'il n'arriva pas à prendre. Il ravagea alors dans tous les sens le territoire de Hazaël, puis emprunta le Wadi Brissa et franchit la chaîne du Liban par le massif de Baalirasi (aujourd'hui Reshba'al) où il fit ériger sa statue³⁸. Ensuite, il descendit sur la côte où il reçut les tributs de Tyr, de Sidon et du roi d'Israël Jéhu, en signe de soumission à l'Assyrie³⁹. Il n'est pas question du tribut d'Arwad parce que la scène de réception des tributs se passait loin vers le sud et le roi d'Arwad n'était pas effrayé au point de faire le voyage pour apporter lui-même son tribut au roi assyrien. Après la réception des tributs, Salmanazar III fit l'ascension du mont Liban et rentra en Assyrie par le couloir de l'Oronte, avec un butin considérable, mais sans avoir abattu le royaume de Damas. En 838, la 21^e année de son règne, il fit une ultime tentative contre Damas qui se solda par un nouvel échec. Il descendit sur la côte où il reçut les tributs de Tyr, de Sidon et, en plus, de Byblos, mais toujours pas d'Arwad qui ne se sentait pas concernée. La remise du tribut de Tyr et de Sidon est représentée sur les portes de Balawat (Imgur-Enlil près de Mossoul) ; il était acheminé par bateau depuis l'île de Tyr jusqu'à la plaine littorale où se trouvait le roi assyrien avec son armée⁴⁰. Après ce dernier échec contre Damas, il renonça à diriger personnellement les nouvelles expéditions vers l'ouest et les confia à l'un de ses généraux qui ne semble pas avoir réussi à faire mieux que lui⁴¹. Ainsi, au moins à partir de 853, Arwad ne paya plus tribut au roi d'Assyrie et, à partir de 845, retrouva totalement son indépendance.

Shamshi-Adad V succéda à Salmanazar III en 823 alors qu'un vent de révolte embrasait les villes d'Assyrie. Il fut obligé d'abandonner les territoires situés à l'ouest de l'Euphrate pour concentrer ses forces au cœur de son empire menacé. Arwad conservait son indépendance, ainsi que tous les États occidentaux qui s'abstenaient de faire allégeance au nouveau roi assyrien et de payer le tribut.

38. Sur la localisation de Baalirasi, cf. J. Elayi, « Ba'lira²si, Rêsha, Reshba'al, Note de toponymie historique », *Syr.* 58, 1981, pp. 331-341 ; *id.*, « Note sur le site de Reshba'al », *BaM* 14, 1983, pp. 67-70 ; *id.*, recension de l'ouvrage de E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia*, *Trans* 31, 2006, p. 165.

39. Grayson, *op. cit.* (n. 20), p. 48, A.O.102.8, ll. 1^a-27^a ; p. 54, A.O.102.10, cols iii, l. 45b-iv, l. 15a ; p. 60, A.O.102.12, col. iv, ll. 21-30a ; p. 77, A.O.102.16, ll. 122^b-137^a.

40. A. Billerbeck et F. Delitzsch, *Die Palasttore Salmanassars II von Balawat*, Leipzig 1908, pp. 16-19 et pl. II, bande C, partie supérieure ; l'hypothèse selon laquelle Arwad était représentée sur ce relief est peu probable : E. Unger, in *RLA* I, p. 161, s.v. Arwad.

41. S. Yamada, *The Construction of the Assyrian Empire : a Historical Study of the Inscriptions of Salmanezar III (859-824 BC) Relating to His Campaigns to the West*, Leiden et al. 2000, p. 300-

Le règne de son successeur Adad-nârâri III (810-783) modifia la situation d'Arwad de deux façons différentes. De 810 à 805, l'Assyrie était devenue tellement affaiblie que Hazaël de Damas, roi d'Aram, étendit sa domination directe ou indirecte, sur la Transeuphratène, depuis le sud de la Palestine jusqu'à l'Euphrate qu'il aurait même franchi. Cette domination incluait les cités phéniciennes d'Arwad, de Byblos, Sidon et Tyr. Hazaël s'intéressait à leurs territoires car ils constituaient son débouché naturel vers la mer. Cependant, Arwad, pas plus que les autres cités, n'était devenue une vassale du roi de Damas : c'était plutôt une alliée. En effet, elle reconnaissait l'hégémonie de Hazaël au sein d'une coalition de trente-deux rois, qui n'était pas vraiment structurée ni centralisée⁴². La relation d'Arwad avec Damas se manifestait surtout par l'offrande de cadeaux diplomatiques.

La situation d'Arwad changea entre 805 et 796. Adad-nârâri III décida en effet d'entreprendre une série de campagnes vers l'ouest pour ramener à l'obéissance les États occidentaux qui avaient mis à profit les difficultés assyriennes pour suspendre l'envoi du tribut. En 804, selon la liste des éponymes, il mena une campagne contre Baali, peut-être Baalirasi au nord de la chaîne du Liban⁴³. En 803, la même liste mentionne une campagne contre le rivage de la mer⁴⁴. Dans ses *Annales*, il exagérait l'efficacité de son action : « En un an, j'ai soumis la totalité des pays d'Amurru (et) du Hatti. Je leur ai imposé la taxe (et) le tribut pour toujours »⁴⁵. Il reçut les tributs des rois de Damas et de Samarie, et des pays de Tyr et de Sidon. Dans un autre texte, il ajouta les tributs d'Édom et de Palastu⁴⁶. Après quoi il aurait marché vers la « Grande Mer du soleil couchant » (*ana tam-tim GAL.te šá šûl-me dšam-ši*)⁴⁷. La phrase suivante est surprenante : « J'ai (fait) ériger ma statue royale dans la cité d'Arwad, qui est sur une île dans la mer » (*lu a-lik ša-lam EN-ti-ia ina URU ar-ma-di ša MURUB₄ tam-tim*)⁴⁸. Il fit ensuite l'ascension du mont Liban où il coupa cent gros cèdres. L'ordre de ses différentes actions n'est pas clair : du lieu non précisé où il reçut les tributs, il gagna la mer (en quel point ?), puis il alla à Arwad, ensuite il revint vers le sud jusqu'au mont Liban. Ce qui est surtout incompréhensible, c'est qu'il n'ait pas

42. Pitard, *op. cit.* (n. 27), pp. 145-189 ; A. Lemaire, « Hazaël de Damas, roi d'Aram », in D. Charpin et F. Joannès eds, *Marchands, diplomates et empereurs. Études sur la civilisation mésopotamienne*, Paris 1991, pp. 91-108.

43. *ARAB* II, p. 433.

44. *Ibid.* ; *RLA* II, p. 429.

45. Grayson, *op. cit.* (n. 20), p. 211, A.O.104.7, II. 4-6.

46. *Ibid.*, pp. 212-213, A.O.104.8, II. 10-14.

47. *Ibid.*, p. 211, A.O. 104, I. 9.

reçu le tribut des Aradiens en allant sur place, et qu'Arwad, jalouse de son indépendance, l'ait laissé débarquer sur l'île pour ériger une statue. Les *Annales* doivent sans doute plutôt mentionner un exploit souhaité, mais non réalisé, aussi peu crédible que la reconquête totale du Hatti et d'Amurru dont il se vantait auparavant. En tout cas, la situation d'Arwad comme une sorte de passage obligé des rois assyriens, avait peut-être créé une relation un peu particulière avec eux. Au cours d'une autre campagne où Adad-nârâri III a reçu la soumission et le tribut du roi de Damas, sans doute Bar-Haddad II qui avait succédé à Hazaël, il rejoignit la côte méditerranéenne, peut-être au niveau de Beyrouth, où il reçut les tributs de Tyr et d'Israël. Curieusement, il n'est jamais question du tribut d'Arwad dans toutes les *Annales* d'Adad-nârâri III. Arwad est aussi mentionnée dans un texte très lacunaire sur un fragment de stèle du Djebel Sinjar : « dans la ville d'Arwad, qui est sur une île dans la mer » (*ina URU ar-ma-di šá MURUB₄ tam-tim*)⁴⁹. A.K. Grayson hésite sur l'attribution de ce texte à Assurnasirpal II, Salmanazar III ou Adad-nârâri III : les similitudes du texte avec celui de A.O.104.7, I. 10, indiquent plutôt ce dernier roi.

Entre 782 et 745, Arwad et les autres cités phéniciennes connurent une période de répit : ni expédition assyrienne, ni versement du tribut car l'Assyrie était très affaiblie, ravagée par des épidémies de peste et des révoltes intérieures⁵⁰. Deux problèmes se sont cependant posés qui auraient pu affecter Arwad. Le premier était l'expansion du royaume de l'Urartu, d'abord centré autour du lac de Van, qui devint ensuite la première puissance du Proche-Orient jusqu'en 744 et étendit son influence jusqu'en Syrie du Nord. Même si les rois Salmanazar IV (782-773), Assur-dan III (772-755) et Assur-nâ-râ-ri V (754-745) ne réussirent pas à enrayer la pénétration de l'Urartu en Syrie du Nord, elle ne s'étendait pas encore aussi loin qu'Arwad. Le deuxième problème était l'expansion du royaume de Samal. Le roi Azaryahu, qui était sans doute le roi de Samal plutôt que celui de Juda, étendit son contrôle sur dix-neuf districts de la région de Hamat, ainsi que sur les villes voisines de la côte méditerranéenne. Arwad aurait pu être concernée, mais sa position insulaire lui permettait de garder son indépendance car Samal ne possédait pas de forces navales susceptibles de la menacer.

49. Grayson, *ibid.*, p. 224, A.O.104.21, I. 3'.

CHAPITRE VI

ARWAD SOUS LA DOMINATION ASSYRIENNE (744-610)

Tiglath-phalazar III monta sur le trône d'Assyrie en 746 pour un règne de 18 ans : c'était un roi énergique, audacieux, méthodique et réformateur, qui redressa de façon magistrale la situation de l'Assyrie¹. Aussi est-il considéré à juste titre comme le véritable fondateur de l'Empire assyrien. La chronologie précise de ses campagnes militaires n'est pas assurée car ses *Annales* comportent d'importantes lacunes, mais on peut distinguer les principales phases de ses conquêtes. Après avoir pacifié la Babylonie, il s'évertua à écarter la menace de l'Urartu sur sa frontière nord. La puissance de ce royaume s'était considérablement accrue et son roi Sarduri II venait de gagner à sa cause les États araméens de Syrie du Nord. Le roi araméen Mati-ilu d'Arpad organisa avec lui une vaste coalition anti-assyrienne dont les cités phéniciennes étaient absentes, sauf peut-être Arwad si toutefois l'influence de l'Urartu s'étendait jusque là. Mais Tiglath-phalazar III vainquit Sarduri II en 743 et s'empara de la cité d'Arpad en 740 au bout de trois ans de siège. La nouvelle de cette capture eut un si grand retentissement que les rois de plusieurs États du Proche-Orient firent aussitôt allégeance au roi d'Assyrie et lui envoyèrent leurs tributs alors qu'il se trouvait encore dans la ville d'Arpad. C'étaient essentiellement les rois des royaumes du nord comme Kummuhu, Qué, Karkémish et Gurgum, mais Itoba'al (Tubail), le roi de la lointaine cité de Tyr, envoya aussi son tribut à cette occasion. En revanche, Arwad, la cité phénicienne voisine d'Arpad, ne réagit pas. C'est surprenant de sa part, surtout si elle avait pris part à la coalition anti-assyrienne.

Quelle place les cités phéniciennes, et particulièrement Arwad, occupaient-elles dans les objectifs de Tiglath-phalazar III pour sa conquête de l'Ouest ? Il choisit de s'attaquer en premier aux États de l'intérieur comme Arpad, Hamat et Damas, pour rompre l'isolement de l'Assyrie, et contrôler les

1. S. Zawadski, « The revolt of 746 B.C. and the coming of Tiglath-pileser III to the throne », *SAAB*

routes du commerce caravanier et l'accès aux richesses métallifères et forestières de l'Amanus au Taurus. Il s'intéressait surtout à la côte méditerranéenne dans sa partie méridionale, où les cités philistines donnaient accès à l'Égypte. Néanmoins, dans l'éventualité d'un affrontement entre l'Assyrie et l'Égypte pour le contrôle du Proche-Orient, le roi d'Assyrie devait pouvoir compter sur les flottes phéniciennes. De plus, un empire terrestre comme l'Empire assyrien avait besoin de débouchés vers la mer.

Contre toute attente, la prise d'Arpad en 740 ne calma pas les États araméens qui s'obstinèrent dans la révolte. Même si Arwad ne s'était pas explicitement associée avec eux, elle ne payait pas tribut à l'Assyrie, ce qui la classait automatiquement parmi les rebelles. Dans cette première phase septentrionale de sa conquête, Tiglath-phalazar III remporta une nouvelle victoire : il annexa le royaume d'Unqi, s'empara des dix-neuf districts de Hamat qui avaient été saisis par Azaryahu de Samal, et de plusieurs villes de la côte, au nord d'Arwad : Gabala (Jéblé), Ušnu (Tell Daruk) et Siyanu, et au sud : Simyra, Tell Arqa et Kashpuna (Kousba)². Il laissait de côté les villes d'Al-Mina à l'embouchure de l'Oronte et de Tell Sukas au sud de Jéblé, dont l'appartenance à Arwad est incertaine à cette époque. En tout cas, la domination assyrienne changeait de nature, en passant du système de vassalité et de réseau à celui d'empire directement contrôlé : Tiglath-phalazar III installa dans les villes côtières conquises six fonctionnaires assyriens (des eunuques), chargés du contrôle militaire, politique, fiscal et douanier³. Une bonne partie de la côte syrienne, du Djebel el-Aqra jusqu'au piémont du mont Liban et à son arrière-pays, était ainsi incorporée dans l'Empire assyrien. Même si la soumission des villes côtières syriennes n'était pas l'objectif de Tiglath-phalazar III, ce fut une conséquence indirecte de la soumission de l'arrière-pays. On ignore si certaines de ces villes soumises dépendaient d'Arwad à cette époque. Mais les Aradiens étaient désormais cernés par des territoires appartenant à l'Assyrie qu'ils ne pouvaient plus ignorer. L'événement majeur, en 738, fut sans doute, pour eux, la transformation de la cité phénicienne voisine de Simyra en capitale d'une grande province assyrienne après une dure répression⁴. Le roi d'Assyrie nomma un de ses eunuques gouverneur de cette province ; il misait sur l'importance stratégique de la province de Simyra pour contrôler les cités phéniciennes, à commencer par la cité insoumise d'Arwad, et superviser le commerce

2. H. Tadmor, *The Inscriptions of Tiglath-Pileser III King of Assyria*, Jérusalem 1994, pp. 62-63, 136-137.

3. *Ibid.*, pp. 138-139, ll. 4^a-5^o.

4. *Ibid.*, pp. 152-153, ll. 18-19 ; pp. 176-177, ll. 8^a-9^a. Sur cette province, cf. E. Forrer, *Die Provinzeinteilung des assyrischen Reiches*, Leipzig 1921, p. 59 ; B. Oded, « Phoenician Cities and the Assyrian Empire in the Time of Tiglath-pileser III », *ZDVP* 90, 1974, pp. 42-45 ; K. Kessler, « Die Anzahl der assyrischen Provinzen des Jahres 738 v. Chr. in Nordsyrien », *WO* 8, 1975, pp. 54, 59-61 ;

en Méditerranée orientale. Le changement de statut de Simyra n'a pourtant pas laissé de traces visibles dans l'archéologie du site. Elle conservait les mêmes traditions architecturales et artisanales qu'au Bronze récent, et sa transformation en capitale de province assyrienne n'empêcha pas ses activités commerciales de se poursuivre sans changement notable, sauf en ce qui concerne les produits de luxe qui ont quasiment disparu⁵. Restée indépendante, Arwad était la première bénéficiaire de la disparition de Simyra en tant que cité phénicienne. Mais la région avait subi un grand bouleversement : Tiglath-phalazar III déporta par milliers les populations de Syrie du Nord conquises vers d'autres régions de l'Assyrie et installa à leur place, dans la nouvelle province, des populations conquises au cours de ses campagnes précédentes⁶. La pratique n'était pas nouvelle mais elle fut systématisée : d'après les chiffres fournis par les textes akkadiens, 32 000 personnes furent déportées sous le règne de Shamshi-Adad V, et au moins 593 958 sous celui de Tiglath-phalazar III.

Le roi d'Arwad, sans doute Mattanba'al II, a tenu tête au conquérant assyrien en 738, au moment de l'annexion de la Phénicie du Nord à la nouvelle province assyrienne de Simyra. Toute la zone côtière comprise entre Gabala et Kashpuna était désormais soumise, sauf le territoire d'Arwad, en tout cas l'île et peut-être son territoire, ou une partie de son territoire, continental. Tiglath-phalazar III ne pouvait pas rester sur cet échec dans sa première phase de conquête, avant d'entamer la phase méridionale. Un fragment de tablette trouvé à Nimrud en 1950 a conservé sur sa face A 27 lignes amputées au début et à la fin, l'inscription de la face B ayant complètement disparu⁷. Le texte concerne la répression d'une révolte, mais la tablette est cassée à l'emplacement des noms de la cité et de son roi, et ce récit ne figure pas ailleurs. L'hypothèse de Tyr, dont le roi Hiram aurait coopéré avec Rezin de Damas en 734, n'est pas acceptable car la révolte de Tyr s'est produite plus tard, au cours de la deuxième phase de la conquête assyrienne, vers 733 ou 732⁸. Le contexte semble indiquer qu'il s'agit

5. L. Badre et É. Gubel, « Tell Kazel Syria, Excavations of the AUB Museum, 1993-1998, Third preliminary report », *Ber.* 44, 1999-2000, pp. 170-192, 198.

6. Tadmor, *op. cit.* (n. 2), pp. 66-67, ll. 3-9 ; B. Oded, *Mass deportations and deportees in the Neo-Assyrian Empire*, Wiesbaden 1979.

7. D.J. Wiseman, « Two Historical Inscriptions from Nimrud », *Iraq* 13, 1951, pp. 23-24 et pl. XI ; Tadmor, *ibid.*, pp. 156, 176-177 ; *id.* et S. Yamada, *The Royal Inscriptions of Tiglath-pileser III (744-727 BC), and Shalmaneser V (726-722 BC), Kings of Assyria*, Winona Lake 2011, pp. 126-127 ; J.P. Nielsen, recension de ce livre dans *JNES* 73/1, 2014, p. 135. Nous avons préféré suivre la première lecture et traduction de H. Tadmor.

8. I. Eph'al, *The Ancient Arabs : Nomads on the Borders of the Fertile Crescent 9th-5th Centuries B.C.*, Jérusalem-Leiden 1982, p. 30 ; E. Vogt, « Die Texte Tiglath-pileasers III über die Eroberung Palästinas », *BZ* 45, 1964, pp. 249-250 ; S.A. Jamir, *Lebanon and the Syrian Phoenician Cities*

d'Arwad et de son roi Mattanba^cal II, mentionné dans une liste de tributaires, comme l'avait déjà vu A. Alt⁹. La première ligne du texte, manquante, devait comporter ces indications. Il ne reste de la deuxième ligne qu'une expression : *ina na-ba-li*, « sur la terre sèche », qui semble faire allusion à un territoire continental, par rapport à l'île mentionnée deux lignes plus loin. Les lignes 3' et 4' décrivent, avec quelques lacunes, l'action militaire assyrienne contre la (ou les) ville(s) continentales et la ville insulaire : « ... je (les) fis répandre [leurs vies]. Cette ville ain[si que les villes de son territoire...] au milieu de la mer je les dévastai et les anéant[is]. » (...] *ú-šat-bi-ik āla šu-a-tu* ^{ra} *ā-lāni ša limitišu ...*] *qabal tam-tim ar-ḥi-su-nu-ti-ma a-di* ^{ra} [*ba-še-e ú-šá-lik*]). Si la restauration de W. Schramm *ālāni ša limitišu* est exacte (non reprise par S. Yamada), cela signifie que le roi assyrien a ravagé d'abord la ville continentale principale du territoire d'Arwad, peut-être Amrit (Marathos), mais aussi les autres agglomérations de la côte. Il aurait aussi détruit la ville d'Arwad qui se trouvait « au milieu de la mer ». À supposer qu'il ait pris tout le territoire continental aradien, il est difficile de croire qu'il ait pu réunir une flotte de guerre capable de vaincre la puissante flotte d'Arwad et qu'il ait débarqué dans l'île. Il se serait sans aucun doute vanté de cette victoire navale si elle avait eu lieu. La ligne 5' mentionne la réaction du roi d'Arwad : «]et il fut terrifié. Il se vêtit d'un sac [» (...]-^{ra} *ma it-ru-ku libbā*^{mes}-šú ^{tug} *sa-gu(!) il-la-biš x*). ^{tug} *sa-gu* était un vêtement porté en signe de deuil ou de pénitence, aussi bien chez les Sémites de l'ouest que chez les Assyriens¹⁰. Ainsi, Mattanba^cal II avait compris qu'il valait mieux faire allégeance et demander pardon car la perte de son territoire continental était trop préjudiciable aux Aradiens. Par la même occasion, il offrit spontanément au roi d'Assyrie un très riche tribut : « d'ivoire, d'ébène, incrusté de pierres précieuses et d'or, en même temps que [...] de l'ivoire, de l'huile de qualité, toutes sortes d'épices, des chevaux d'Égypte » (...] *šinni* ^{gis} *ušú tam-lit abnē*^{mes} *hurāšu a-di* ^{ra} [...] *šinni piri šamnu ṭābu riqqē*^{hi.a} *kalāma*^{a-ma} *sīšē*^{mes} kur ^{ra} *Mu*¹ *-[uṣ-ri]*). L'objet offert n'est pas identifiable d'après les éléments qui le composent, mais peut-être s'agissait-il d'un luxueux coffret. En dehors de l'huile qui devait provenir de la plaine côtière d'Arwad, les autres produits étaient exotiques et importés. L'ivoire ne devait plus être de l'ivoire d'hippopotame, disparu ou en voie de disparition, mais de l'ivoire d'éléphant importé. Tiglath-phalazar III indiquait ensuite aux lignes 8' et 9' qu'avec la prise d'Arwad, toute la région lui appartenait et qu'il plaça cette cité sous l'autorité du gouverneur de Simyra : «] depuis Kashpuna, qui est sur le

732 B.C.E.) », *Tel Aviv* 22, 1995, pp. 269-271 ; P. Dubrowský, « Tiglath-pileser III's Campaigns in 734-732 B.C. : Historical Background of Isa 7 ; 2Kgs 15-16 and 2 Chr 27-28 », *Bib.* 87, 2006, pp. 158-159. S. Yamada, *ibid.*, a suivi la proposition de N. Na'aman, en soulignant son caractère très hypothétique.

9. A. Alt, *Kleine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel* II, Munich 1959, pp. 152-153, suivi par

rivage de la Mer [Supérieure, aussi bien que ...] sous l'autorité de mon eunuque, le gouverneur de Si[myra, je la plaçai] » (...]-^{ra} *ih/uh ultu* ^{uru} *Ka-āš-pu-na ša ah* (GÚ) *tam-tim [e-li-ti a-di] ina qārē*^{li} ^{lu} *šu-ut-rēši-ia* ^{lu} *šakin māti* ^{uru} *Ši-[mir-ra am-nu]*). Le fait qu'il ait placé la cité qu'il venait de conquérir sous l'autorité du gouverneur assyrien de Simyra, la cité voisine d'Arwad, représente un argument irréfutable pour exclure l'hypothèse de Tyr : il serait inconcevable qu'il ait placé Tyr, la lointaine cité du sud, sous le contrôle d'un gouverneur du nord.

Les lignes suivantes 10' et 11' sont difficiles à interpréter. Selon une première hypothèse, elles concerneraient encore la répression de la révolte d'Arwad mentionnée précédemment. Elles offriraient ainsi une vision spectaculaire et valorisante pour lui de la plaine continentale du territoire d'Arwad : «] je remplis [la plaine] avec les corps de leurs guerriers [comme de l'her]be, ainsi qu'avec leurs affaires personnelles, leur bétail, leurs moutons, leurs ânes [» (...] *ktma ur]-qī-ti pagrē*^{mes} ^{lu} *mun-<dah>-še-e-šú-nu ú-mal-la-a[šēri ... a-di]* ^{ra} *mar*¹ *-šī-ti-šú-nu alpē*^{mes} *-šú-nu še-e-ni-šú-nu imērē-šú-nu [...]*). La ligne 12' est très lacunaire : « à l'intérieur de son palais » (...] *ina qē-reb ekalli-šú*[...], mais elle pourrait se rapporter à la ligne suivante : la scène évoquée pourrait avoir eu lieu dans le palais royal. Était-ce un palais du territoire continental ou le palais bâti sur l'île (comme à Tyr le palais insulaire et celui d'Ushu) ? On peut douter que le roi assyrien se soit rendu dans l'île. En tout cas, il terminait son récit en se présentant comme magnanime : «] j'acceptai leurs excuses pour pardonner leur rébellion¹¹ et j'épargnai leur pays » (...] *mi]-* ^{ra} *iš*¹ *ḥi-ti-šú-nu am-ḥur-šú-nu-ti-ma māt-su-nu ú-^{ra}ba*¹ *-[li-it]*). Le singulier *-šú* et le pluriel *-šú-nu* sont également utilisés dans le règlement de la révolte aradienne parce que le roi d'Assyrie a traité apparemment avec le roi Mattanba^cal II et avec les citoyens d'Arwad, qui participaient d'une façon ou d'une autre au pouvoir politique de leur cité. Selon une deuxième hypothèse, les lignes 10' à 13' concerneraient la répression de la révolte de Tyr, car cette inscription donnait un résumé des événements qui étaient condensés ensemble, même s'ils n'étaient pas concomitants¹². Il est difficile de trancher entre ces deux hypothèses. Quoiqu'il en soit, Arwad a été la première cité phénicienne rebelle contre le pouvoir assyrien, pour deux raisons principales : elle se trouvait en première ligne dans les conquêtes assyriennes, et elle se sentait invulnérable en raison de sa position insulaire. Ce n'est pas un hasard si la deuxième cité phénicienne à se révolter contre Tiglath-phalazar III a été Tyr, autre cité insulaire, quand elle a été atteinte par l'armée assyrienne¹³.

11. Littéralement : « leur péché ».

12. Tadmor, *op. cit.* (n. 2), p. 282 ; N. Na'aman, « Historical and Chronological Notes on the Kingdoms of Israel and Judah in the eighth Century B.C. », *VT* 36, 1986, pp. 72-73, proposait d'y voir une référence à Israël et à l'assassinat du roi Péqah, ce qui semble infondé.

13. Sidon n'est pas nommée car elle faisait alors partie du double royaume gouverné par le roi de

La suppression de la révolte de Tyr n'a pas eu lieu en même temps que celle de la révolte d'Arwad. Elle s'est produite un peu plus tard, au cours de la deuxième phase, méridionale, de la conquête assyrienne, vers 733 ou 732. Cette deuxième phase était dirigée contre Damas et la Palestine où les révoltes se succédaient. Le roi d'Israël Péqah avait organisé une nouvelle coalition anti-assyrienne avec le roi de Damas Rahianu (Rezin dans la Bible). Il est peu probable qu'Arwad, après le châtement qui lui avait été infligé, ait pris part à cette nouvelle coalition, dans un réseau auquel ne participaient pas les États du nord. Byblos aussi en était absente : elle apparaît à cette époque comme une petite cité tranquille, restant à l'écart des révoltes, docilement soumise au roi d'Assyrie et payant son tribut sans discuter. La cité de *Gubla* qui a été annexée n'était pas Byblos, mais son homonyme du nord, Gabala¹⁴.

Avant d'affronter tout de suite Damas, qui a toujours été le centre des coalitions anti-assyriennes, Tiglath-phalazar III voulait couper le roi Rezin de ses possibles secours à l'arrière. Il s'attaqua d'abord à Gaza, dont le roi Hanûn s'enfuit en Égypte, puis revint et se soumit au roi assyrien. Celui-ci fit ensuite une démonstration de force sur la frontière de l'Égypte pour dissuader le pharaon Osorkon IV d'intervenir, mais son pays était en proie à de telles dissensions entre pouvoirs rivaux qu'il n'était pas en mesure de s'opposer à l'expansion assyrienne. C'est en passant par la côte que Tiglath-phalazar III réprima au passage la révolte de Hiram II de Tyr (qui a régné vers 739-730) et s'empara de plusieurs villes de son territoire continental. Dans une énumération de tributs versés, peut-être vers 732, le roi Mattanba'al II d'Arwad est mentionné¹⁵. Les autres rois phéniciens cités sont Shipitba'al II (Sibittibi'il) de Byblos et Hiram II de Tyr ; le tribut est décrit globalement et on ne sait pas ce que le roi d'Arwad a versé spécifiquement, peut-être de l'or et des chevaux, comme dans son tribut précédent. Vers la même époque, Damas fut prise par l'armée assyrienne, son royaume annexé et ses habitants déportés¹⁶. Le royaume d'Israël perdit ses territoires du nord (Megiddo), de l'est (Galaad) et de l'ouest (Dor) qui devinrent des provinces assyriennes. Mattan II succéda à Hiram II sur le trône de Tyr, peut-être par un coup d'état. En tout cas, les rois des derniers États conquis durent payer, en 729, de très lourds tributs¹⁷. Mais le roi d'Arwad n'est pas mentionné parmi ces tributaires, sans doute parce qu'il n'avait plus posé de problème après sa soumission vers 734.

14. Tadmor, *op. cit.* (n. 2), pp. 170-171, l. 10^e ; *ARAB* I, § 799.

15. D. Nadali, « Sieges and similes of sieges in the royal annals : The conquest of Damascus by Tiglath-pileser III », *Kaskal* 6, 2009, pp. 137-149.

16. Tadmor, *op. cit.* (n. 2), pp. 190-191, l. 26.

17. H.W.F. Saggs, *The Nimrud Letters : Cuneiform Texts from Nimrud* Londres 2001 (1^{ère} éd.)

Les lettres écrites par le haut fonctionnaire assyrien Qurdi-aššur-lamur au roi d'Assyrie éclairent la nouvelle organisation de l'Empire assyrien¹⁸. Il était peut-être gouverneur de la province de Simyra, en tout cas chargé de donner des informations précises et régulières à Tiglath-phalazar III sur tout ce qui se passait dans les cités phéniciennes, de Kashpuna à Tyr. Les lettres conservées mentionnent le règlement de problèmes à Tyr, Sidon et Kashpuna, mais rien sur Arwad, qui devait être tranquille. L'établissement réel de la frontière occidentale de l'Empire assyrien sur la côte méditerranéenne représentait une des conséquences les plus importantes de la nouvelle politique d'annexion : l'Empire assyrien, jusqu'alors continental, était devenu aussi réellement un Empire maritime, en partie grâce à la soumission d'Arwad. Du point de vue assyrien, toutes les bases du nouveau système impérialo-tributaire étaient posées. Du point de vue phénicien, le règne de Tiglath-phalazar III représentait une véritable « rupture » historique. Il marquait la fin de la période de répit entre les raids assyriens ponctuels, et le passage à un assujettissement total pour plusieurs cités, et à un statut d'autonomie relative pour la majorité d'entre elles, notamment pour Arwad. Elle était désormais astreinte au versement du tribut, qui était sans doute irrégulier, bien que qualifié parfois d'« annuel » dans les textes.

Tiglath-phalazar III a cherché à consolider sa dynastie en instaurant la régence de son fils, le prince héritier Salmanazar V, dont le nom de naissance était Ulûlāju ; cette initiative fut reprise par ses successeurs. On a découvert à Kalḫu des lettres qu'il a écrites à son père en tant que prince héritier¹⁹. Il avait été chargé de s'occuper des territoires occidentaux conquis par son père, les hauts fonctionnaires mis en place étant sous ses ordres. Peut-être même avait-il été nommé gouverneur de cette région car son nom apparaît dans une inscription lacunaire résumant sa conquête de la zone côtière de Syrie du Nord²⁰. Il était donc bien préparé à consolider et poursuivre les conquêtes occidentales de son père. À la fin de son règne, en 727, Tiglath-phalazar III préparait une nouvelle campagne contre Damas ; il disparut avant qu'elle ait vraiment commencé, et Salmanazar V

18. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 13), pp. 164-166 ; P. Garelli, « The Achievement of Tiglath-pileser III : Novelty or Continuity ? », in M. Cogan et I. Eph'al édés, *Ah, Assyria ... Studies in Assyrian Historiography presented to Hayim Tadmor*, Jérusalem 1991, pp. 46-51 ; *id.*, « Nouveau coup d'œil sur Mûšur », in *Hommages à A. Dupont-Sommer*, Paris 1971, pp. 42-44 : ces lettres datent plus probablement de la fin du règne de Tiglath-phalazar III que de la première moitié du règne de Sargon II.

19. K. Radner, « Salmanassar V. in den Nimrud Letters », *AfO* 50, 2003-2004, pp. 95-104 ; H.W. Saggs, « The Nimrud Letters, 1952 - Part V », *Iraq* 21, 1959, p. 159 (ND 2762) ; H.D. Baker, « Salmanassar V », in *RLA*, Berlin-New York 2006-2008, pp. 585-587.

20. H. Winckler, *Altorientalische Forschungen* II, Leipzig 1898-1900, p. 4 ; Tadmor, *op. cit.* (n. 2), pp. 152-153, Summary Inscription 6, ll. 28-29. L'interprétation de ^{md}sùl]-ma-nu-ašarēd (MAŠ)

monta en 726 sur le trône d'Assyrie pour un court règne de 4 ans²¹. Nous sommes très mal renseignés sur son règne car il n'a pratiquement pas laissé d'inscriptions, ses scribes n'ayant sans doute pas eu le temps de rédiger ses *Annales*. On n'a pas d'information sur la cité d'Arwad mais, selon toute logique, elle continuait à verser le tribut sans poser de problèmes. On sait en effet, d'après ses lettres, que Salmanazar V envoyait des émissaires pour prélever les tributs dans les régions occidentales conquises, depuis la Syrie du Nord jusqu'à Ashdod et Moab²². D'autre part, il avait entrepris plusieurs expéditions militaires dissuasives pour décourager les velléités d'indépendance dans le puissant et vaste empire que lui avait légué son père, notamment au nord d'Arwad : il ravagea le Bît-Adini, le royaume de Samal et Qué²³. Ses actions militaires les plus connues sont cependant ses campagnes de 725, 724 et 723 contre Samarie et la politique anti-assyrienne d'Osée, roi d'Israël²⁴.

Bien que la dynastie de Sargon II et de ses successeurs soit appelée « dynastie des Sargonides », il n'y a peut-être pas eu changement de dynastie car Sargon II pourrait être un fils de Tiglath-phalazar III, c'est-à-dire un frère de Salmanazar V²⁵. On ignore quel rôle et quelle fonction il a pu avoir sous le règne de son prédécesseur. Après la mort de Salmanazar V à la fin de l'hiver 722, il prit le pouvoir de façon illégitime, n'étant sans doute pas son successeur naturel²⁶. Arwad n'est jamais nommée explicitement dans les *Annales* ni dans les autres inscriptions de Sargon II, mais des bribes de son histoire peuvent se lire « en creux ».

Les *Annales* débutent par la prise de Samarie qui refusait de se soumettre et de payer tribut. En réalité, il s'attribua cette conquête alors que c'était peut-être plutôt celle de Salmanazar V qui l'avait assiégée pendant 3 ans. Mais c'est bien

21. W.W. Hallo, « From Qurqar to Carchemish, Assyria and Israel In The Light of New Discoveries », *BA* 23, 1960, pp. 51-52.

22. Radner, *loc. cit.* (n. 19), pp. 95-104.

23. Baker, *loc. cit.* (n. 19), pp. 586-587 ; J.A. Brinkman, *A Political History of post-Kassite Babylonia 1158-722 B.C.*, Rome 1968, pp. 62, 243-245, 360 ; J. Elayi et A. Cavigneaux, « Sargon II et les Ioniens », *OrAnt* 18, 1979, p. 68.

24. Sur l'attribution inexacte d'un siège de Tyr de cinq ans à ce roi, cf. Elayi, *op. cit.* (n. 13), pp. 172-176 ; Elayi-Cavigneaux, *ibid.*, pp. 66-68 ; J. Elayi, « Les relations entre les cités phéniciennes et l'Empire assyrien sous le règne de Sennachérib », *Sem.* 35, 1985, pp. 20-22. Voir plus loin, dans ce chapitre.

25. G.W. Vera Chamaza, « Sargon II's Ascent to the Throne : the Political Situation », *SAAB* 6, 1992, pp. 21-33.

26. Comme Sargon II était un fier guerrier, il n'admettait pas de ne pas avoir mené d'expédition militaire dès son année d'accession au trône : aussi a-t-il biaisé le système de datation de ses *Annales*

Sargon II qui s'occupa de l'organisation de la nouvelle province qui signifiait la fin du royaume d'Israël. Les difficultés qu'il rencontra au début de son règne, en particulier une forte opposition intérieure, représentèrent pour tous les peuples soumis l'occasion de se libérer du joug assyrien. Le roi Iaubi³di de Hamat fut l'instigateur d'une vaste rébellion des régions occidentales de l'Empire assyrien, de la Syrie à la Palestine. Cette coalition anti-assyrienne comprenait notamment les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et de Samarie : « Iaubi³di ... a fait se révolter contre moi les villes d'Arpad, de Simyra ... « (*Ia-u-bi-³di ...^{URU} ar-pad-da^{URU} ši-mir-ra it-ti-ia uš-bal-kit ...*)²⁷. Même transformées en provinces assyriennes, Simyra et Samarie se sont quand même insurgées. Arwad avait plusieurs raisons pour participer à cette coalition : c'était une coalition des États du nord, elle était dirigée par le roi de l'État voisin de Hamat, et sa voisine Simyra y participait. Mais il n'existe dans les textes aucune mention de sa participation. Quoiqu'il en soit, en 720, la 2^e année de son règne (2^e *palû*), Sargon II écrasa la coalition à Qarqar, non loin d'Arwad, comme l'avait fait son ancêtre Salmanazar III. Il captura Iaubi³di et s'empara du royaume de Hamat qu'il transforma en province assyrienne. Il conquiert aussi tout le pays d'Amurru²⁸. Simyra restait capitale de province assyrienne puisqu'elle l'était toujours beaucoup plus tard, en 688²⁹. Sargon II poussa ensuite son avantage et descendit jusqu'en Philistie où il ravagea Gaza et Raphia. Le front de l'ouest était provisoirement stabilisé. En 717, le 5^e *palû*, il transforma le royaume de Karkémish en province assyrienne. La multiplication des provinces assyriennes en Syrie du Nord et le contrôle qu'exerçait le gouverneur de la province voisine de Simyra devaient sans doute dissuader Arwad d'entrer en rébellion. Les exploits guerriers de Sargon II étaient si impressionnants que même les rois chypriotes, malgré leur éloignement au sein de la mer, furent effrayés et décidèrent spontanément d'aller à Babylone en 701 ou 709 lui faire allégeance et lui apporter eux-mêmes leurs tributs³⁰. Le roi d'Arwad et les autres rois phéniciens doivent être inclus parmi les rois « du rivage de la mer » (*šarrāni meš-ni ša a-ḥi tam-tim*)³¹, qui versèrent tribut, sans distinction entre les Phéniciens et les autres peuples côtiers.

La cité d'Arwad est représentée sur les bas-reliefs du nouveau palais de Sargon II à Khorsabad, la nouvelle capitale qu'il s'est fait construire entre 717 et

27. H. Winckler, *Die Keilschrifttexte Sargons*, Leipzig 1889, I, p. 102, ll. 33-34 (Display Inscription) ; A.G. Lie, *The Inscriptions of Sargon II, king of Assyria*, Paris 1929, p. 6, l. 25 ; *ARAB* II, p. 70, § 70 (Assur charter).

28. *ARAB* II, § 134.

29. Iddina-aḥḥe fut éponyme cette année-là : *RLA*, s.v. Eponymen.

30. *ARAB* II, §§ 44, 70.

706³². Il a fait illustrer, en le simplifiant, le processus complexe du commerce du bois, dans un emplacement de choix car il le considérait comme un de ses plus glorieux succès. Il mettait à contribution les spécialistes de l'exploitation du bois et de son transport, c'est-à-dire les Phéniciens et les Chyriotes. Il a fait représenter le transport terrestre des troncs d'arbres depuis les forêts du mont Liban ou des montagnes de Chypre, puis leur transport maritime jusqu'en Assyrie. Le trajet maritime du bois passait d'abord par une île rocheuse fortifiée qui était sans doute Tyr³³. Ensuite, il était transporté jusqu'à une deuxième cité fortifiée bâtie sur une île plate. Cette cité peut être identifiée comme étant Arwad grâce à un symbole caractéristique placé à côté : un dieu barbu à queue de poisson, Ba'al Arwad³⁴. Arwad servait donc à cette époque de cité de transit pour le transport du bois vers l'Assyrie ; cela signifie aussi que Sargon II n'utilisait pas les forêts du Djebel el-Ansâriyé, dans l'arrière-pays d'Arwad, pour ses travaux de construction à Khorsabad. Après avoir transité par Arwad, le bois arrivait dans une troisième cité à l'embouchure de l'Oronte, qui pourrait être Al-Mina. Il était enfin acheminé par le cours de l'Oronte, puis de l'Euphrate, jusqu'en Assyrie.

On a aussi connaissance, indirectement, d'une intervention de la flotte aradienne. Il s'agit de la révolte de Tyr et de l'intervention de Sargon II à partir de 706 pour un siège de cinq ans. Cet événement est connu par un texte akkadien tardif en quatre exemplaires, daté de 706, mentionnant brièvement qu'il a soumis Tyr³⁵ : une discrétion aussi inhabituelle sur la victoire assyrienne fait douter de sa réalité. Il est également connu par un texte de Flavius Josèphe, qui dit s'être inspiré de l'auteur grec du 2^e s. Ménandre de Pergame, qui a pu remonter indirectement aux annales tyriennes du 8^e s.³⁶. Des erreurs se sont glissées dans le récit à travers ces transmissions successives, qui ont conduit les spécialistes à attribuer ce siège à différents rois d'Assyrie. Comme on l'a montré³⁷, ce siège, ou plutôt ce blocus, de Tyr, qui a duré cinq ans, a commencé sous Sargon II. Selon Josèphe, le roi d'Assyrie vint attaquer Tyr avec 60 navires équipés de 800 rameurs, que lui ont fourni les autres Phéniciens. Les Tyriens les auraient affrontés avec seulement 12 navires, ils auraient gagné la bataille, en faisant 500 prisonniers. La suprématie de Tyr avec cinq fois moins de galères est surprenante, mais le récit vient de la version tyrienne qui a sans doute été embellie. On se demandera quels effectifs pouvaient constituer la flotte de Sargon II : Byblos ne devait pas avoir de flotte de

32. S. Parpola, « The Construction of Dur-Šarrukin in the Assyrian Royal Correspondence », in A. Caubet éd., *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d'Assyrie*, Paris 1995, pp. 49-133 (avec bibl.).

33. P. Albenda, *The Palace of Sargon King of Assyria*, Paris 1986 ; *id.*, « A Mediterranean Seascape from Khorsabad », *Assur* 3/3, 1983, pp. 1-34.

34. Cf. J. Elayi et A.G. Elayi, « Ba'al Arwad », in *ACFP* V/I, Palerme 2005, pp. 33-133.

35. *ARAB* II, p. 61, § 118.

guerre à cette époque ; Sidon faisait toujours partie du double royaume gouverné par le roi de Tyr, même si elle avait essayé de s'en libérer, et on peut douter qu'elle ait voulu le combattre. Sargon II disposait des flottes chyriotes depuis son expédition à Chypre fin 709 ou en 708, et il est probable aussi qu'il avait réquisitionné la flotte d'Arwad. L'Histoire se répète car un demi-millénaire auparavant, Arwad avait aidé le roi d'Amurru Aziru à assiéger Tyr³⁸. L'Assyrie était en train de devenir une puissance navale, utilisant les flottes des cités côtières conquises, notamment celle d'Arwad. Elle commençait aussi à maîtriser les bénéfices commerciaux grâce au contrôle des routes maritimes. La politique de Sargon II à l'égard des cités phéniciennes et chyriotes montre que son emprise était progressive dans l'annexion de territoires et l'imposition de tributs car il savait faire preuve d'opportunisme et de pragmatisme.

Sennachérib n'était pas le fils aîné de Sargon II, mais il exerça la charge de prince héritier pendant les seize ans de règne de son père. C'est dire qu'il connaissait bien tous les dossiers quand il monta sur le trône en 704, et il était préparé à consolider et à poursuivre les conquêtes de Sargon II³⁹. Mais il avait un caractère vindicatif, influençable, soumis aux intrigues de son harem, en particulier de son épouse Zakûtu qui marqua profondément la politique assyrienne durant les trois règnes de Sennachérib, d'Assarhaddon et d'Assurbanipal. Arwad n'est mentionnée qu'une seule fois dans les *Annales* et autres textes de Sennachérib, car elle semble avoir gardé une réserve prudente. La troisième campagne occidentale de 701 s'est déroulée en trois étapes : d'abord contre Tyr pour corriger l'échec de son père, ensuite contre la Philistie et l'Égypte, enfin contre Juda⁴⁰. Il n'est pas certain que la cité de Tyr ait participé à la coalition anti-assyrienne dirigée par Ézéchias de Juda, mais en tout cas, Arwad n'avait aucune raison d'y participer de par sa position géographique septentrionale. Le double royaume de Tyr et de Sidon disparut et Sidon retrouva son autonomie. La troisième campagne de Sennachérib consacrait le succès de sa politique au Levant, dont la meilleure preuve fut la longue paix qui suivit jusqu'à la fin de son règne. Après le récit de cette campagne, les *Annales* rapportent longuement les tributs que reçut le roi d'Assyrie, avec l'unique mention du roi d'Arwad : « De Menahem le Samsimurite, de Tuba'lu le Sidonien, d'Abdile'ti l'Aradien (^m*Ab-di-li-ʿti* ^{URU}*A-ru-da-ai*), Urumilki le Giblite, Mittinti l'Ashdodite, Budu-ilu le Beth-Ammonite, Kamusu-nabdi le Moabite, Malik-rammu l'Édomite, rois d'Amurru, en totalité, de nombreux présents comme lourds tributs ils portèrent devant moi pour la quatrième fois et ils embrassèrent mes pieds »⁴¹. Si c'est bien la quatrième fois qu'il

38. Voir *supra*, Chapitre III.

39. E. Frahm, in *RLA*, Berlin-New York 2009, s.v. Sanherib.

40. L.L. Grabbe éd., « Like a Bird in a Cage » *The Invasion of Sennacherib in 701 BCE*, Sheffield 2003 ; Elayi, *loc. cit.* (n. 24), pp. 19-26.

recevait le tribut en 701, la 4^e année de son règne, cela signifie qu'il était annuel, mot qu'il emploie quelques lignes auparavant : *šat-ti-šam*⁴². En dehors du paiement régulier du tribut, on ne sait rien d'autre du roi Abdile³ti d'Arwad, dont le nom phénicien *'BDL³T* est compris comme « Serviteur de la Valeureuse »⁴³. Tout allait bien dans la province voisine de Simyra puisqu'en 688, son gouverneur assyrien Iddina-ah⁴he fut éponyme⁴⁴. Les Aradiens ne furent pas sollicités pour équiper une flotte en 694 au sud de la Mésopotamie, dans la confrontation avec les Chaldéens et leurs alliés : seuls les marins tyriens, sidoniens et chypriotes furent mis à contribution car ils avaient été fait prisonniers par Sennachérib⁴⁵. Cela signifie clairement que le roi d'Assyrie n'avait pas combattu les Aradiens car ils ne s'étaient pas révoltés contre lui. Pour se venger de la capture de son fils, Sennachérib s'empara de Babylone en 690 et la noya sous les eaux de l'Euphrate. Ce sacrilège hypothéqua sérieusement les relations assyro-babyloniennes. Son autre erreur consista à désigner comme prince héritier son plus jeune fils, Assarhaddon, imposé par sa mère Zakûtu. Les autres fils de Sennachérib complotèrent contre lui : il fut assassiné en 681 et ses archives épistolaires furent détruites.

Son assassinat fut suivi par une courte guerre civile dont Assarhaddon sortit vainqueur et il se fit couronner roi à Assur en 680⁴⁶. Il semble avoir souffert d'une maladie inflammatoire qui le rendait périodiquement dépressif et il était très dépendant des astrologues. Le changement de règne était l'occasion de soulèvements : la Chaldée était en effervescence, les Scythes et les Cimmériens s'agitaient en Asie Mineure, et le pharaon Taharqa attisait l'hostilité des cités phéniciennes qui étaient frustrées de leur débouché commercial vers l'Égypte depuis le règne de Tiglath-phalazar III⁴⁷. La domination assyrienne sur les cités phéniciennes ne cessait de s'accroître sans aller toutefois jusqu'à leur incorporation complète dans l'Empire assyrien. Sidon, Tyr et Arwad se révoltèrent contre Assarhaddon, mais chacune à sa manière et à un moment différent. C'est le roi de Sidon Abdimilkot qui entra le premier en rébellion en 677. Il s'allia avec San-

42. *Ibid.*, p. 30, l. 49.

43. E. Lipiński éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s.v. Abdile³ti.

44. *RLA*, s.v. Eponymen ; T. Kasman et S. Parpola eds, *Legal Transactions of the Royal Court of Nineveh, Part I, State Archives of Assyria VI*, Helsinki 1991, pp. 63-64, no. 66-69.

45. Luckenbill, *op. cit.* (n. 41), p. 73, ll. 58-61.

46. L. Marti, « "J'étais le plus jeune de mes frères". L'avènement héroïque d'Assarhaddon, un jeune homme prédestiné », in J.-M. Durand et al. eds, *Le jeune héros*, Fribourg-Göttingen 2011, pp. 184-201.

47. H.W.F. Saqss. « The Nimrud Letters 1952 : Part II ». *Iraq* 17, 1955, p. 127, XII (= ND 2715) ;

duarri, roi de Kundu et de Sissu en Cilicie, car il ne pouvait pas compter sur le roi de Tyr, son rival vaincu par Sennachérib, ni sur Byblos qui ne participait à aucune révolte, ni sur Arwad qui jouait encore la prudence.

L'intérêt d'Assarhaddon pour la côte phénicienne s'explique surtout par son emplacement sur la route de l'Égypte, donc plus les cités méridionales de Sidon et de Tyr qu'Arwad, la cité du nord. Son objectif à l'ouest n'était pas la domination totale et définitive des États côtiers encore mal soumis, mais avant tout la conquête de l'Égypte, et ensuite le développement de la puissance maritime de l'Assyrie. Avec Sidon, il voulut faire un exemple pour dissuader les autres Phéniciens de se révolter et il écrasa la révolte de manière si violente que l'événement marqua pour longtemps les esprits et qu'il fut rapporté dans les chroniques babyloniennes. Il détruisit Sidon, déporta ses habitants et fit construire sur les ruines une nouvelle ville appelée Kar-Assarhaddon. Pour cette construction, il fit appel à tous les rois « du Hatti et de la côte », au nombre desquels se trouvait forcément le roi d'Arwad⁴⁸. Après avoir transformé Sidon en province assyrienne, il donna quelques anciennes villes sidoniennes au roi Ba⁴al I de Tyr et lui imposa un traité qui délimitait rigoureusement ses droits et ses devoirs, et qui établissait un contrôle strict de ses activités⁴⁹. Le traité, qui était explicitement un *adê*, énumérait les ports et les routes commerciales que les Tyriens étaient autorisés à fréquenter avec leurs navires, à condition de payer des droits de douane : les ports d'Akko et de Dor, toute la côte philistine, Byblos, le pays du Liban et les villes de la montagne, et toutes « les villes du territoire du pays d'Assur du rivage de la mer » (URU.MEŠ *ta-ḥu-me šá KUR-Aš-šur.KI šá šī-di tam-tim gab-[bu]*)⁵⁰, c'est-à-dire les provinces de Sidon et de Simyra. La cité d'Arwad n'était pas mentionnée de manière explicite, mais indirectement puisqu'elle était en principe contrôlée par le gouverneur de Simyra. La première campagne assyrienne contre l'Égypte en 674 se solda par un échec : c'est surtout Tyr, base stratégique idéale pour préparer la conquête de l'Égypte, qui fut mise à contribution. On ignore si Arwad fut sollicitée pour cette campagne.

En 673, Assarhaddon se lança dans une nouvelle entreprise : il trouvait son palais de Ninive trop petit et en fit construire un plus grand. Pour fournir des matériaux nécessaires à cette construction, il mit à contribution vingt-deux rois occidentaux : douze rois « du pays de Hatti et de la côte » et dix rois chypriotes « du milieu de la mer ». Parmi les premiers se trouvait « Mattanba⁴al, roi d'Arwad » (*I.Ma-ta-an-ba-²-al LUGAL/MAN URU/KUR.A-ru-ad-da/Ar-ú-a-*

48. *ARAB* II, § 512.

49. N. Na³aman, « Esarhaddon's Treaty with Baal and Assyrian Provinces along the Phoenician Coast », *RSF* 22, 1994, pp. 3-8 ; S. Parpola et K. Watanabe, *Neo-Assyrian Treaties and Loyalty Oaths II*, Helsinki 1988, pp. 24-27, n° 5.

di)⁵¹, placé dans la liste entre Milkyasap (Milki-ashapa), roi de Byblos, et Abiba'al, roi de Samsimuruna⁵². Pour souligner l'universalité de son pouvoir à l'ouest, Assarhaddon affirmait : « Tous les rois du milieu de la mer, depuis Chypre et l'Ionie jusqu'à Tarshish, se sont prosternés à mes pieds »⁵³. Le roi d'Arwad était classé parmi les « rois du milieu de la mer », une notion géographique qui surprenait le roi d'Assyrie car elle ne lui était pas familière.

Après Sidon, ce fut au tour de Tyr de se révolter, sans doute à partir de 674, après s'être alliée avec le pharaon Taharqa. Dans sa dixième campagne, en 671, Assarhaddon régla au passage le problème de Tyr, avant de partir à la conquête de l'Égypte ; il remporta cette fois la victoire, mais une victoire éphémère. Sa campagne contre Tyr n'était pas des plus glorieuses non plus car il ne réussit pas à s'emparer de l'île et Ba'al I se soumit très vite afin de limiter les représailles et conserver son trône. En tout cas, les rois phéniciens tributaires se gardaient bien, à la fin du règne d'Assarhaddon, d'omettre de payer chaque année les lourds tributs et les redevances.

On n'a pas d'information sur Arwad dans les textes d'Assarhaddon, mais des informations rétrospectives très claires dans ceux de son successeur Assurbanipal⁵⁴. Le roi Yakinlu, qui était sur le trône d'Arwad, supportait mal la soumission à l'Assyrie, peut-être parce que les conditions étaient devenues plus difficiles. Il se sentait aussi en sécurité sur son île fortifiée. Même s'il était moins puissant que le roi de Tyr, il possédait des atouts supplémentaires car son île était plus éloignée de la côte et, en cas de blocus, en plus des puits et des citernes, il pouvait utiliser une source d'eau douce au fond de la mer, captée à l'aide d'un tuyau en cuir⁵⁵. Lorsqu'il était prince héritier, Assurbanipal se méfiait déjà de lui et interrogeait l'oracle de Shamash à son propos : « Yakinlu écouterait-il et agréerait-il son message s'il lui est remis en mains propres par le messenger Nabû-šarru-ušur ? »⁵⁶. Dans ses *Annales*, il le présentait comme un rebelle de longue date : « Yakinlu, roi du pays d'Arwad qui vit au milieu de la mer et qui ne s'est pas soumis aux rois, mes pères » (*Ja-ki-in-lu-u/ú LUGAL KUR.A-ru-ad-da a-šib*

51. ARAB II, §§ 690, 697 ; R. Borger, *Die Inschriften Assarhaddon Königs von Assyrien*, AfO Beih. 9, Graz 1956, p. 58, Nin. A, col. V, l. 60.

52. Sur l'identification de cette cité phénicienne, voir *supra*, Chapitre I.

53. ARAB II, § 710 (qui propose Nusisi, c'est-à-dire Knossos au lieu de Tarshish) ; sur Tarshish, voir par ex. E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia*, Leuven et al. 2004, pp. 225-265 (avec bibl.).

54. Cf. J. Elayi, « Les cités phéniciennes et l'Empire assyrien à l'époque d'Assurbanipal », *RA* 77, 1983, pp. 50-53.

55. Voir *supra*, Chapitre I.

MURU₄ *tam-tim ša a-na LUGAL.MEŠ AD.MEŠ-ja la kan-šú*)⁵⁷. L'utilisation du pluriel pour désigner les prédécesseurs d'Assurbanipal semblerait indiquer que ce n'était pas seulement sous Assarhaddon, mais aussi sous Sennachérib que Yakinlu s'était rebellé. Il n'en est rien car, au début du règne d'Assarhaddon, le roi d'Arwad se nommait Mattanba'al et avait versé tribut. Sans doute Assurbanipal voulait-il simplement signifier ainsi que l'île n'était toujours pas conquise.

Dans deux de ses trois lettres adressées à Assurbanipal, Itti-shamash-balātu dénonçait les agissements de Yakinlu et la corruption de certains responsables assyriens⁵⁸. C'était un fonctionnaire assyrien de la province de Simyra ou de la cité d'Arwad, installé sans doute dans le territoire continental aradien en face de l'île⁵⁹. La lettre est un peu lacunaire, mais l'essentiel de l'accusation portée contre Yakinlu est clair. Il rappelait que la situation durait depuis le règne d'Assarhaddon, mais qu'il n'avait pas osé la dénoncer à cause de la notoriété des Assyriens impliqués : « Il y en a parmi les courtiers du roi mon seigneur qui ont investi de l'argent dans cette maison (*a-na bîti an-ni-i*) ; ceux-là, avec les marchands, sont effrayés du premier au dernier ». Il s'efforçait de convaincre Assurbanipal qu'il ne s'était jamais compromis avec eux : « Pas un sicle ni un demi-sicle je n'ai donné à quelqu'un ; je donne seulement au roi mon seigneur (*l šiqlu 1/2 šiqlu a-na me-me-e-ni la ad-dan a-na šarri bêli-ia ad-dan*). Que le roi s'en souvienne », et il s'excusait de son inaction sous le règne précédent. Que reprochait-il au roi d'Arwad ? Il l'accusait de gérer le commerce maritime de sa région contre les intérêts assyriens : « Yakinlu bloque les navires, si bien qu'ils ne peuvent pas accoster au port du roi, mon seigneur. Il s'approprie les recettes du port. Si quelqu'un accoste dans son port en premier, il lui permet de repartir, mais s'il accoste dans le port assyrien, il le tue et confisque son navire, tout en prétextant qu'il a commis des exactions » (*ik-ki-lu-ú la ú-ra-am-mu^{isu} elippâni^{mes} ina ka-a-ru ša šarri bêli-ia la e-la-a-ni-u ka-a-ru gab-bi a-na pa-ni-šú us-sah-ḥar ša a-na pa-ni-ši il-la-kan-ni ḥarrâni¹¹ i-na šêpâ¹¹-šú i-šak-kan ša a-na ka-a-ru ša^{ma} aššur^{ki} il-la-ni i-du-ak^{isu} elippi-šú ú-pa-ši*)⁶⁰. Il bénéficiait apparemment de la

57. ARAB II, § 780 ; M. Streck, *Assurbanipal und die letzten Assyrischen Könige bis zum Untergange Niniveh's II*, Leipzig 1916, pp. 18-19, II, ll. 63-64 ; M. Botto, *Studi storici sulla Fenicia L'VIII e il VII secolo A.C.*, Pise 1990, pp. 220-221, nA 40. Prisma Rassam et prisma A, col. II, ll. 63-64.

58. ABL 1110, 992 ; R.H. Pfeiffer, *State Letters of Assyria*, New Haven 1935, pp. 104-105, n° 137 ; Baker, *op. cit.* (n. 47), vol. 2, part I, Helsinki 2000, p. 589, s.v. Itti-Šamaš-balātu (1^{ère} lettre : ABL 992, 2 ; 2^e lettre : CT 53, 16, 2 ; 3^e lettre : CT 53, 148, 2, concernant des produits fabriqués par des charpentiers). Il semble admis que Ikkilû mentionné dans la lettre est le même que Yakinlu d'Arwad : cf. H.J. Katzenstein, *The History of Tyre*, Jérusalem 1973, p. 279, n. 98 (avec bibl.).

59. J.D. Bing, *A history of Cilicia during the Assyrian period*, Ann Arbor 1976, p. 140, le considère comme le résident assyrien d'Arwad.

complicité de hauts personnages qui y trouvaient leur intérêt car le commerce aradien était sans doute plus prospère que le commerce assyrien dans cette région. Il serait instructif de connaître les ports qui étaient sous contrôle assyrien et les ports du roi d'Arwad. Le terme *kāru* utilisé dans la lettre pouvait désigner aussi bien un port qu'un quai dans un port. Le port de Yakinlu était certainement le double port de l'île d'Arwad⁶¹. Le *kāru* assyrien n'était sans doute pas situé dans l'île⁶², car les Assyriens ne devaient pas y être plus admis qu'ils ne l'étaient dans l'île de Tyr. Il est à chercher parmi les ports de la côte voisins de l'île : Carné (Tell Qarnum) est le plus vraisemblable car il était proche de l'île. Tabbet al-Hammam, port artificiel créé au 9^e s., était trop éloigné ; le port d'Amrit, mis au jour en 1992 et le plus proche de l'île, n'était peut-être pas encore en activité à cette époque⁶³, et Yakinlu aurait sans doute difficilement intervenu dans le port de Simyra, capitale de province assyrienne, à l'embouchure du Nahr el-Abrash. Il est question dans la lettre de quelqu'un qui est « à Simyra » (*ina^{al} ši-mir-a-a*) et qui va se rendre à Assur auprès du roi. Il semblerait qu'un *sukkallu* ait été chargé de faire un rapport au roi d'Assyrie sur cette affaire, ce qui a peut-être décidé Itti-shamash-balātu à prendre les devants. La cité d'Arwad devait collaborer étroitement au bon fonctionnement du commerce maritime assyrien pour être autorisée à garder une certaine autonomie dans son propre commerce. Mais Yakinlu profitait déjà pendant le règne d'Assarhaddon de sa puissance maritime et du contrôle assyrien défectueux pour exploiter la situation à son avantage et accroître ses bénéfices. En somme, le roi d'Arwad était un habile commerçant qui avait le sens des affaires, et qui profitait de la situation pour exploiter lui-même ceux qui l'exploitaient. Pour obtenir le pardon d'Assurbanipal, Itti-shamash-balātu se comportait comme un courtisan assidu : « J'étais un chien mort. Le roi m'a sauvé de mille morts. Le roi est mon dieu et le roi est (pour moi) comme la lumière du matin ! Il m'a donné la vie, puissé-je ne pas mourir ».

Il est clair qu'Assarhaddon ne s'était guère soucié du roi d'Arwad, qui avait pu continuer impunément ses agissements anti-assyriens dans une quasi-indépendance. Les problèmes de Sidon et de Tyr étaient réglés, mais la victoire assyrienne remportée en 671 en Égypte était une conquête éphémère. Taharqa fomentait des troubles dans le nord, obligeant Assarhaddon à préparer une troisième campagne contre l'Égypte. Après avoir réprimé un complot, il repartit en 669 pour l'Égypte malgré l'aggravation de sa maladie, mais la mort le surprit en cours de route.

Assurbanipal monta sur le trône de Ninive en 668 en vertu d'un traité de succession, inspiré peut-être par sa grand-mère Zakātu, qui donnait le trône de

61. Voir *supra*, Chapitre I.

62. Contrairement au point de vue de J.D. Bing, *op. cit.* (n. 59), p. 140.

63. Cf. J. Elayi et M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens*

Babylone à son frère Shamash-shum-ukîn. Il poursuivit la politique d'Assarhaddon dans ses grandes lignes. Son premier objectif était de reconquérir l'Égypte qui s'était soulevée à la mort de son père. En 665, il adjoignit à son armée des auxiliaires phéniciens, chypriotes et syriens ; si le roi d'Arwad n'était pas totalement en dissidence, il avait dû y participer car l'obligation de la contribution militaire existait déjà sous Sennachérib⁶⁴. Les textes akkadiens relatent assez clairement et à plusieurs reprises les événements d'Arwad, mais l'ordre des textes n'étant pas chronologique, il est très difficile de les situer les uns par rapport aux autres et de les dater⁶⁵. Il faut ajouter que, dans les textes historiques, les faits sont le plus souvent relatés sans explication des causes, et que beaucoup de textes d'Assurbanipal sont encore inédits.

Le nom du roi Yakinlu d'Arwad apparaît parmi la liste des vingt deux rois de la côte tributaires, entre Milkyasap roi de Byblos et Abiba'al roi de Sam-simuruna, le premier roi de la liste étant Ba'al I roi de Tyr⁶⁶. On a proposé d'y voir, sans arguments suffisants, la liste d'une confédération de vingt deux rois de Hatti dirigée par Ba'al I et Manassé de Juda⁶⁷. Toutefois, il ne semble pas y avoir de signification particulière ni dans le nombre de rois indiqué ni dans la classification choisie, en dehors du groupement géographique des rois chypriotes, et du fait que les deux rois placés en tête étaient peut-être les plus puissants des rois de la liste. On a dit que les scribes s'étaient contentés de copier cette liste dans les textes d'Assarhaddon⁶⁸, ce qui conduirait à mettre en doute l'autorité d'Assurbanipal sur tous ces États. Mais les différences orthographiques et les changements des rois d'Arwad et de Beth-Ammon (Yakinlu a remplacé Mattanba'al et Amminabdi Budu-ilu) rendent cette hypothèse très peu probable. De quand date l'envoi de tributs par les vingt deux rois de la côte de la liste, parmi lesquels le roi

64. *ARAB* II, pp. 145, § 319 ; 148, § 329 ; 154, § 350. Sur l'organisation de l'armée assyrienne à cette époque, cf. W. Manitus, « Das stehende Heer der Assyrenkönige und seine Organisation », *ZA* 24, 1910, pp. 97-117 ; H.W. Saggs, « Assyrian Warfare in the Sargonid Period », *Iraq* 25, 1963, pp. 145-154 ; J.N. Postgate, *Taxation and Conscriptioin in the Assyrian Empire*, Rome 1974, pp. 218-226 ; J.V. Kinnier Wilson, *The Nimrud Wine Lists*, Londres 1972, pp. 48-62 ; P. Garelli, « Remarques sur l'administration de l'Empire assyrien », *RA* 68, 1974, pp. 137-140.

65. J.H. Aynard, *Le prisme du Louvre*, Paris 1957, p. 2 ; M. Cogan, « Ashurbanipal Prism F : Notes on scribal Techniques and editorial Procedures », *JCS* 29, 1977, p. 103 ; A.K. Grayson, « The Chronology of the Reign of Ashurbanipal », *ZA* 70, 1980, p. 245 ; D. Arnaud, *Assurbanipal, roi d'Assyrie*, Paris 2007.

66. Sur l'importance des dénonciations dans l'Empire assyrien, cf. P. Garelli, « Les sujets du roi d'Assyrie », in *La voix de l'opposition en Mésopotamie*, Colloque de l'Institut des Hautes Études de Belgique, Bruxelles 1973, pp. 202-207.

67. *ARAB* II, § 876.

d'Arwad ? Dans certains textes, il semble relié à leur participation à la guerre contre l'Égypte : « Au cours de ma marche, vingt deux rois de la côte ... m'apportèrent de riches présents et me baisèrent les pieds. Je joignis leurs forces et leurs navires à mes armées de terre et de mer »⁶⁹. Leur contribution militaire est reliée par tous les textes à la première campagne d'Égypte qui est datée *ca.* 667/6⁷⁰. Les Éditions C et A semblent indiquer le début de la campagne, lorsque les Assyriens entreprirent de chasser Taharqa de Memphis, tandis que les Éditions E₁ (vers 666/5) et E₂ (665/4), qui sont plus sûres parce que plus proches de l'événement⁷¹, indiquent que les rois phéniciens furent enrôlés après la prise de Memphis, pour aider les Assyriens à chasser Taharqa d'Égypte et d'Éthiopie. Dans les textes les plus anciens, l'envoi de leurs tributs n'est pas relié à leur participation à la première campagne d'Égypte : il n'est pas question des tributs des vingt deux rois de la côte, mais de l'hommage du baiselement des pieds rendu par « les rois du soleil levant et couchant » lors de l'avènement d'Assurbanipal⁷². Dans les textes de l'Édition D K3050 et 2694, datée de 648, il n'est pas question de la contribution militaire à la campagne d'Égypte. Donc, le lien entre les deux événements, l'envoi de tributs par les rois phéniciens et leur participation à la première campagne d'Égypte, est probablement un arrangement tardif et vraisemblable des scribes : lorsqu'Assurbanipal traversa la Phénicie au cours d'une de ses campagnes, il est possible que les rois phéniciens l'aient accueilli et lui aient apporté directement leur tribut⁷³. Mais cela n'aurait sans doute pas pu se produire au cours de la première campagne d'Égypte, car il ne semble pas y avoir participé en personne⁷⁴.

Le problème aradien se décompose en trois parties : lettre de dénonciation d'Itti-shamash-balātu, soumission de Yakinlu, et succession après sa mort. Les textes relatifs à la succession de Yakinlu permettent de situer les événements : Assurbanipal avait alors assez d'autorité à Arwad pour régler le problème de la succession, ce qui signifie qu'il était nécessairement intervenu pour résoudre les difficultés mentionnées dans la lettre. La chronologie « dénonciation-soumission-succesion » est donc la seule acceptable. La lettre d'Itti-shamash-balātu à Assurbanipal, demandant son intervention contre les agissements coupables de Yakinlu, doit dater du début de son règne sans qu'on puisse préciser davantage.

69. *Ibid.*, p. 288 ; E. Gjerstad, *The Swedish Cyprus Expedition IV/2*, Stockholm 1948, p. 451, n. 1.

70. *ARAB* II, pp. 293, § 771 ; 340, § 876 ; *ANET*, p. 294.

71. Grayson, *loc. cit.* (n. 65), p. 244 et n. 31 ; K.A. Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt*, Warminster 1973, pp. 162, 392 et n. 874.

72. *ARAB* II, p. 349, § 901 ; *ANET*, p. 296 ; A.C. Piepkorn, *Historical Prism Inscriptions of Assurbanipal* I, Chicago 1933, pp. 12-13, II, ll. 9-17 ; Grayson, *ibid.*, p. 245.

73. Voir note précédente ; *ARAB* II, pp. 345, § 889 ; 380, § 987 ; M. Cogan, « Ashurbanipal Prism

Aucune référence à cette dénonciation⁷⁵ ne figure dans les *Annales* et autres textes d'Assurbanipal. Il s'agissait sans doute d'étouffer l'accusation de corruption portée contre les responsables assyriens. Peut-être le roi d'Assyrie ne voulait-il pas non plus compromettre Itti-shamash-balātu auprès des Aradiens et des fonctionnaires assyriens de la région en révélant sa dénonciation : il pourrait ainsi continuer à assurer ses fonctions.

Les textes historiques donnent de très vagues indications sur les motifs de l'intervention assyrienne à Arwad : « Yakinlu, roi d'Arwad, qui habite dans la mer immense, dont la demeure, comme celle d'un poisson, se trouve dans les vagues innombrables de l'abîme puissant, et qui s'est fié lui-même à la mer terrifiante, refusant de se soumettre à mon autorité et d'implorer ma grâce royale (*šá eli tam-tim gal-la-ti i-lu-ú-ma la kit-nu-šu a-na ni-i-ri*), a fait à présent sa soumission comme mon vassal et a accepté mon autorité »⁷⁶. On a pensé que la révolte de Yakinlu était reliée à celles des rois de Tyr, de Hilakku et de Tabal parce que les récits relatifs à ces quatre événements sont toujours groupés⁷⁷. Mais comme la composition des textes d'Assurbanipal n'est pas chronologique, tous ces événements ont pu être placés ensemble, simplement parce qu'ils ont eu lieu dans la même aire géographique : le pays des Hatti. Assurbanipal est intervenu à Arwad entre 665 et 649, peut-être au cours de sa troisième campagne de 662 contre Tabal et Tyr. Les textes présentent deux versions assez différentes de la soumission de Yakinlu, à tel point qu'on peut se demander si la deuxième version est un embellissement de la première ou s'il s'agit de deux faits différents, d'une soumission qui s'est faite en deux temps. La première version, celle de l'Édition E₂, indique que le roi d'Arwad a fait sa soumission comme vassal et a été soumis à un tribut annuel : « (Le paiement) d'or, de laine rouge sombre, de laine noire, de poissons et d'oiseaux, je lui imposai comme tribut annuel »⁷⁸. Yakinlu serait donc passé d'une phase de tribut sporadique, à une phase de tribut annuel. En dehors de l'Édition E₂, tous les autres textes historiques indiquent que le roi d'Arwad a amené sa fille à Ninive avec une grosse dot et baisé les pieds d'Assurbanipal : « Sa fille, avec une grosse dot, il m'amena jusqu'à Ninive pour me servir comme concubine, et il me baisa les pieds »⁷⁹. La première version est la plus ancienne : 665-664⁸⁰ ; elle ne mentionne pas la campagne contre Ba'al I de Tyr, pourtant

75. Les textes K 2675 et K 228 de l'Édition E₂ (*ARAB* II, pp. 348-349, §§ 900-901) sont explicites à ce sujet et plus sûrs parce que plus proches de l'événement. K.A. Kitchen, *op. cit.* (n. 71), p. 394, n. 884, pense, sans doute à tort, que c'est la deuxième campagne qui a été faite par les généraux.

76. *ARAB* II, § 912 ; Streck, *op. cit.* (n. 57), pp. 168-169, II, l. 29.

77. Bing, *op. cit.* (n. 59), p. 140.

78. *ARAB* II, § 912.

79. *Ibid.*, §§ 780, 848.

très importante par rapport aux événements qu'elle rapporte, ce qui signifie qu'elle n'avait pas encore eu lieu. La divergence entre les deux versions suggère qu'il ne s'agit pas du même fait et permet de proposer l'hypothèse suivante : dans une première étape, Yakinlu a été soumis au tribut annuel et, dans une deuxième étape, il a amené sa fille à Ninive dans le harem royal et il a baisé les pieds d'Assurbanipal. Il a peut-être été influencé par l'échec de la révolte du roi Ba^cal I de Tyr, se croyant lui aussi invulnérable sur son île. Ainsi s'expliquerait le passage de l'Édition B où la soumission des rois d'Arwad et de Tabal est présentée comme une conséquence de celle du roi de Tyr : « (Après avoir mis fin à la révolte de Tyr), je retournai en toute sécurité à Ninive, ma cité royale. Les rois du milieu de la mer, et les rois vivant dans les hautes montagnes, virent la force de mes exploits, et furent effrayés par ma majesté. Yakinlu, roi d'Arwad, Mugallu, roi de Tabal, qui ne s'étaient pas soumis aux rois, mes pères, se soumièrent à mon autorité (*ia-ki-in-lu-u šar mātu a-ru-ú-a-da mu-gal-lu šar mātu tab-a-la šá a-na šar-rāni^{mes} abē^{mes}-ia la kan-šu ik-nu-šu a-na^{isu} nīri-ia*) »⁸¹. Il n'est pas exclu non plus que cette phrase soit peut-être seulement un lien commode entre les événements.

Le récit de la succession de Yakinlu fait suite à celui de sa soumission, mais on ne saurait dire combien de temps s'est écoulé entre les deux événements, qui ont eu lieu en tout cas avant 649. Ils sont parfois séparés par la mention de Mugallu et de Sandisharme⁸² ; la succession n'est pas mentionnée dans l'Édition E₂. Les circonstances de la mort de Yakinlu ne sont pas claires : en effet, l'expression *e-me-du KUR-šú*, « il a disparu », ne désignait pas une mort naturelle ; on a aussi la variante *il-li-ku a-na šim-ti*, « il est allé vers son destin »⁸³. Peut-être a-t-il été assassiné par un parti pro-assyrien ou par ses propres fils⁸⁴. Quoi qu'il en soit, après sa mort, ses dix fils quittèrent ensemble l'île d'Arwad, « en emportant avec eux de riches présents » (*it-ti ta-mar-ti-šú-nu ka-bit-ti/tu*), et se rendirent à Ninive auprès d'Assurbanipal, à qui ils baisèrent les pieds⁸⁵. Soit ils demandèrent l'arbitrage du roi d'Assyrie parce qu'ils n'arrivaient pas à s'entendre sur la succession de leur père, soit ils avaient conclu un accord préalable avec les Assyriens. En tout cas, leur démarche témoignait qu'ils reconnaissaient l'autorité assyrienne sur Arwad. Assurbanipal a fait son choix, en prenant sans doute le fils le plus « assyrophile » : « Aziba³al avec plaisir j'ai retenu et sur le trône du pays

81. *ARAB* II, p. 325, § 848 ; Streck, *op. cit.* (n. 57), pp. 96-97, col. II, ll. 64-67.

82. *Ibid.*, §§ 781-782.

83. Streck, *op. cit.* (n. 57), pp. 96-97, col. II, l. 75 ; Botto, *op. cit.* (n. 57), p. 222, l. 81 ; p. 232, l. 83.

84. *CAD* E 140d ; Streck, *ibid.*, p. 400, nn. 18-19 ; E.F. Weidner, « Assurbânîpal in Assur », *AfO* 13, 1939-1940, p. 223 ; H. Tadmor, « Historical Implications of the correct Rendering of Akkadian *dāku* », *JNES* 17, 1958, p. 134, l. 8 ; Katzenstein, *op. cit.* (n. 58), pp. 223, n. 19 ; 257, n. 209 ; 279, n. 98.

d'Arwad je l'ai placé » (*I.A-zi-ba-³al ḥa-diš ap-pa-lis-ma a-na LUGAL(-u)-ti KUR.A-ru-ad-da āš-kun(-šu)*)⁸⁶. Ainsi, «Ozba^cal I (Aziba³al) a succédé à son père Yakinlu. Assurbanipal a pris la précaution de garder en otage les neuf autres fils de Yakinlu auprès de lui, à la cour de Ninive, pour qu'ils n'aient pas la tentation de comploter contre leur frère au pouvoir. Toutefois, il tenait à ménager les peuples tributaires qui lui étaient fidèles, surtout les princes, et il leur réservait un exil doré, en les couvrant d'honneurs : « je les ai vêtus d'un habit avec ornements de couleur et j'ai mis à leurs doigts des anneaux d'or » (*lu-bul-ti bir-me ú-lab-biš HAR.MEŠ KÛ.GI ú-rak-ki-sa rit-te-e-šú-un*)⁸⁷. Il n'est pas possible de dater la mort de Yakinlu⁸⁸, mais on peut la situer approximativement d'après les textes où elle est mentionnée : elle ne figure pas dans l'Édition E₂, donc elle ne peut pas être antérieure à 665-664 ; et on peut donner comme *terminus ante quem* 649, date approximative attribuée à l'Édition B, premier texte où elle figure.

Le roi d'Arwad fut réquisitionné, comme les autres « rois de la côte », chaque fois qu'Assurbanipal en donnait l'ordre, pour fournir du bois à l'Assyrie et participer aux travaux de construction, en acheminant les matériaux et en mettant à disposition les spécialistes aradiens, charpentiers, menuisiers et ébénistes. Ainsi, il participa à la reconstruction du temple de Šin à Harrân vers le début du règne, puis à la restauration du temple de l'Esagil à Babylone. Avec les autres « rois de la côte », il prit part au difficile transport du bois de cèdre et de cyprès du mont Liban et de l'Amanus : « Ils le traînèrent laborieusement de leurs montagnes à l'accès assez pénible jusqu'à Harrân »⁸⁹.

Comment le statut d'Arwad a-t-il évolué pendant le règne d'Assurbanipal, c'est-à-dire à la fin de l'Empire assyrien ? Et comment situer cette évolution par rapport à celle des autres cités phéniciennes ? Arwad est passée de la phase du tribut épisodique à la phase du tribut annuel, vraisemblablement alourdi. Puis la pression assyrienne s'est encore accentuée : le roi d'Arwad a dû fournir au harem du roi assyrien sa fille. Elle était pourvue d'une riche dot, ce qui apparentait cette obligation à un contrat matrimonial pour mieux s'attacher ce vassal. Nouvelle obligation : envoi à la cour d'Assyrie des fils du roi Yakinlu, pour permettre au roi d'Assyrie de désigner le nouveau roi d'Arwad. Ils y furent reçus avec les honneurs dus à leur rang et furent formés de manière à servir la politique assyrienne. La succession ne se faisait plus selon la tradition aradienne, mais sur désignation d'Assurbanipal. En plus du tribut, les Aradiens étaient soumis à diverses redevances : ainsi, ils étaient taxés sur l'exploitation du bois de leurs propres

86. Botto, *ibid.*, p. 222, ll. 88-89.

87. *Ibid.*, pp. 222-223, ll. 93-94 ; *ARAB* II, § 848.

88. A.T. Olmstead, *History of Assyria*, New York-Londres 1923, p. 418, la situe arbitrairement « quelques années » après 667.

forêts ; ils payaient des droits de douane en passant par les comptoirs assyriens installés sur la côte. Le tribut pouvait être perçu de plusieurs manières : encaissé sur place par les fonctionnaires assyriens, perçu au passage par le roi d'Assyrie au cours d'une campagne militaire, envoyé à Ninive ou remis par le roi d'Arwad lui-même, en procédant au rituel d'allégeance qui consistait à lui baiser les pieds. La cité d'Arwad était riche, mais ses richesses étaient sérieusement entamées à la fin de l'Empire assyrien. Elle avait alors un moins bon statut que la cité de Byblos qui gardait son autonomie et une grande souplesse car c'était une cité tributaire docile. En revanche, Arwad était mieux lotie que Sidon et Simyra, qui avaient été transformées en provinces assyriennes. Toutes proportions gardées, son statut était comparable à celui de Tyr : ces deux cités étaient restées autonomes sur leur île par la force des choses puisque le roi d'Assyrie n'avait pas réussi à s'en emparer. Elles étaient soumises au tribut et à toutes les redevances et obligations pour pouvoir garder une partie de leur territoire continental, sans lequel elles n'auraient pas pu survivre. Une fois toutes ces conditions remplies, Arwad était ménagée par le pouvoir assyrien, tout comme Tyr, car elle possédait des atouts essentiels : sa flotte contribuait à la puissance navale assyrienne, sa prospérité économique constituait une abondante source de profit, et elle représentait une position stratégique pour le contrôle de Chypre. La politique du roi d'Assyrie ne consistait pas à s'approprier ces atouts, mais à laisser Arwad les gérer au mieux de ses intérêts, sachant qu'il en récolterait ainsi les meilleurs bénéfices. Il suffisait de vérifier qu'elle était docile et ne portait pas atteinte aux intérêts de l'Empire : elle était donc placée sous haute surveillance par les représentants assyriens installés sur place, surtout après l'affaire dénoncée par Itti-shamash-balātu.

On ne sait plus rien d'Arwad, ni des autres cités phéniciennes, entre 640, date d'arrêt des archives assyriennes, et la fin de l'Empire en 611⁹⁰. Elle ne fut sans doute pas touchée par l'invasion des Scythes dans les années 629-627 car ils ont dû emprunter le couloir Oronte-Jourdain plutôt que la route côtière. L'offensive égyptienne ne l'atteignit pas davantage car elle s'arrêta à Ashdod, et les troupes qui allèrent soutenir Assur-Uballit sur le trône d'Assyrie à Harrân jusqu'en 610 n'avaient aucune raison de passer par Arwad. En fait, le contrôle assyrien sur Arwad s'était de plus en plus relâché pendant la dernière partie du règne d'Assurbanipal, entre 640 et 627, date de sa mort. Ce contrôle disparut complètement pendant la période comprise entre 627 et 611. Arwad retrouva son indépendance qu'elle conserva jusqu'à la fin du règne du roi babylonien Nabopolassar en 605. Comme Sidon et Tyr, Arwad récupéra sans doute l'intégralité de son territoire continental. Étant donné que Simyra ne parvint pas à reconstruire son indépendance, il est possible qu'Arwad en ait profité pour annexer cette pro-

vince assyrienne désorganisée, son dernier gouverneur connu étant Mannu-Kî-ahhê, éponyme après 648, peut-être en 636⁹¹.

90. Elayi, *op. cit.* (n. 13), pp. 193-195 ; N. Na'aman, « Chronology and History of the Late Assyrian

CHAPITRE VII

ARWAD SOUS LA DOMINATION BABYLONIENNE (610-539)

Arwad n'est jamais mentionnée dans les chroniques babyloniennes, qui donnent seulement un résumé des batailles, une chronologie et les changements de règne¹. On trouve quelques mentions de cette cité dans les autres inscriptions babyloniennes et dans l'*Ancien Testament*. Mais on peut déduire du récit des événements connus quelques bribes de l'histoire d'Arwad. Après avoir mis fin à l'Empire assyrien après de longues années de lutte, Nabopolassar fonda l'Empire babylonien en 605. Il se heurta dès lors aux Égyptiens qui tentaient de contrôler la Syrie-Palestine jusqu'à Karkémish. L'Égypte avait retrouvé sa prospérité et ses ambitions au Proche-Orient sous le règne de Psammétique I, car elle avait bénéficié du déclin de l'Empire assyrien et de la faiblesse des Babyloniens. Son fils Nékao II lui succéda en 610 et poursuivit la reconquête du Proche-Orient.

Au cours de sa mission de Phénicie en 1861, Ernest Renan découvrit à Arwad une statue naophore égyptienne portant une inscription hiéroglyphique².

1. J.-J. Glassner, *Chroniques mésopotamiennes*, Paris 1993, pp. 191-204 (avec bibl.) ; A.K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Winona Lake 2000 ; D. Arnaud, *Nabuchodonosor II roi de Babylone*, Paris 2004 ; J. Elayi, « Les cités phéniciennes et l'Empire néo-babylonien sous le règne de Nabuchodonosor II », in *ACFP VIII*, Carbonia-Sant'Antioco, Italie, 21-26 octobre 2013 (à paraître).

2. Louvre E 4901 ; E. de Rougé, « Lettre à M. Renan, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », *CRAIBL* 6, 1862, pp. 255-256 ; E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris 1864, pp. 25-26 et pl. VI, 3 ; P. Pierret, *Catalogue de la salle historique de la galerie égyptienne*, Paris 1882, p. 31 ; J. Leclant, « Les relations entre l'Égypte et la Phénicie du voyage d'Ounamon à l'expédition d'Alexandre », in W.A. Ward, *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations*, Beyrouth 1968, p. 28, n. 74 ; P. Vernus, « Athribis », *BdÉ* 74, 1978, pp. 102-103 et pls 17-18, doc. 107 ; G. Scandone, « Testimonianze egiziane in Fenicia dal XII al IV sec. A.C. », *RSF* 20, 1984, p. 139 ; M. Yon et A. Caubet, « Arouad et Amrit VIII^e-I^{er} siècles av. J.-C. Documents », *Trans* 6, 1993, nn. 54-55, n° 6 et pl. II · É. Gubel, *L'art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne*, Paris

Cette statue fragmentaire, en basalte ou microdiorite, représente un personnage vêtu d'un pagne plissé, agenouillé sur un socle et tenant sur ses genoux un naos avec une image d'Osiris. L'inscription lacunaire qui figure sur le pilier dorsal et le socle indique que ce personnage était un prêtre, attaché au culte de deux divinités d'Athribis en Basse-Égypte : Horus-khentykhéti et Osiris. Ce prêtre, nommé Ouahibrê-schedjtaouy, pourrait être un Égyptien installé à Arwad³. Les dates proposées pour cette statue vont de la première moitié de la XXVI^e dynastie (sous Psammétique I ou Nékaos II) à la fin de cette dynastie (sous Apriès ou Amasis)⁴. La datation haute (règne de Psammétique I : 595-589, ou de Nékaos II : 610-595) est la plus plausible car elle s'appuie sur l'autre statue fragmentaire du même prêtre au Musée de Berlin⁵. Que signifiait la présence de la statue d'un prêtre égyptien dans l'île d'Arwad ? Domination politique, présence religieuse ou relations cordiales entre le roi d'Arwad et le pharaon ? On ne dispose pas d'informations suffisantes pour répondre à cette question, mais le contexte politique de l'époque apporte quelques éléments de réponse. En effet, en 609, les Égyptiens profitèrent du vide laissé par la disparition de l'Empire assyrien pour occuper la Palestine et parvinrent même à traverser l'Euphrate. Leur objectif était de reconstituer l'ancienne province égyptienne d'Asie. L'Euphrate devint pour quelques années la frontière entre l'Égypte et la Babylonie. Nékaos II installa sa résidence en Syrie du Nord, à Riblah au sud de Hamat, donc à peu de distance d'Arwad. C'est de là qu'il organisa la nouvelle province égyptienne d'Asie. Arwad était donc concernée par cette reconquête au même titre que les autres cités phéniciennes. Mais elle n'a pas vraiment été perturbée par la domination égyptienne pour plusieurs raisons. Cette domination était sans comparaison avec l'oppression assyrienne car elle s'appuyait seulement sur quelques garnisons et sur le soutien des dirigeants pro-égyptiens du Proche-Orient. On ignore si le roi d'Arwad était pro-égyptien mais, en tout cas, le pharaon n'était certainement pas intervenu dans la réorganisation du territoire continental aradien après sa libération du joug assyrien. Tout au plus, le roi d'Arwad fut soumis à un tribut épisodique. Par conséquent, les relations entre Arwad et l'Égypte devaient être cordiales, aussi bien sous Psammétique I que sous Nékaos II, et la statue du prêtre égyptien découverte sur l'île se situait dans le cadre d'une entente cordiale entre les deux États.

Les Aradiens aidèrent-ils les Égyptiens dans leurs expéditions militaires en Syrie ? En tout cas, les Égyptiens n'avaient pas besoin de leur flotte de guerre car ils disposaient de la flotte construite par le pharaon Psammétique I. Toutefois, il est possible qu'ils aient utilisé les ports d'Arwad, insulaires ou continentaux,

3. Ce personnage est connu par un socle de statue du Musée de Berlin : Yon-Caubet, *ibid.*, p. 30 ; Gubel, *ibid.*, p. 30.

4. Cf. Gubel, *ibid.*, p. 30 (avec bibli.).

pour débarquer en Syrie du Nord dans l'hypothèse où ils arrivaient par mer depuis l'Égypte. On ignore si les marins d'Arwad ont participé au périple d'Afrique effectué par des Phéniciens, sans doute sous le règne de Nékaos II, de la mer Rouge au détroit de Gibraltar⁶.

Pendant les dernières années de son règne, Nabopolassar essaya de stopper l'expansion égyptienne au Proche-Orient et de récupérer les anciennes provinces de l'Empire assyrien. À partir de 607, son fils aîné Nabuchodonosor, le prince héritier, commença à participer aux expéditions militaires de son père. En 605, Nabopolassar l'envoya à sa place attaquer la base égyptienne de Karkémish. Il prit rapidement la ville et s'empara de toute la région de Hamat, anéantissant l'armée égyptienne en déroute. En toute logique, il aurait dû pousser son avantage et finir de chasser les Égyptiens du Proche-Orient. Mais il apprit que Nabopolassar venait de décéder et il regagna aussitôt Babylone pour monter sur le trône en 604. Selon Flavius Josèphe, il aurait ramené des prisonniers, phéniciens notamment, après ses victoires en Syrie du Nord⁷ : on ignore s'il y avait des Aradiens parmi ces prisonniers et si cette capture n'a pas eu lieu en réalité pendant une campagne ultérieure. En tout cas, pour Arwad comme pour les autres cités phéniciennes, la longue période d'indépendance à la fin de l'Empire assyrien et de semi-indépendance dans la province égyptienne d'Asie était terminée, en raison des ambitions du nouveau conquérant, Nabuchodonosor II.

Après avoir été intronisé, son premier souci fut de repartir tout de suite dans le Hatti – c'est-à-dire à cette époque la Syrie, les cités phéniciennes et la Palestine – pour en continuer la conquête : « Jusqu'au mois de février (*Šebat*)⁸, il parcourut victorieusement le Hatti. Au mois de février, il emporta à Babylone le lourd tribut du Hatti »⁹. Cependant, cette première campagne ne le conduisit pas jusqu'aux cités phéniciennes et ne provoqua nulle crainte car aucun État occidental ne lui fit allégeance et ne lui versa tribut. En réalité, la conquête et la pacification du Hatti devaient être une œuvre de longue haleine qui nécessita beaucoup d'expéditions militaires. En juin (*Siwan*) de la même année, il repartit pour le Hatti où il remporta victoire sur victoire jusqu'en décembre (*Kislev*). Cette fois, les États occidentaux comprirent que la menace babylonienne devait être prise au sérieux : « Tous les rois du Hatti vinrent en sa présence et il reçut leur lourd tribut » (*šarrâni^{mes} šá^{kur} Hat-tú ka-li-šú-nu a-na pâni-šú illikú^{me}-nim-ma bi-lat-su-*

6. Hdt IV, 42 ; A.B. Lloyd, « Necho and the Red Sea : Some Considerations », *JEA* 63, 1977, pp. 142-155 ; J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome 1978, pp. 3-173, 386-427.

7. Jos., *A.J.* X, 222 ; *C. Ap.* I, 137.

8. Sur les mois babyloniens, cf. Glassner, *op. cit.* (n. 1), p. 299 : *Šebat* = janvier-février.

nu kabittu (dugud)¹⁰ im-hur)¹⁰. Même si les chroniques babyloniennes ne nomment pas les rois ayant fait soumission, il est certain que le roi d'Arwad et les autres rois phéniciens ont fait allégeance, retrouvant les réflexes de leurs ancêtres à l'époque où ils redoutaient les puissants rois assyriens. En effet, les chroniques ne mentionnent que le seul roi qui ait refusé de se soumettre : le roi d'Ascalon. La répression de Nabuchodonosor II fut impitoyable car il voulait sans doute frapper les esprits : il s'empara de la ville d'Ascalon, la pilla, la saccagea et captura son roi¹¹. La leçon avait porté puisque ses expéditions suivantes dans le Hatti lui permirent de rapporter à Babylone un très riche butin. Aucun texte n'indique qu'il a affronté Arwad ni les autres cités phéniciennes, qui lui ont seulement fait allégeance pour ne pas être inquiétées. Mais il est clair qu'il peinait à soumettre la totalité du Hatti et que la conquête se faisait pas à pas. La lettre araméenne sur papyrus du roi Adon, qui pourrait avoir été un roi de Byblos et dater de 603/602, indique clairement que ce roi demandait l'aide du pharaon contre le roi de Babylone en vertu d'un traité, et donc que l'influence de l'Égypte n'avait pas totalement disparu du Proche-Orient¹². Toutefois, en 601, Nabuchodonosor II continua sa progression victorieuse dans le Hatti et affronta l'armée égyptienne dans une bataille indécise. En tout cas, Nékaou II fit preuve de réalisme en renonçant à ses ambitions au Proche-Orient jusqu'à la fin de son règne en 595.

La situation changea avec la venue au pouvoir de Psammétique II, pharaon énergique qui projeta de reprendre pied au Proche-Orient. Il profita de ce que le demi-échec essuyé par les Babyloniens contre l'Égypte avait provoqué dans les États occidentaux un espoir de libération, pour les pousser à la révolte¹³. Il fut sans doute à l'origine de la conférence anti-babylonienne qui se tint à Jérusalem en 594, réunissant les ambassadeurs des rois d'Édom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon¹⁴. On remarque qu'Arwad n'était pas représentée à cette conférence, selon le livre biblique de *Jérémie*. Pourquoi cette absence ? On sait seu-

10. Grayson, *ibid.*, p. 100, Chronicle 5, l. 17.

11. *Ibid.*, ll. 18-19.

12. KAI, n° 266 ; A. Malamat, « The Last Kings of Judah and the Fall of Jerusalem », *IEJ* 18, 1968, pp. 142-143 ; H.J. Katzenstein, *The History of Tyre*, Jérusalem 1973, pp. 308-309 ; B. Oded, « Judah and the Exile », in M. Hayes et J.M. Miller édés, *Israelite and Judean History*, Philadelphie-Warminster 1977, p. 470 ; J. Elayi, *Byblos, cité sacrée (8^e-4^e s. av. J.-C.)*, Paris 2009, p. 109 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 1) ; B. Porten, « The identity of King Adon », *BA* 44, 1981, pp. 36-52 ; J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, pp. 205-207.

13. Voir le voyage provocateur de Psammétique II à Byblos en 591 : F.L. Griffith, *Catalogue of the Demotic Papyri in the John Rylands Library at Manchester* III, Manchester 1909, p. 92 ; A. Alt, « Psammetik II. in Palästina und in Elephantine », *ZAW* 30, 1910, pp. 288-297 ; J. Yoyotte, « Sur le voyage asiatique de Psammétique II », *VT* 1, 1951, pp. 140-144 ; Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, pp. 207-

lement qu'à la fin de l'année 594 et en 593, le roi de Babylone repartit en campagne contre le Hatti, d'où il rapporta un abondant butin¹⁵ ; la suite de son règne ne figure pas dans les chroniques babyloniennes. Peut-être le roi d'Arwad ne se sentait-il pas très concerné par les événements de Palestine et de Phénicie méridionale, et par la rébellion anti-babylonienne prônée par le pharaon. D'autre part, Nabuchodonosor II avait installé son quartier général à Riblah en Syrie du Nord, non loin de Tripoli et d'Arwad. Aussi le roi d'Arwad préférerait-il sans doute garder une attitude prudente : dans l'état actuel de la documentation, il n'y a aucune trace d'une quelconque révolte aradienne pendant la domination babylonienne. En réalité, il était encore plus dangereux de s'opposer aux rois babyloniens qu'aux rois assyriens car leur politique était plus radicale : au lieu d'installer systématiquement une administration impériale, ils s'appuyaient surtout sur les rois locaux pro-babyloniens, engagés par des serments (*adê*) et entretenant sans doute avec eux de bonnes relations car ils avaient besoin de leurs ressources économiques et de leurs flottes¹⁶. Mais si ces rois se révoltaient contre eux, ils pillaient et détruisaient impitoyablement leurs cités, et anéantissaient toutes leurs ressources, ne sachant pas élaborer des compromis comme le faisaient les Sargonides afin de préserver leurs avantages économiques. Pendant que Nabuchodonosor II était occupé par le siège de Jérusalem entre 589 et 587, il semblerait que le pharaon Apriès en ait profité pour reprendre pied au Proche-Orient et essayer de reconquérir Tyr et Sidon¹⁷. Si conquête il y a eu, elle a été éphémère et Arwad est restée à l'écart de ces événements.

On sait par les oracles bibliques d'Ézéchiél contre Tyr que cette cité était la plus puissante des cités phéniciennes et exerçait une suprématie politique et économique sur elles. A quelle époque ? Le chapitre 26 du livre d'*Ézéchiél*, qui décrit le siège de Tyr par Nabuchodonosor II, sa destruction et ses conséquences, est daté de 587 (11^e année du règne de Sédécias de Juda). Le chapitre 27, qui est une lamentation sur la disparition de la puissante cité de Tyr et de son empire

15. Grayson, *op. cit.* (n. 1), p. 102, Chronicle 5, ll. 23-26.

16. D. Vanderhooft, « Babylonian Strategies of Imperial Control in the West », in O. Lipschits et J. Blenkinsopp édés, *Judah and the Judeans in the Neo-Babylonian Period*, Winona Lake 2003, p. 240 ; J.W. Betlyon, « Neo-Babylonian Military Operations Other than War », in *ibid.*, pp. 268-269 (« It was a laissez-faire approach to provincial governance, at least as long as tribute was being paid »). Il y avait cependant quelques « gouverneurs » (*šandabakku*) comme celui qui résidait sans doute à Ushu en face de Tyr : R.P. Dougherty, *Archives from Erech, Time of Nebuchadnezzar and Nabonidus I*, New Haven 1923, p. 29 ; E.A. Unger, « Nebukadnezar II und sein šandabakku (Oberkommissar) in Tyrus », *ZAW* 44, 1926, pp. 314-317 ; F. Joannès, « La localisation de Šurru à l'époque néo-babylonienne », *Sem.* 32, 1982, p. 39 ; M.A. Corral, *Ezekiel's oracles against Tyre. Historical Reality and Motivations*, Rome 2002, pp. 165-166.

17. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, pp. 209-211 : les récits d'Hérodote (II, 161) et de Diodore (I, 68,

économique, n'est pas daté, pas plus que le chapitre 28, qui contient deux oracles contre Tyr. En revanche, dans l'oracle contre l'Égypte du chapitre 29, un correctif a été apporté sur le siège de Tyr en 571 (27^e année du règne de Sédécias)¹⁸. Le chapitre 27 concerne donc la période précédant le siège qui a eu lieu vers 585-573¹⁹. Ézéchiél imaginait Tyr comme un navire d'une beauté parfaite, condamné à sombrer dans la mer corps et biens. A travers cette image et la description de l'équipage, il fournissait des informations sur les relations de Tyr avec les autres cités phéniciennes : « Tu as eu pour rameurs les habitants de Sidon et d'Arwad » (*yšby šydwn w ʔrwd hyw šʔym lk*)²⁰. « Les fils d'Arwad et de Hīlakku étaient autour de toi sur tes remparts » (*bn̄y ʔrwd w h̄ylk ʔ-h̄wmwtyk s̄byb*)²¹ ... « Ils suspendaient leurs boucliers à tes murs d'enceinte ; ils avaient parachevé ta beauté ». Les citoyens de Sidon, de Byblos et d'Arwad étaient employés dans la flotte et dans l'armée de Tyr, où les Tyriens occupaient les postes de commandement. Les trois cités ne recevaient pas le même traitement. Les citoyens d'Arwad étaient les plus sollicités puisqu'ils étaient rameurs dans la flotte et soldats au sommet des fortifications de Tyr, avec un double rôle, offensif et défensif, tandis que les citoyens de Byblos bénéficiaient d'un traitement de faveur, en vertu sans doute d'une alliance conclue avec Tyr. Même si cette description est symbolique, il faut en retenir que Tyr exerçait alors l'hégémonie sur Arwad, sans qu'il soit possible de savoir sous quelle forme²².

Le nord de la Phénicie fut alors placé sous haute surveillance. En effet, Nabuchodonosor II fut le premier conquérant à ouvrir des routes au nord de la chaîne côtière libanaise, dont témoignent les six stèles qu'il y a placées (au Wadi Brissa, au Wadi es-Saba, à Shir as-Sanam) et à Nahr el-Kalb au nord de Beyrouth²³. Pour les travaux de restauration et de reconstruction en Babylonie, son intérêt s'était concentré sur les ressources forestières du mont Liban, surtout les

18. Cf. Corral, *op. cit.* (n. 16) ; M. Saur, *Der Tyroszyklus des Ezechielbuches*, Berlin-New York 2008.

19. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, pp. 211-216.

20. Ez 27, 8.

21. Ez 27, 11. *h̄ylk* avait d'abord été traduit par « avec ton armée », mais il s'agit peut-être plutôt des gens de Hīlakku, c'est-à-dire des Ciliciens : cf. Corral, *op. cit.* (n. 16), pp. 164-165 (avec bibl.).

22. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, pp. 211-212.

23. J.P. Brown, *The Lebanon and Phoenicia* I, Beyrouth 1969, pp. 196-199 ; Elayi, *ibid.*, pp. 216-219 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 1) ; R. Da Riva, « The Nebuchadnezzar Twin Inscriptions of Brisa (Wadi esh-Sharbin, Lebanon), transliteration and translation », *BAAL* 12, 2008, pp. 304-333 ; *id.*, « The Nebuchadnezzar Rock Inscription at Nahr el-Kalb », in A.-M. Afeiche, *Le Site de Nahr el-Kalb*, BAAL Hors Série V, Beyrouth 2009, pp. 255-301 ; R. Da Riva, « A Lion in the Cedar Forest, International Politics and Pictorial Self-Representations of Nebuchadnezzar II (605-562 BC) », in J. Vidal éd.,

cèdres, plutôt que sur celles de l'Amanus : les routes lui facilitaient donc l'accès aux forêts. L'autre objectif de ces routes était le contrôle territorial, capital dans un empire construit par la conquête militaire et sans cesse menacé par les révoltes. Grâce à ces routes, l'armée babylonienne pouvait se déplacer plus rapidement dans ce territoire montagneux difficile d'accès. Depuis son quartier général de Riblah, entre Hermel et Homs dans la vallée de l'Oronte, elle pouvait gagner très rapidement la côte phénicienne par la région des stèles. Le Wadi Brissa monte en pente douce vers un large col qui donnait accès aux vallées menant à Tripoli. Par le Wadi es-Saba, on pouvait contourner la crête du Djebel Qamoua jusqu'à Qoubbayat. On ne dépassait pas 1300 mètres d'altitude, autrement dit ces chemins étaient utilisables pratiquement toute l'année. La stèle de Shir as-Sanam se trouvait à environ 1600 mètres d'altitude à un croisement de chemins : un premier qui descendait vers Akkar Atiqa et rejoignait la côte, un second vers Qoubbayat, et un troisième vers Qantara et Tell Arqa. Les sites côtiers de la côte septentrionale de Phénicie, de Tripoli à Arwad, se trouvaient donc étroitement surveillés. C'était nécessaire car une des stèles du Wadi Brissa fait état d'un ennemi dont le nom est dans la lacune, qui avait chassé les montagnards du Liban pour exploiter leurs richesses forestières²⁴. Il pourrait s'agir d'une des cités vasales de la côte, entre Tripoli et Arwad²⁵.

Les rois du Hatti, dont faisait partie le roi d'Arwad, étaient réquisitionnés pour transporter les gros troncs de cèdres du mont Liban jusqu'à Babylone²⁶. C'était une lourde tâche, d'autant plus que les travaux de construction étaient titanesques et se poursuivirent pendant tout le règne de Nabuchodonosor II. Des artisans aradiens travaillant au palais royal de Babylone sont mentionnés dans les textes babyloniens : trois charpentiers d'Arwad et huit charpentiers de Byblos, que l'on payait en rations d'huile (^{amél}*nangarē*^{mes amél}*ar-ma-du-ú-a 1/2 sila^{am}*)²⁷. Les charpentiers de Byblos semblent avoir été plus appréciés que ceux d'Arwad puisqu'ils recevaient une double ration d'huile. Les charpentiers de ces deux cités n'étaient sans doute pas des prisonniers de guerre déportés puisqu'aucune des deux ne semble s'être révoltée sous la domination babylonienne. Ces artisans avaient dû être engagés par le roi babylonien, comme beaucoup d'autres spécia-

24. Da Riva, *ibid.* 2008, pp. 331-332, XX.

25. Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, pp. 218-219 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 1).

26. Da Riva, *loc. cit.* (n. 23) 2008, p. 326, II ; p. 332, XX ; cf. J. Elayi, « L'exploitation des cèdres du Mont Liban par les rois assyriens et néo-babyloniens », *JESHO* 31, 1988, pp. 14-21.

27. E.F. Weidner, « Jojachin, König von Juda, in babylonischen Keilschrifttexten », in *Mélanges syriens R. Dussaud* II, Paris 1939, p. 929, B, Vs II, 43 (texte daté) ; C, Rs II, 13 ; D, 16 ; cf. Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, p. 108 ; O. Pedersen, « Foreign professionals in Babylon : Evidence from the archive in the palace of Nebuchadnezzar II », in W.H. Van Soldt éd., *Ethnicity in ancient Mesopotamia*, RAI

listes de son empire, pour la reconstruction du palais royal de Babylone. Une liste de personnages de la cour de Babylone, datée vers 570, mentionne une soixantaine de membres de la « suite officielle », composée par les dignitaires babyloniens et par les représentants dans l'empire²⁸. Les derniers noms cités, avant la cassure finale, sont ceux des rois de Tyr, Gaza, Sidon, Arwad et Ashdod. Ces rois n'étaient sans doute pas des résidents comme les vassaux déportés (par exemple Yahôyakin de Juda), mais ils s'étaient rendus à Babylone, soit sur convocation, soit pour remettre directement leur tribut au roi.

On ne sait rien d'Arwad pendant la dernière partie de l'Empire babylonien, sous les règnes d'Amêl-Marduk (562-560), de Nériglissar (560-556), de Lâbâshi-Marduk (556) et de Nabonide (555-539). Nériglissar était un militaire énergique qui a conduit une campagne vers l'ouest contre Appuasha, roi de Pirindu en Cilicie Trachée, qui ne cessait de piller et saccager la Syrie²⁹. Son successeur Nabonide a aussi entrepris des campagnes militaires vers l'ouest. D'après les chroniques babyloniennes, qui sont lacunaires mais qui ont le mérite d'exister, en janvier 554 (2^e année de son règne), il se rendit à Hamat où il disait avoir eu très froid, ce qui était compréhensible en venant du désert irakien³⁰. En 553, il partit en juillet dans l'Amanus, d'où il rapporta divers produits forestiers à Babylone³¹. Il entreprit une nouvelle campagne en Amurru (équivalent du Hatti à cette époque), sans doute en décembre de la même année³². Pendant les trois premières années de son règne, Nabonide a fermement tenu le Hatti, dont faisait partie Arwad. Il a sans doute profité de ses campagnes occidentales pour prélever le tribut car il avait besoin d'argent pour les ambitieux travaux de construction entrepris dès la deuxième année de son règne. Il mobilisa à cet effet tous les artisans « depuis Gaza à la frontière de l'Égypte, depuis la mer supérieure au-delà de l'Euphrate jusqu'à la mer inférieure »³³. Il fit couper une énorme quantité de bois dans les forêts du Liban et de l'Amanus. Ainsi, il se vante d'avoir rapporté, au cours d'une seule campagne au Liban, 1050 troncs de cèdres pour construire le temple de l'Ebabbar à Sippar (*iš-tu la-ab-na-nu* ^{gīs} *tir el-le-ti ú-bi-il-lam-ma* 1050 ^{gīs} *eren* ^{meš} *a-na e-pé-eš é.babbar.ra lu-ú ú-še-ri-ib*)³⁴. Arwad et les autres cités

28. E. Unger, *Babylon, die heilige Stadt nach der Beschreibung der Babylonier*, Berlin-Leipzig 1931, pp. 35, 286, 293-294, ll. 23-29; *ANET*, p. 308 (prisme d'Istanbul n° 7834); Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, p. 114.

29. D.J. Wiseman, *Chronicles of Chaldean Kings (626-556 B.C.) in the British Museum*, Londres 1956, pp. 74-75, ll. 20-22 et 88; Grayson, *op. cit.* (n. 1), pp. 103-104, Chronicle 6, ll. 1-27.

30. Grayson, *ibid.*, p. 105, Chronicle 7, l. 9.

31. *Ibid.*, ll. 11-14.

32. *Ibid.*, pp. 105-106, ll. 14-16.

33. H. Schaudig, *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros' des Grossen*, Münster 2001, p.

phéniciennes ont été forcément mobilisées pour fournir du bois et des charpentiers, et sans doute aussi pour acheminer le bois jusqu'à Babylone comme sous le règne de Nabuchodonosor II. Même si cela n'est pas mentionné dans les inscriptions, les tributs devaient continuer à être prélevés car il fallait beaucoup d'argent pour financer les travaux de construction babyloniens. Arwad était soumise au tribut comme les autres États occidentaux.

La situation a-t-elle changé quand Nabonide s'est retiré à Teyma pendant dix ans, de 552 à 542³⁵? En son absence, il a confié le gouvernement de la Babylonie à son fils Bêl-shar-usur (Belshazzar). Celui-ci a expédié les affaires courantes et a poursuivi le programme de construction de son père. Sans doute continuait-il à prélever le tribut dont il avait besoin pour financer les travaux. Les chroniques babyloniennes ne mentionnent aucune expédition militaire pendant ces dix ans, malgré plusieurs campagnes effectuées par Cyrus, roi d'Anshan, sans rencontrer aucune réaction de la part de l'armée babylonienne³⁶. Cela signifie qu'aucune révolte ne s'était produite, ou bien que Bêl-shar-usur s'était contenté de prélever les tributs des vassaux dociles sans tenir compte des vassaux éventuellement rebelles. A titre d'hypothèse à confirmer, on peut supposer que le roi d'Arwad faisait partie des vassaux dociles. Mais quoi qu'il en soit, la domination babylonienne pesait lourd, même si le système de contrôle n'était pas aussi contraignant que la pression assyrienne à l'époque des Sargonides. Cependant, l'exemple de la suppression de la royauté à Tyr avec la déportation de la famille royale à Babylone avait dû avoir un effet dissuasif sur les autres cités phéniciennes. Les Aradiens étaient pressurés car ils devaient fournir des charpentiers, participer sans doute au transport du bois et financer par leur tribut et diverses redevances les incessants travaux de construction en Mésopotamie. Toutefois, l'absence de campagnes militaires babyloniennes entre 552 et 539 a représenté une période de répit pour la cité d'Arwad.

35. Sur la retraite de Nabonide, cf. W.G. Lambert, « Nabonidus in Arabia », in *Proceedings of the Fifth Seminar for Arabian Studies*, Londres 1972, pp. 53-64; P.-A. Beaulieu, *The Reign of Nabonidus, King of Babylon 556-539 B.C.*, New Haven-Londres 1989; Arnaud, *op. cit.* (n. 1), pp. 325-357; Elayi, *op. cit.* (n. 12) 2013, pp. 230-232.

CHAPITRE VIII

ARWAD SOUS LA DOMINATION PERSE (539-400)

La cité d'Arwad est assez rarement citée en tant que telle dans les sources relatives à l'époque perse achéménide. En revanche, elle est incluse, sauf exception, dans les cités phéniciennes qui sont fréquemment mentionnées dans les sources classiques.

La prise de Babylone par Cyrus II en 539 est considérée comme la fin de l'Empire néo-babylonien et le début de l'Empire perse¹. Arwad et les autres cités phéniciennes ont sans doute alors été intégrées au nouvel Empire perse, sans action militaire². En effet, leurs rois sont allés spontanément à Babylone faire allégeance au nouveau maître, comme l'indique le *Cylindre de Cyrus*, découvert par H. Rassam à Babylone en mars 1879 : « Tous les rois, trônant sur des sièges d'apparat, depuis la mer d'en haut jusqu'à la mer d'en bas, tous les rois d'Amurru vivant sous la tente, tous m'apportèrent un lourd tribut et me baisèrent les pieds à Babylone »³. La procédure d'allégeance avec le baisement des pieds est la même que sous les rois précédents. Toutefois, contrairement à ses prédécesseurs qui distinguaient les rois de l'intérieur, ceux de la côte et ceux des îles, Cyrus II distinguait les rois trônant dans des palais comme les rois phéniciens, et les rois vivant sous des tentes comme les rois des tribus nomades. L'allégeance spontanée des Phéniciens aux Perses est mentionnée par Hérodote dans un passage sur

1. Cf. par ex. P. Briant, *Histoire de l'Empire perse*, Paris 1996, pp. 41-50 (avec bibl.).

2. J. Elayi, « La domination perse sur les cités phéniciennes », in *ACFP* II, Rome 1991, pp. 77-85 ; *id.*, in M.L. Steiner et A.E. Killebrew, *The Oxford Handbook of the Archaeology of the Levant c. 8000-332 BCE*, Oxford 2014, pp. 107-112 ; P. Briant, *ibid.*, p. 59, propose plutôt le règne de Cambyses à titre d'hypothèse.

3. C.B.F. Walker, « A recently identified fragment of the Cyrus Cylinder », *Iran* 10, 1972, pp. 158-159 ; A. Kuhrt, « The Cyrus cylinder and Achaemenid imperial policy ». *JSTO* 25. 1983. nn. 83-97 :

Cambyse II, mais faisant référence à une période plus ancienne, c'est-à-dire au règne de Cyrus II : « ils s'étaient d'eux-mêmes donnés aux Perses » (σφέας τε αὐτοῦς ἔδεδώκεσαν Πέρσῃσι)⁴. Le nouveau roi des Perses créa la vaste province de Babylonie et de « Transeuphratène » (*Abar-naharā*), que le premier satrape Gobryas (Gubaru) gouverna de 535 à 529. En toute logique, Arwad devait faire partie de cette nouvelle province, dont on ne sait pratiquement rien⁵. La Bible hébraïque indique que, dès 538, Cyrus II prit des mesures en faveur des exilés judéens, partiellement intégrés dans la société babylonienne, pour leur permettre de revenir à Jérusalem s'ils le souhaitaient, de rapatrier leurs objets de culte et de reconstruire leur temple. Cette décision suppose que la Transeuphratène était déjà sous contrôle perse. Le livre d'*Esdras* présente les mesures perses comme des faveurs accordées à une communauté ethno-religieuse. En réalité, ce ne sont pas seulement les Judéens qui ont été déportés, mais aussi les Tyriens et les Sidoniens qui l'ont été par groupes ou en masse, parfois avec leurs familles régnautes. Cyrus II a sans doute autorisé les exilés phéniciens qui le souhaitaient à revenir dans leurs cités respectives, même si les sources phéniciennes sur ces rapatriements ne sont pas conservées. Il y avait peut-être également des Aradiens parmi les exilés phéniciens rapatriés, mais cette hypothèse reste à confirmer. En tout cas, les Aradiens n'étaient pas concernés par la demande d'aide des Judéens à leur retour d'exil pour la reconstruction du temple de Jérusalem, selon l'autorisation accordée par Cyrus II. Cette demande s'adressait seulement aux Sidoniens et aux Tyriens, peut-être parce que leurs deux cités étaient plus proches de la Judée.

Le successeur de Cyrus II, Cambyse II (530-522) avait une réputation exécrationnelle selon les sources classiques. Xénophon prétendait même que sous son règne commença ce qu'il appelait la « décadence perse » : « Immédiatement après la mort de Cyrus, on voyait les enfants se révolter, cités et peuples faire défection, tout se dégrader »⁶. Selon Hérodote qui s'appuyait sur un informateur très favorable à ce roi des Perses, « ... il valait mieux que son père ; car, continuant de posséder lui-même tout ce qu'avait possédé celui-ci, il y avait ajouté l'Égypte et l'Empire de la mer »⁷. Cambyse II est en effet considéré comme le fondateur de la marine royale perse, à partir des flottes phéniciennes de Sidon, Tyr et Arwad, des flottes chypriotes et des flottes grecques d'Ionie et d'Éolide. Les conquérants perses voulaient constituer un empire encore plus puissant que ceux des Assyriens et des Babyloniens, autrement dit il fallait d'abord conquérir l'Égypte. Arwad participa avec sa flotte à la campagne d'Égypte contre Psammé-

4. Hdt III, 19.

5. M. Stolper, « The governor of Babylon and Across-the-River in 486 B.C. », *JNES* 48, 1989, pp. 283-305.

tique III en 525-522. L'Égypte devint une province de l'Empire perse, gouvernée par la XXVII^e dynastie perse de 525 à 404⁸.

Après la conquête de l'Égypte, Cambyse II projetait trois expéditions selon Hérodote : « contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, contre les Éthiopiens Longue-vie »⁹. Il aurait échoué dans les deux premières, faute de préparatifs suffisants. Toujours selon Hérodote, le roi des Perses, occupé par ce projet, « décida d'envoyer contre les Carthaginois l'armée navale » (βουλευομένων δέ οἱ ἔδοξε ἐπὶ μὲν Καρχηδονίους τὸν ναυτικὸν στρατὸν ἀποστέλλειν)¹⁰. Si Cambyse II a réellement conçu ce projet, il avait impérativement besoin des flottes phéniciennes pour conquérir la lointaine cité punique : la flotte d'Arwad devait donc faire partie de l'expédition. Ce projet était-il plausible ? Carthage était sortie à cette époque de la phase coloniale, même si elle continuait à verser une dîme à Tyr et à participer aux fêtes tyriennes de Milqart¹¹. La dynastie des Magonides occupait le pouvoir dans l'ancienne colonie de Tyr et pratiquait une politique impérialiste, conduisant les premières guerres de Sicile, sous l'égide du général Malchus. Cambyse II était sans doute informé de la puissance montante de Carthage et peut-être se croyait-il invincible après sa conquête de l'Égypte. La réalité de ce projet perse est toujours débattue, mais la Méditerranée occidentale était bien trop loin de l'Empire perse pour qu'une telle expansion ait eu des chances d'aboutir, même avec l'appui de la flotte d'Arwad et des autres flottes phéniciennes et grecques formant la marine perse. Cambyse II « ordonna à l'armée navale de faire voile contre Carthage » (ἐκέλευε ἐπὶ τὴν Καρχηδόνα πλέειν τὸν ναυτικὸν στρατὸν). « Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir ; ils étaient, disaient-ils, liés par de grands serments, et agiraient d'une façon impie s'ils partaient en guerre contre leurs propres enfants » (Φοίνικες δὲ οὐκ ἔφασαν ποιήσῃν ταῦτα ὀρκίοισι τε γὰρ μεγάλοισι ἐνδεδέσθαι καὶ οὐκ ἂν ποιέειν ὅσια ἐπὶ τοὺς παῖδας τοὺς ἑωυτῶν στρατευόμενοι)¹². La raison invoquée ne concernait que les Tyriens qui avaient fondé Carthage ; les Carthaginois étaient en quelque sorte les « enfants » des Tyriens et il est vraisemblable qu'ils aient été liés par des serments (*adē*). Les Sidoniens pouvaient à la rigueur se sentir concernés puisqu'à l'époque de la fondation de Carthage, le roi de Tyr régnait sur le double royaume de Tyr et

8. Briant, *op. cit.* (n. 1), pp. 61-72 (avec bibli.).

9. Hdt III, 16.

10. *Ibid.*, 17.

11. Cf. J. Elayi, « The Relations between Tyre and Carthage during the Persian period », *JANES* 13, 1981, pp. 15-29 ; A. Ferjaoui, *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage*, Fribourg et al. 1992 ; S.F. Bondi, « Cartagine e l'impero persiano : un rapporto controverso », in 8^o *Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Carbonia-Sant'Antioco, 21-27/10/2013 (à paraître).

de Sidon¹³. Mais le rôle éventuel des Aradiens dans la colonisation phénicienne n'est pas connu et, en tout cas, ils n'ont sans doute pas participé à la fondation de Carthage. Peut-être ont-ils voulu être solidaires du refus des Tyriens. Selon Hérodote, « dès lors que les Phéniciens ne voulaient pas combattre, les autres n'étaient pas en force »¹⁴. Qui étaient donc ces « autres » (οἱ λοιποί) ? Le terme employé est un peu méprisant pour ces autres : ce qui reste. Il s'agissait sans doute de navires grecs, mais on a fait remarquer que, dans d'autres passages, Hérodote mettait au premier plan les navires grecs au lieu des navires phéniciens : cette contradiction a conduit à douter de la réalité du projet perse¹⁵. Quoi qu'il en soit, le refus d'obéir des Phéniciens n'aurait pas été admis par les rois assyriens et babyloniens. Cambyse II l'accepta car il « ne crut pas juste (οὐκ ἐδικαίον) de faire violence aux Phéniciens »¹⁶. La première des deux raisons que donne Hérodote est en relation avec la justice : la soumission spontanée des Phéniciens, dont ils devaient être récompensés. Mais la seconde (« d'eux dépendait toute la force de l'armée navale »), tout en étant exacte, traduisait plutôt le fait que le roi des Perses avait intérêt à ménager les Phéniciens car il avait besoin de leurs flottes.

Au début de la période perse, Sidon profita de ce que Tyr avait été affaiblie sous l'Empire néo-babylonien et avait perdu la plupart de ses colonies pour devenir la première des cités phéniciennes sous la dynastie d'Esmun'azor¹⁷. Tyr était passée au second rang, mais conservait tout de même un grand prestige. Arwad, qui était sans doute au troisième rang des cités phéniciennes, ne semble pas avoir trop souffert de la domination babylonienne. C'était apparemment une cité prospère comme le montre la construction du sanctuaire appelé Ma'abed à Amrit, ville du territoire d'Arwad, consacré au dieu Esmun et qui drainait une foule de fidèles¹⁸. Les monuments funéraires, datés vers la fin du 6^e/début du 5^e s., témoignent aussi de la prospérité d'Amrit¹⁹. Les ateliers de sculptures aradiens ont commencé la riche production des sarcophages anthropoïdes au début du 5^e s. ou peut-être même vers la fin du 6^e s.²⁰

13. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, pp. 142-145, 150-153 (Sidon a donc participé indirectement à la fondation de Carthage).

14. Hdt III, 19.

15. Hdt III, 13, 25, 44 ; cf. J.E. Powell, « Note on Herodotus – III », *CQ* 29, 1935, p. 150 ; P.-E. Legrand, *Hérodote, Histoires, livre III*, Paris 1967, p. 51, n. 3.

16. Hdt III, 19.

17. J. Elayi, « La chronologie de la dynastie sidonienne d'Eshmunazor », *Trans* 27, 2004, pp. 9-28.

18. M. Dunand et N. Saliby, *Le temple d'Amrith dans la pérée d'Arados*, Paris 1985 ; J. Elayi, recension in *Trans* 1, 1989, pp. 189-191 ; J. Elayi et M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996, pp. 26-27 (avec bibl.). Voir *supra*, Chapitre I.

Darius I est monté sur le trône pour un long règne de 36 ans (522-486). C'était un conquérant ambitieux qui s'efforça sans relâche d'étendre l'espace impérial comme ses prédécesseurs. En réalité, le rêve de domination universelle n'a guère varié depuis le roi assyrien Tiglath-phalazar III jusqu'au dernier roi achéménide : Arwad et les autres cités phéniciennes ont toujours été prises en otage par ce rêve persistant. Les Perses ont fait un effort particulier pour développer la défense du front méditerranéen de leur empire, devenue plus indispensable que sous leurs prédécesseurs en raison de l'expansion accrue vers l'ouest²¹. Arwad payait irrégulièrement le tribut au début de la domination perse si l'on en croit Hérodote : « Sous le règne de Cyrus et sous celui de Cambyse, il n'y avait rien d'établi au sujet du tribut : c'étaient des dons (δῶρα) que l'on apportait au roi »²². Il devint régulier à la fin du règne de Darius I. La perception régulière du tribut pendant plus d'un siècle et demi a dû affecter l'économie d'Arwad. En dehors du tribut, elle était soumise à d'autres taxes, qui existaient déjà auparavant, mais qui s'alourdissent, par exemple sur la propriété foncière et artisanale. Arwad était moins pressurée par l'exploitation des forêts que les autres cités phéniciennes car les forêts du mont Liban étaient plus appréciées et exploitées que celles du Djebel el-Ansâriyé. Mais elle devait tout de même participer à la fourniture de bois pour la construction et la restauration des palais, et à la réquisition d'artisans du bois, comme sous les empires précédents. Ce qui a augmenté de façon considérable, c'est l'utilisation du bois dans les arsenaux maritimes. Le développement de la guerre sur mer sous l'Empire perse a obligé les Aradiens à construire une grande et puissante flotte de guerre pour les besoins perses, à l'entretenir et à la reconstituer après les défaites. En contrepartie, les Perses devaient les ménager car ils possédaient des atouts essentiels : leur flotte participait à la puissance navale perse nécessaire au maintien de l'Empire, les ports de son territoire étaient des positions stratégiques défensives pour le front méditerranéen de l'Empire et offensives vers Chypre et la Grèce. En fait, Arwad et les autres cités phéniciennes ne constituaient plus la limite occidentale de l'Empire perse, mais des points d'accès au monde occidental, conquis ou à conquérir.

Les Perses eurent l'habileté de laisser la cité d'Arwad autonome et libre de gérer son territoire à sa guise, à condition d'être docile et de respecter les intérêts perses. Toutefois, ils pouvaient installer un gouverneur pour contrôler un État soumis lorsque c'était nécessaire ; ce gouverneur dépendait du satrape perse. Arwad faisait partie de la satrapie perse de Transeuphratène (*Abar-naharā*), cin-

21. M. Dunand, « La défense du front méditerranéen de l'Empire achéménide », in W.A. Ward, *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations. Archaeological Symposium at the American University of Beirut*, Beyrouth 1968, pp. 43-51.

quième *nomos* selon Hérodote, qui payait un tribut de 350 talents d'argent²³. D'après une tablette akkadienne lacunaire trouvée dans la région de Sippar, Rikish-kalâmu-bêl était, sous le règne de Darius I, gouverneur de la ville phénicienne de Gubal (LÚ.NAM šá^{URU}gub-ba-al^{KI})²⁴. Le toponyme pouvant aussi être lu *Du-ba-al*, on a proposé d'y voir une forme tardive de Tum-ba-al, attesté à l'époque d'Ur III, ou une localité du nom de Gubal dans la région de Sippar²⁵. Mais ce toponyme n'est pas attesté en Mésopotamie à l'époque perse et, d'autre part, le contenu de la dîme offerte par ce gouverneur au temple Ébabbar de Shamash était typiquement phénicien (argent, laine pourpre, vin, tronc de cèdre)²⁶. Il s'agissait donc d'une cité phénicienne, soit Byblos, soit Gabala, dont les noms correspondaient tous les deux à la forme akkadienne du toponyme²⁷. La présence d'un gouverneur dans l'une ou l'autre des deux cités était possible. S'il s'agissait de Gabala, ville qui faisait sans doute partie du territoire d'Arwad à l'époque perse, les Perses souhaitaient renforcer la forteresse de Baniyas au nord de la ville, utilisant ces fortifications pour la défense du front méditerranéen²⁸. Gabala n'a pas encore été fouillée²⁹. Si Arwad avait dans son territoire un gouverneur perse à Gabala, l'entretien de ses résidents perses et de ses troupes de garnison, augmentées éventuellement de troupes auxiliaires, représentait une lourde charge pour cette cité.

« Darius est puissant grâce à la flotte phénicienne », écrivait l'historien grec Thucydide³⁰. Cette flotte était considérée comme unique, bien que formée par les flottes de Sidon, de Tyr et d'Arwad. Elle semble avoir mené toutes les opérations entreprises par les Perses après la conquête de l'Égypte, pour étendre leur domination vers la mer Égée. Darius I mit en priorité la répression de la défection des cités chypriotes qui menaçait ses bases syro-phéniciennes. La première bataille navale à laquelle participa Arwad en 497 se solda par un échec :

23. Cf. J. Elayi and J. Sapin, *Beyond the River. New Perspectives on Transeuphratene*, Sheffield 1998 (1^{ère} éd. en français : Turnhout 1991), pp. 14-20 (avec bibl.).

24. M. Dandamayev, « A Governor of Byblos in Sippar », in K. Van Lerberghe et A. Schoors éd., *Immigration and Emigration within the Ancient Near East, Festschrift E. Lipiński*, Leuven 1995, pp. 29-31.

25. R. Zadok, *Geographical Names according to New- and Late-Babylonian Texts*, Wiesbaden 1985, p. 120.

26. J. Elayi, *Byblos, cité sacrée (8^e-4^e s. av. J.-C.)*, Paris 2009.

27. S. Parpola, *Neo-Assyrian Toponyms*, Neukirchen-Vluyn 1970, s.v. GUBLA.

28. Dunand, *loc. cit.* (n. 21), pp. 43-51.

29. Cf. E. Lipiński éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s.v. Gubla. Sur le trésor de Jéblé, cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *Trésors de monnaies phéniciennes et circulation monétaire (VI^e-III^e siècles av. J.-C.)*, Paris 1992, pp. 44-60.

elle tourna à l'avantage des Chypriotes, soutenus par la flotte ionienne, de Samos en particulier. Cette défaite s'explique peut-être par un manque de motivation : certaines cités chypriotes étaient en effet d'anciennes colonies phéniciennes (surtout tyriennes), et les Phéniciens avaient refusé d'aider Cambyse II à attaquer leur ancienne colonie de Carthage. Même si les Aradiens n'avaient pas de colonies en Tunisie ni à Chypre, ils étaient solidaires des Tyriens, qui avaient exercé l'hégémonie sous l'Empire néo-babylonien. Après cette défaite, Arwad avait dû réparer les dégâts subis par sa flotte pour qu'elle fût à nouveau rapidement opérationnelle. Selon Hérodote, Darius I aurait projeté de déporter des Phéniciens en Ionie et des Ioniens en Phénicie, peut-être pour punir les Phéniciens responsables de la défaite navale de 497, mais cette information est peu crédible et d'ailleurs, il n'y croyait pas lui-même (« Le Roi n'avait nullement ce dessein »)³¹.

Après avoir reconquis Chypre par une bataille terrestre, Darius I entreprit d'écraser la révolte de l'Ionie³². La flotte perse, constituée essentiellement par la flotte phénicienne (Sidon, Tyr et Arwad) affronta la flotte ionienne à la bataille de Ladè en 495. Les Phéniciens étaient les combattants les plus déterminés contre les Ioniens car ils avaient une revanche à prendre sur eux et, cette fois, ils ne combattaient pas contre les anciennes colonies phéniciennes de Chypre. La flotte ionienne était affaiblie et désorganisée par des ralliements aux Perses. La bataille de Ladè fut un succès total pour les Perses grâce aux flottes phéniciennes³³. Hérodote rapporte un curieux épisode concernant Dionysios de Phocée : il s'empara de trois vaisseaux ennemis et « cingla vers la Phénicie (ἔπλεε ἐς Φοινίκην) ; là, il coula les vaisseaux marchands et s'empara de beaucoup d'argent » (γαύλους δὲ ἐνθάδε καταδύσας καὶ χρήματα λαβὼν πολλά)³⁴. Il est logique de penser qu'en venant de l'Ionie, Dionysios de Phocée fit son action dans la première cité qu'il rencontra sur son chemin, c'est-à-dire Arwad, soit le port marchand de l'île, soit un des ports de commerce du territoire aradien. Après la victoire de Ladè, le comportement des Phéniciens vis-à-vis des Perses fut modifié. Au lieu de se contenter d'obéir aux ordres, ils s'efforcèrent de se faire bien voir des Perses et prirent des initiatives en ce sens, telles que la capture du stratège athénien Miltiade. Ils comprenaient qu'ils seraient les premiers bénéficiaires de la suprématie maritime qu'ils avaient conquise pour les Perses. Les navires phéniciens furent chargés de contrôler cette zone de la Méditerranée dont l'importance stratégique et économique était particulière : les côtes de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Propontide.

31. Hdt VI, 3.

32. Sur la révolte de l'Ionie, voir par ex. P. Tozzi, *La rivoltà ionica*, Pise 1978 ; D. Lateiner, « The failure of the Ionian revolt », *Historia* 31/2, 1982, pp. 129-160 ; G. Nenci, *Erodoto. Le Storie. Libro IV. La rivoltà della Ionia*, Florence-Rome 1994 ; Briant, *op. cit.* (n. 1), pp. 158-168.

33. Sur la bataille de Ladè, voir par ex. Briant, *ibid.*, pp. 167-168 (avec bibl.).

tide et de la Chersonèse. Arwad était en première ligne dans cette mission en raison de sa position géographique. Elle participa activement, avec Sidon et Tyr, à la conquête des îles et des littoraux de la mer Égée. Les deux volets complémentaires de la stratégie de Darius I était le patronage accordé aux temples des cités dociles et la répression impitoyable des cités récalcitrantes³⁵.

Retournement de situation : Arwad allait connaître avec Sidon et Tyr une série de défaites. Sachant les Grecs très divisés, Darius I projetait un débarquement en Attique, sans doute pour installer à Athènes un dirigeant dévoué aux intérêts perses. En 490, il avait donc partagé sa flotte : le gros voguait vers l'Attique tandis qu'une petite partie de cette flotte débarquait à Marathon les combattants perses pour ce que l'on nomme la « première guerre médique ». Les Perses, battus sur terre, tentèrent de regagner leurs navires. D'après Pausanias, le tableau de la victoire de Marathon montrait à une de ses extrémités les Grecs poursuivant et massacrant les « Barbares » sur des navires phéniciens au mouillage³⁶. On ignore si les navires aradiens étaient partis vers l'Attique ou mouillaient à Marathon.

Dès son arrivée au pouvoir, Xerxès I (486-465) fut confronté aux deux problèmes que lui avait légués son père : l'échec de Marathon et la rébellion de l'Égypte. Arwad participa sans doute à l'écrasement de la révolte égyptienne dès le début du règne. Le roi des Perses s'occupa ensuite du projet grec auquel il consacra quatre années de préparation et qui devait déboucher sur la « deuxième guerre médique ». Selon Hérodote, les Phéniciens ont fourni 300 galères, chiffre plausible³⁷, même si le total de 1207 galères pour toute la flotte perse est très exagéré (au moins doublé). Faut-il penser que chacune des trois cités phéniciennes fournissait environ 100 galères ? Dans la mesure où Arwad paraît avoir été à cette époque moins importante que Sidon et Tyr, elle en a fourni sans doute moins de 100. Les soldats phéniciens des forces navales étaient équipés de la manière suivante : « sur la tête ils portaient des casques à peu près du type des casques helléniques ; ils étaient revêtus de cuirasses de lin, ils avaient des boucliers sans bordure et des javelots »³⁸. Même s'il y avait quelques variantes entre les soldats des trois cités, cette description donne une idée de l'équipement des soldats aradiens. La flotte aradienne était moins performante que celle de Sidon puisque celle-ci a gagné la course nautique organisée par Xerxès I à Abydos³⁹. Le roi des Perses privilégia la flotte de Sidon pour sa valeur, mais peut-être aussi

35. *Ibid.*, 6-17, 25, 28, 33, 41, 104.

36. Paus., *Descriptio of Greece* I, 15, 3. Hérodote (VI, 113-115) rapporte la même scène, mais sans mentionner de navires phéniciens.

37. Hdt VII, 89.

parce que cette cité était alors très puissante et qu'il avait des affinités particulières avec son roi persophile⁴⁰.

On s'est demandé si les rois de Sidon, de Tyr et d'Arwad commandaient en personne leur flotte à Salamine : « Après les généraux, les personnages les plus notables de l'armée navale étaient le Sidonien Tétramnestos fils d'Anysos, le Tyrien Mattèn fils d'Eiromos, l'Aradien Merbalos fils d'Agbalos ... » (Τῶν δὲ ἐπιπλεόντων μετὰ γε τοὺς στρατηγοὺς οἶδε ἦσαν ὀνομαστότατοι Σιδώνιος Τετράμνηστος Ἀνύσου, καὶ Τύριος Ματτῆν Εἰρώμιου, καὶ Ἀράδιος Μέρβαλος Ἀγβάλου)⁴¹. Selon la première objection qui a été faite, l'inscription sidonienne KAI 14 ne mentionnait pas que le roi de Sidon ʿEšmunʿazor II était à Salamine, et donc Tétramnestos n'était pas roi⁴². Cependant, la date de la dynastie d'ʿEšmunʿazor II doit être remontée jusqu'au 6^e siècle⁴³ et n'interfère pas avec la bataille de Salamine. La deuxième objection est plus sérieuse : Hérodote ne dit pas explicitement que les rois étaient les commandants de leurs flottes. Tout d'abord, parmi les autres commandants cités après les commandants phéniciens, certains étaient clairement des rois ou des reines : Artémise d'Halicarnasse, Syennesis de Cilicie et Gorgos fils de Chersis de Salamine⁴⁴. D'autre part, les rois de Sidon et de Tyr, bien qu'ils ne soient pas nommés, étaient présents avec leurs flottes à Phalère, où elles étaient basées avant la bataille de Salamine : « Quand (Xerxès) fut arrivé et qu'il eut pris place sur un trône présidentiel, les tyrans des peuples de son empire et les commandants des galères, mandés par lui, se présentèrent et s'assirent chacun au rang que le roi lui avait conféré ; au premier rang le roi sidonien, après lui le Tyrien, les autres à la suite » (πρῶτος μὲν ὁ Σιδώνιος Βασιλεὺς, μετὰ δὲ ὁ Τύριος, ἐπὶ δὲ ὄλλοι)⁴⁵. Hérodote n'utilisait pas systématiquement le terme Βασιλεὺς, aussi n'est-il pas surprenant qu'il les ait désignés seulement par leur nom⁴⁶. Les Aradiens n'étaient pas nommés, ils étaient au troisième rang après Sidon et Tyr, avec les autres commandants : ce classement coïncidait, semble-t-il, avec l'importance relative des cités phéniciennes, Arwad n'étant qu'à la troisième place.

40. *Ibid.*, 128.

41. Hdt VII, 98 ; cf. J. Elayi, « The Role of the Phoenician Kings at the Battle of Salamis (480 B.C.E.) », *JAOS* 126, 2006, pp. 411-418 (avec bibl.).

42. J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, volume III : *Phoenician Inscriptions*, Oxford 1982, p. 102 ; T. Kelly, « Herodotus and the King of Sidon », *BASOR* 268, 1987, p. 52.

43. Cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 17), pp. 9-28.

44. Hdt VII, 99. Cf. G.F. Hill, *A History of Cyprus* I, Cambridge 1940, pp. 115-116.

45. Hdt VIII, 67.

Le témoignage d'Hérodote est-il fiable ? Comme il mentionnait surtout les Sidoniens et de façon très positive, il a dû être renseigné par des Sidoniens au cours de ses voyages. Il a peut-être aussi eu accès, directement ou indirectement, à des documents officiels perses⁴⁷. D'autres sources confirment en tout cas que les rois phéniciens étaient commandants de leurs flottes de guerre : le roi de Sidon Ba^calšillem II à la bataille de Cnide en 394 ; les rois de Sidon, de Byblos et d'Arwad au moment de l'offensive d'Alexandre le Grand⁴⁸. Une série monétaire du roi de Sidon Ba^cana, qui a régné de ca 409/406 à 402, porte sous la galère le mot phénicien *TM*², « chef, commandant »⁴⁹. Les rois phéniciens ont donc participé, comme commandants de leurs flottes, à la bataille de Salamine.

Le nom du roi d'Arwad Merbalos et de son père Agbalos sont des transcriptions grecques de noms phéniciens. « Merbalos » correspondait clairement à Maharba^cal (*MHRB^cL*)⁵⁰. Ce nom qui signifiait « Preux de Ba^cal » a été porté par exemple par un roi de Tyr (vers 555-552), rappelé de Babylone où il avait été déporté par Nabuchodonosor II (Maharba^cal I) et par un roi de Tyr d'époque perse, vers 475-450 (?) (Maharba^cal II)⁵¹. Le nom « Agbalos » a été interprété comme une forme corrompue de ^cOzba^cal (*^cZB^cL*), qui signifiait « Ma force est Ba^cal »⁵². C'était aussi le nom du fils de Yakinlu, choisi par Assurbanipal pour succéder à son père sur le trône d'Arwad entre 665 et 649⁵³. Maharba^cal était donc roi d'Arwad en 480 ; il était le fils de ^cOzba^cal, dont on ignore s'il a régné. La flotte d'Arwad avait deux fonctions différentes à cette époque : être au service du pouvoir perse et défendre sa cité. La fonction de soutien de l'Empire perse était lourde et onéreuse pour les finances de la cité : Arwad devait construire,

47. Cf. O.I. Armayor, « Herodotus' Catalogue of the Persian Empire in the Light of the Monuments and the Greek Literary Tradition », *TAPhA* 108, 1978, pp. 1-9 ; M.L. Lang, *Herodotean Narrative and Discourse*, Cambridge Mass. 1984 ; D.M. Lewis, « Persians in Herodotus », in *The Greek Historians : Literature and History, papers presented to A.E. Raubitschek*, Stanford 1984, pp. 101-117 ; O. Muray, « Herodotus and Oral History », in *Achaemenid History II : The Greek Sources*, Leiden 1987, pp. 93-115 ; J. Elayi, *Sidon, cité autonome de l'Empire perse*, Paris 1990², pp. 23, 113, 164.

48. DS. XIV, 79 ; Xén., *Hell.* III, 4.21-24 ; Arr., *An.* II, 20.1 ; 15.7, 24.5 ; Curt. IV, 1-2 ; cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *Le monnayage de Sidon à l'époque perse (V^e-IV^e s. av. J.-C.)*, Paris 2004, pp. 682-686.

49. Elayi-Elayi, *ibid.*, p. 72, n° 295 ; pp. 442-443 ; cf. *KAI* 1, l. 2 ; J. Hoftijzer et K. Jongeling, *Dictionary of the North-West Semitic Inscriptions*, Leiden 1995, s.v. tm² ; *DISO*, s.v. TM².

50. Cf. F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, s.v. MHRB^cL.

51. Lipiński éd., *op. cit.* (n. 29), s.v. Maharbaal (avec bibl.) ; J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, p. 323 ; A. Lemaire, « Trône à kérubs avec inscription phénicienne », in *id. éd.*, *Phéniciens d'Orient et d'Occident, Mélanges Josette Elayi*, Paris 2014, pp. 127-145.

réparer, reconstruire ses navires, et fournir et entretenir leurs équipages. La fonction de défense de la cité était avant tout symbolique : il s'agissait de donner l'image d'une puissance navale à l'intérieur et à l'extérieur d'Arwad, pour alimenter la propagande politique. C'est le symbole fort de la galère qui sera choisi un peu plus tard pour figurer sur les monnaies aradiennes.

La dernière question qui se pose concernant le roi d'Arwad à la bataille de Salamine est la suivante : a-t-il été tué pendant la bataille, exécuté par Xerxès après la bataille, ou est-il revenu continuer son règne à Arwad ? Certains auteurs ont considéré que les trois rois phéniciens avaient péri à Salamine, d'une façon ou d'une autre, car cela les arrangeait pour leur datation de la dynastie d'Es^mun^cazor de Sidon⁵⁴. Leur datation étant erronée comme on l'a montré⁵⁵, cette hypothèse ne peut pas être retenue. On ignore si Maharba^cal d'Arwad a été tué pendant la bataille car aucune source ne le mentionne. Toutefois, Hérodote rapporte qu'après la défaite, quand Xerxès a de nouveau convoqué ses conseillers, seule la reine Artémise était présente parmi les non-Perses⁵⁶. Il mentionne aussi l'exécution de Phéniciens après la bataille. Certains Phéniciens qui avaient perdu leurs galères allèrent se plaindre à Xerxès de la trahison des Ioniens : « (Xerxès) se retourna contre les Phéniciens ; et, très affligé par sa défaite, dont il rendait tout le monde responsable, il ordonna qu'on leur tranchât la tête, pour que, ayant été eux-mêmes des lâches, ils ne calomniaient pas ceux qui valaient mieux qu'eux »⁵⁷. S'il s'était agi des rois phéniciens, Hérodote n'aurait pas employé l'expression τινες Φοινίκων, « certains Phéniciens », qui ne méritaient pas d'être nommés parce qu'ils n'étaient pas connus. Ce récit s'appuyait sur des informateurs hostiles aux Phéniciens, car Xerxès I ne pouvait pas changer de politique à leur égard après la bataille, étant donné qu'il avait toujours besoin de leurs flottes. C'est d'ailleurs avec des navires de commerce phéniciens (γάλοι) qu'il fit construire un ponton pour traverser le détroit de Salamine⁵⁸. Les pertes d'Arwad devaient être lourdes, mais tous ses navires n'avaient sans doute pas été détruits : « Quant aux Barbares dont les vaisseaux avaient échappé au désastre, ils arrivèrent en fuyant à Phalère où ils se trouvèrent sous la protection de l'armée de terre »⁵⁹. Arwad, tout comme

54. J.B. Peckham, *The Development of the Late Phoenician Scripts*, Cambridge, Mass. 1968, p. 86 ; E.T. Mullen, « A New Royal Sidonian Inscription », *BASOR* 216, 1974, p. 26 ; G. Coacci Polsell, « Nuova luce sulla datazione dei re sidonii ? », *RSF* 12, 1984, p. 170.

55. Elayi, *loc. cit.* (n. 17), pp. 17-24.

56. Hdt VIII, 101.

57. *Ibid.*, 90.

58. *Ibid.*, 97.

59. *Ibid.*, 92. Sur les raisons possibles de l'échec des flottes phéniciennes à Salamine, cf. Elayi, *op.*

Sidon et Tyr, avait intérêt à rester loyale pour continuer à faire partie de la base de la puissance navale perse.

Arwad connu, après la défaite de Salamine, une série d'autres défaites au sein de la marine perse. Elle ne participa pas directement aux défaites de Platées et de Mycale en septembre 479, ce qui n'était cependant pas un signe de disgrâce. En effet, Xerxès I pensait ne pas être à la hauteur pour s'engager dans une nouvelle bataille navale et il essaya soigneusement de l'éviter. A Mycale, les commandants perses débarquèrent leurs soldats pour livrer bataille sur terre, mais ce fut un nouvel échec et, bien qu'ils n'aient pas combattu, 200 navires phéniciens et chypriotes à l'ancre furent incendiés⁶⁰ ; il devait y avoir parmi eux des galères d'Arwad. La première mention de la réutilisation de la flotte phénicienne par les Perses se trouve dans un passage de Diodore, se rapportant à la période où le général athénien Cimon, fils de Miltiade, entreprit ses premières campagnes vers 470. Le but de ses expéditions maritimes était de récolter du butin afin de payer ses équipages ; il reprit aux Perses les cités de Lycie⁶¹. La bataille de l'Eurymédon en Pisidie en 466 fut de nouveau une lourde défaite pour les Phéniciens qui, selon Thucydide, y auraient perdu 200 trières⁶². Aussitôt après ces défaites, les arsenaux aradiens, sidoniens et tyriens fonctionnèrent à plein régime car les Perses avaient programmé la reconstruction d'un grand nombre de galères. Xerxès I fut assassiné en 465 et remplacé par Artaxerxès I, qui devait régner pendant 41 ans. Différents troubles éclatèrent dans la partie occidentale de l'Empire perse et les Aradiens furent obligés de participer aux actions militaires perses. La révolte de l'Égypte dura de 464 à 454. La flotte athénienne, commandée par Cimon, soutint la révolte d'Inaros et défit en 460 à Memphis la marine perse, formée alors de navires phéniciens et ciliciens⁶³. Un fragment d'inscription sur un bloc de marbre découvert dans l'Héraion de Samos mentionne la capture de 17 navires phéniciens par les Samiens, qui a dû avoir lieu pendant la campagne d'Égypte à Memphis ([Μέμ]φιος restauré à la deuxième ligne)⁶⁴. Dans la mesure où Arwad était la cité du nord, elle était peut-être plus sollicitée dans les affrontements avec les Samiens. Les premières lignes de la liste des morts à la guerre de la tribu Erechthéïs d'Athènes, datée de 459 ou 458, mentionnent les régions où sont tombés ces morts : « à Chypre, en Égypte, en Phénicie, à Haliées, à Égine, à

60. Hdt IX, 98-107.

61. DS. XI, 60.5.

62. Thc. I, 100.1 ; Cf. G. Pavano, *Dionisio d'Alicarnasso, Saggio su Tucidide*, Palerme 1968, p. 48, XIII, 41.

63. Cf. P. Salmon, *La politique égyptienne d'Athènes, VI^e et V^e siècles av. J.-C.*, Bruxelles 1965, pp. 156 sqq.

64. R. Meiggs et D. Lewis. *A Selection of Greek historical Inscriptions to the End of the Fifth Centu-*

Mégare »⁶⁵. On ignore combien de morts sont tombés en Phénicie et à quel endroit : s'agissait-il du territoire aradien ? En tout cas, il devait s'agir d'un raid limité effectué par la flotte athénienne, après avoir rétabli le contrôle sur le Nil. Artaxerxès I finit par rétablir l'ordre en Égypte et s'appuyait toujours en grande partie sur les flottes phéniciennes pour la contrôler. La flotte d'Arwad restait donc mobilisée. Elle subit une nouvelle défaite en 450 lorsque Cimon s'empara des cités chypriotes de Kition et de Marion, et battit les flottes phénicienne et cilicienne de la marine perse à Salamine de Chypre⁶⁶. Lycurgue fait allusion à ces événements en rappelant aux Athéniens quatre exploits militaires de leurs ancêtres à l'époque de la thalassocratie athénienne⁶⁷. Les deux premiers sont la victoire de Cimon à l'Eurymédon, et sans doute la victoire de Salamine de Chypre. Les deux autres exploits sont difficiles à identifier : la « mise à sac de toute l'Asie » et le « ravage de la Phénicie et de la Cilicie » ; peut-être font-ils allusion à la poursuite des navires phéniciens jusqu'en Phénicie après Salamine ou au raid athénien en Phénicie⁶⁸. Pendant toute cette période, une seule victoire navale fut remportée par une flotte phénicienne (Φοινίκων ναυτικόν) en 454, à la fin de la campagne d'Égypte⁶⁹ : cette expression est limitative et on ignore si des galères aradiennes en faisaient partie.

En tout cas, ces défaites successives ont été désastreuses pour le potentiel naval phénicien. On ne sait pas quelles ont été les pertes de chacune des trois cités phéniciennes car les sources classiques donnent des chiffres globaux sans les détailler, soit de l'ensemble de la flotte perse, soit de l'ensemble des trois flottes phéniciennes. En 480, à la bataille de Salamine, la flotte perse aurait eu 200 navires détruits, sans compter les navires capturés. En 479, à la bataille de Mycale, 200 navires phéniciens et chypriotes ont été détruits. En 466, à la bataille de l'Eurymédon, 200 navires phéniciens ont été détruits. En 450, à la bataille de Salamine de Chypre, les Phéniciens auraient perdu environ 100 navires⁷⁰. Ces chiffres doivent être considérés avec précaution, mais ils donnent en tout cas une idée des très lourdes pertes subies. Le potentiel naval d'Arwad, comme celui des

65. IG I², 929 ; Meiggs-Lewis, *ibid.*, n° 33. Sur la date, cf. *ibid.*, pp. 75-76 ; C.W. Clairmont, *Patrios Nomos. Public Burial in Athens during the Fifth and Fourth Centuries B.C.*, Oxford 1983, pp. 130-135, 298-300 ; B.D. Meritt *et al.*, *The Athenian Tribute Lists III*, Princeton 1953, p. 174 ; Salmon, *op. cit.* (n. 63), pp. 156 sqq. ; cf. Elayi, *op. cit.* (n. 47), pp. 168-170.

66. DS. XII, 3.3.

67. Lycurg., *Léocr., Fragments*, p. 55, 72.

68. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 47), pp. 168-169.

69. Thc. I, 110.4 ; cf. A.W. Gomme, *A historical Commentary on Thucydides I*, Oxford 1945, p. 323.

70. DS. XI, 19 (Salamine) ; Hdt IX, 104 (Mycale) ; Thc. 1.100, 1 (Eurymédon) ; DS. XI, 62.3, XI,

autres cités phéniciennes, avait sans doute été en grande partie détruit. Il était très coûteux de maintenir une grande flotte, particulièrement sur une aussi longue période : un demi-siècle depuis la révolte de l'Ionie jusqu'à la bataille de Salamine de Chypre. La flotte aradienne a subi tant de destructions successives que le rythme des reconstructions devait peiner à compenser les destructions. Les ressources financières d'Arwad devaient être sérieusement entamées au milieu du 5^e siècle. La crédibilité d'Arwad comme grande puissance navale était aussi bien compromise.

Ces difficultés expliquent, selon toute vraisemblance, l'inauguration du monnayage aradien (Pls XIII-XV). Arwad n'avait pas besoin de frapper monnaie car les paiements se faisaient surtout en argent pesé et ce système fonctionnait parfaitement depuis le 2^e millénaire⁷¹. Elle commença à frapper monnaie peu après Sidon, c'est-à-dire après les trois autres cités phéniciennes. Comme elle devait faire face à de lourdes dépenses de guerre, elle essaya de tirer un profit fiscal entre la valeur de l'argent brut et le cours légal des monnaies⁷². Elle avait une autre bonne raison de frapper monnaie : comme son image s'était ternie dans les défaites successives, la monnaie pouvait contribuer à la rétablir car elle constituait un excellent instrument de propagande politique. Les Aradiens apprécèrent sans aucun doute l'autorisation de frapper monnaie donnée par les Perses, reconnaissant ainsi leur autonomie. Les aspects financier et politique étaient essentiels dans l'inauguration du monnayage d'Arwad⁷³. Comment déterminer la date d'inauguration de ce monnayage ? Par l'étude des monnaies d'Arwad dans les trésors.

Les monnaies d'Arwad apparaissent dans trois trésors dont la date d'enfouissement se situe au 5^e s. C'est peu par rapport aux 30 trésors où apparaissent des monnaies d'Arwad⁷⁴. Le premier trésor est le trésor de Syrie du nord TXXXIX⁷⁵, enfoui au milieu de la deuxième moitié du 5^e s. Il contient trois monnaies d'Arwad : un tiers de sicle de la Série I.1.2, un sixième de sicle de la Série I.2.3 et un douzième de sicle de la Série I.2.4⁷⁶. Il contient aussi 9 monnaies de

71. Sur ce système, cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE)*, Leuven et al. 2009, pp. 323-328 (avec bibli.).

72. Par exemple, Athènes faisait un profit de 5% sur ses monnaies à la même époque, autrement dit la valeur nominale de la monnaie était de 5% plus élevée que sa valeur intrinsèque en tant que métal : G. Le Rider, *La naissance de la monnaie. Pratiques monétaires de l'Orient ancien*, Paris 2001, pp. 239-266.

73. Comme en Asie Mineure au 6^e s. : Le Rider, *ibid.*, pp. 256-257.

74. Voir *infra*, Annexe 7.

75. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 145-151 ; *id.*, « Nouveaux trésors de monnaies phéniciennes (CH IX) »,

Sidon, dont un double sicle de la Série II.1⁷⁷. Il est significatif qu'une monnaie aradienne de la première série côtoie une monnaie sidonienne de la seconde série. Ce léger décalage indique l'antériorité de l'inauguration du monnayage de Sidon. Le deuxième trésor est le trésor de Syrie TLVII⁷⁸, enfoui vers la fin du 5^e s. Il contient 7 monnaies divisionnaires, dont 3 phéniciennes : 2 tiers de sicle aradiens de la Série I.2.2⁷⁹ et un seizième de sicle sidonien de la Série III.3.a⁸⁰. Ici, les monnaies de la deuxième série aradienne côtoient une monnaie de la troisième série sidonienne. Ce nouveau décalage confirme la conclusion du décalage précédent. Le troisième trésor est le trésor du Delta TLXXIV⁸¹, qui a été aussi enfoui vers la fin du 5^e s. Il contient un tiers de sicle d'Arwad, peut-être de la Série I.1.2 (s'il n'y a pas d'hippocampe sous la galère)⁸² et 3 demi-sicles de Sidon de la Série III.2⁸³. L'étude comparée de l'apparition des monnaies dans les trésors a montré que le monnayage d'Arwad a été le dernier des quatre monnayages phéniciens, vers la fin du troisième quart du 5^e s. ou peut-être plus tôt, vers 440, car les quatre monnayages se sont suivis de près⁸⁴.

La première série aradienne comportait quatre modules : le sicle (I.1.1), le tiers de sicle (I.1.2 et I.1.5), le sixième (I.1.3) et le douzième (I.1.4)⁸⁵. On n'a conservé qu'un exemplaire de sicle, ce qui signifie sans doute que ce module a été peu produit. Il en est de même pour le sixième (6 exemplaires conservés) et pour le douzième (1 exemplaire conservé). Les Aradiens ont privilégié le tiers de sicle dont 62 exemplaires ont été répertoriés⁸⁶. L'étalon modifié de cette série est de 3,24g (calculé à partir de 57 exemplaires) ; il est de 10,44g pour le sicle de la

77. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 48), pp. 37, 618.

78. *Id.*, *Trésors*, pp. 246-248.

79. Voir *infra*, Annexe 7.

80. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 48), pp. 81, 618.

81. *Id.*, *Trésors*, pp. 289-290.

82. Voir *infra*, Annexe 7.

83. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 48), p. 68.

84. En même temps que la Série II.1 de Sidon : *ibid.*, p. 37. Cf. aussi J. Elayi, « Le phénomène monétaire dans les cités phéniciennes à l'époque perse », in T. Hackens et G. Moucharté éd., *Numismatique et histoire économique phéniciennes et puniques*, Louvain-la-Neuve 1992, pp. 23-24.

85. Voir *infra*, Annexe 6, C1-C4.

86. Pour l'étude de la Série I.1.2, cf. J. Elayi et A.G. Elayi, « The First Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 43, 2013, pp. 11-26 (61 tiers de sicle et un tiers avec une typologie un peu différente :

Série III.1.1⁸⁷. Cet étalon est proche de l'étalon dit « persique », représentant deux sicles⁸⁸. Il aurait existé un sicle « lourd » à partir de vers 480 autour de 5,60g, et un sicle « léger » autour de 5,35g au 4^e s.⁸⁹. Arwad appartenait à une aire culturelle différente de celle des autres cités phéniciennes, liée à la Syrie du nord et à la Cilicie : ainsi s'explique peut-être le choix de l'étalon persique, utilisé par exemple en Cilicie, pour faciliter les relations commerciales. En effet, le choix de l'étalon semble avoir été déterminé à la base par la zone commerciale de chaque cité et par ses partenaires commerciaux. Le module le plus gros privilégié par chaque cité était sans doute fonction de la richesse et de l'importance respective de la cité : le tiers de sicle de 3,24g pour Arwad, le sicle de 13,56g pour Tyr et le double sicle de 28,02g pour Sidon⁹⁰. Le volume de production de la Série I.1.2 d'Arwad semble relativement faible si l'on en juge par le nombre d'exemplaires conservés ; toutefois, cette série est mal connue d'après le ratio n/D = 1,7⁹¹. Dans la première série des autres monnayages phéniciens, le volume de production est faible, comme si l'on avait voulu faire d'abord des essais pour tester l'utilité de la monnaie⁹². La deuxième série d'Arwad (Série I.2) diffère assez peu de la Série I.1, car elle comporte les mêmes modules : sicle (I.2.1), tiers de sicle (I.2.2 et I.2.5), sixièmes (I.2.3) et douzièmes (I.2.4)⁹³. Le nombre de tiers de sicle a doublé (150 au lieu de 62), un hippocampe a été ajouté sous la galère, et une nouvelle série de petites divisionnaires de moins de 0,10g (68 exemplaires conservés) est apparue, avec une tête barbue et une tortue (I.2.6)⁹⁴. 15 sixièmes de sicle ont été répertoriés, dont l'étalon modifié, calculé à partir de 11 exemplaires, est de 1,56g. 50 douzièmes ont été répertoriés, dont l'étalon modifié, calculé à partir de 48 exemplaires, est de 0,69g.

Les Aradiens, pas plus que les autres Phéniciens, ne possédaient de minerais sur le territoire de leur cité, et ils étaient obligés d'aller s'approvisionner en métaux plus ou moins loin en Méditerranée, ce qui ne leur posait pas de problème particulier étant donné leur facilité à utiliser les routes maritimes. Chaque cité

87. *Ibid.*, pp. 22-23 ; *id.*, « Un nouveau trésor d'Arwad du IV^e siècle av. J.-C. », *RN* 167, 2011, pp. 403-421. Sur l'étalon modifié, cf. *id.*, *Phoenician Coinages I*, Paris 2014, pp. 575-580.

88. *Id.*, « Étude comparée des monnayages phéniciens des 5^e-4^e s. av. J.-C. », *Trans* 43, 2013, p. 60.

89. O. Casabonne, *La Cilicie à l'époque achéménide*, Paris 2004 (avec bibli.).

90. Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 88), pp. 59-60. Byblos, cité sacrée, était une cité à part.

91. D'après la « méthode de Carter » (G.F. Carter, « Simplified Method for Calculating the Original Number of Dies from Die-Link Statistics », *ANSMN* 28, 1983, pp. 195-206). n = nombre de monnaies étudiées. D = nombre de coins de droit.

92. Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 88), p. 62.

93. *Id.*, « The Second Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 47, 2015 (sous presse). Voir *infra*.

devait avoir des sources d'approvisionnement préférentielles en fonction de ses réseaux commerciaux⁹⁵. Le plus facile pour les Aradiens était de s'approvisionner en argent dans les gisements du Taurus en Anatolie ; ils ont dû utiliser aussi des monnaies grecques importées, surtout des tétradrachmes athéniens, achetés pour leur valeur métallique et dont on a trouvé un grand nombre dans tout le Proche-Orient, notamment dans la région d'Arwad : trésors TI et TII de la région d'Arwad, TXL et TXLI d'Al-Mina, TLVI de la région d'Alep, TLXXXI du nord de la Phénicie centrale et de Tell Deinit par exemple⁹⁶. L'étude de la composition métallique des monnaies d'Arwad a montré que le pourcentage d'argent était très élevé (autour de 99%) au début de son monnayage comme dans les autres monnayages phéniciens⁹⁷. La précision du système de pesée des Aradiens était remarquable. Ils n'utilisaient pas seulement les petites balances à plateaux de l'époque, dont on a trouvé des restes à Beyrouth par exemple. Ils se servaient aussi d'autres types de balances qu'ils ont représentées sur leurs poids aux 4^e et 3^e s. et dont ils étaient peut-être les inventeurs : un premier type de balance utilisant l'application mécanique du système du levier, puis un deuxième type qui préfigurait la balance dite « romaine »⁹⁸. La monnaie était un remarquable instrument de propagande qui s'exprimait à travers les inscriptions, et les motifs iconographiques, plus particulièrement destinés aux illettrés et aux étrangers. Le choix des symboles était donc capital pour le pouvoir politique de la cité. Arwad a choisi de représenter au droit de ses premières monnaies la divinité protectrice de la cité : Ba'al Arwad. C'est un dieu marin, humain jusqu'à la taille, au torse musclé, barbu et avec une longue chevelure ; la partie inférieure de son corps est en forme de poisson, avec queue bifide et nageoires, couverte d'écailles ; il tient un dauphin à chaque main par la queue, pour exprimer sa force⁹⁹. Le revers des monnaies d'Arwad porte la galère aradienne, sans les rames, difficiles à représenter. La ligne de boucliers accrochés au bastingage est caractéristique de toutes les galères phéniciennes, de même que l'éperon et l'œil peint sur la proue. La figure de proue, destinée à effrayer l'ennemi, avait à Arwad la forme d'un Patèque¹⁰⁰. Les deux particularités

95. Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 88), pp. 50-51 (avec bibli.).

96. J. Elayi et J. Sapin, *Quinze ans de recherche (1985-2000) sur la Transeuphratène à l'époque perse*, Paris 2000, pp. 175-178 (avec bibli.).

97. A.G. Elayi et al., « Analyses of the Composition of the Coinage of Arwad (5th-4th) », *Trans* 42, 2012, pp. 129-140.

98. J. Elayi et A.G. Elayi, *Recherches sur les poids phéniciens*, Paris 1997, pp. 207-235. Voir ci-dessus, Chapitre II.

99. Voir *infra*, Annexe 6. Cf. *id.*, « La divinité marine des monnaies préalexandrines d'Arwad », *Trans* 21, 2001, pp. 133-148 ; *id.*, « Ba'al Arwad », in *ACFP V*, Palerme 2005, pp. 130-133 (avec bibli.).

de la galère aradienne, visibles sur plusieurs monnaies, étaient les suivantes : une cabine sur le pont et un gouvernail sous la coque¹⁰¹. La légende monétaire aradienne se réduisait au 5^e s. à deux lettres : *M^ρ*. Comme on l'a montré, elles représentaient l'abréviation de *M[LK] ρ[RWD]*, « roi d'Arwad »¹⁰². Les symboles choisis par l'autorité émettrice pour le monnayage d'Arwad, figurés et écrits, avaient en commun avec les autres monnayages phéniciens l'idée de souveraineté, de puissance et de protection divine.

On sait par les sources classiques qu'il existait au 4^e s. une confédération phénicienne de Tripolis (*ρTR*), fondée par les trois cités de Sidon, Tyr et Arwad¹⁰³. Cette fondation, dont était exclue Byblos, pourtant la cité la plus proche, pourrait remonter au 5^e s., avant la militarisation de Byblos qui a eu lieu vers 435-425¹⁰⁴. C'était sans doute à une époque où Byblos, cité sans flotte de guerre, n'avait aucun poids parmi les cités phéniciennes. A titre d'hypothèse de travail, il est possible que les trois grandes cités phéniciennes – Sidon, Tyr et Arwad – aient cherché à s'unir et à faire front commun vers le milieu du 5^e s., après la série de défaites navales qu'elles avaient subies.

La deuxième moitié du 5^e s. fut beaucoup plus tranquille pour Arwad. Sa flotte, comme les flottes des autres cités phéniciennes, était toujours aux ordres des Perses mais, contrairement à la période précédente, elle n'intervint jamais¹⁰⁵. Ce que les auteurs classiques appellent la « flotte phénicienne » joua cependant un rôle important dans la politique perse en Méditerranée orientale car elle était tantôt brandie comme une menace, tantôt promise comme un secours inespéré. Malgré l'accord de la « paix de Callias », un conflit frontalier éclata en 441 entre Milet et Samos. Les Milésiens firent appel à Athènes et les exilés samiens se tournèrent vers le satrape de Sardes Pissouthnès qui voulait faire intervenir la flotte phénicienne. Mais il n'y eut apparemment aucune bataille navale, donc pas de frais supplémentaires pour la cité d'Arwad. Pendant les nouveaux événements de Samos de 412 à 409, les principaux acteurs étaient Darius II (432-404) par satrapes interposés (Tissapherne et Pharnabaze) et les cités grecques (surtout Athènes et Sparte). La flotte phénicienne continua à jouer le rôle énigmatique de « flotte fantôme », espérée par les uns et redoutée par les autres¹⁰⁶. Arwad n'eut pas à souffrir de cette situation, non dommageable pour sa flotte. Plusieurs indices témoignent de sa prospérité pendant la deuxième moitié du 5^e s. Tout d'abord, les ateliers de sculpture aradiens développèrent leur production de

101. Voir *infra*, Annexe 6, C8, C6.

102. J. Elayi et A.G. Elayi, « Systems of Abbreviations Used by Byblos, Tyre and Arwad in their Pre-Alexandrine Coinages », *JNG* 37/38, 1987/88, pp. 18-21 ; *id.*, *loc. cit.* (n. 86), pp. 20-21.

103. Voir plus loin, Chapitre IX.

104. Cf. Elayi, *op. cit.* (n. 26), pp. 142-148.

sarcophages anthropoïdes, important du marbre grec et s'inspirant de l'art grec après s'être inspirés de l'art égyptien¹⁰⁷. Arwad a innové dans le domaine de la coroplastie en produisant des sarcophages anthropoïdes en terre cuite, de grande qualité¹⁰⁸. Enfin, la production monétaire s'est intensifiée avec la Série III.1 qui a été abondamment frappée (204 exemplaires), à partir de 420 environ¹⁰⁹. La divinité marine Ba'al Arwad est représentée, non plus en entier, mais seulement avec la tête à l'œil de face comme la tête d'Athéna sur les tétradrachmes athéniens contemporains¹¹⁰. La Série III.1.2 de tiers de sicle a été abondante : 121 exemplaires répertoriés, avec un étalon modifié de 3,35g. La Série III.1.4 de douzièmes a été également abondante : 120 exemplaires répertoriés, avec un étalon modifié de 0,82g. En revanche, la Série III.1.3 de sixièmes de sicle n'est représentée que par 5 exemplaires.

107. Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 18), pp. 66-76.

108. *Ibid.*, pp. 87-117.

109. Après la brève série intermédiaire II.1, qui conservait l'hippocampe sous la galère de la Série I. Cf. *infra*, Annexe 6.

110. Sur l'identification de Ba'al Arwad, cf. Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 99) 2001, pp. 133-148 ; *id.*, *loc.*

CHAPITRE IX

ARWAD PENDANT LA DERNIÈRE PHASE DE LA DOMINATION PERSE (400-333)

La politique laxiste de Darius II et la sanglante crise de succession qui secoua l'Empire perse après sa mort¹ laissèrent un temps de répit à la cité d'Arwad, qui ne fut pas sollicitée pour participer à des campagnes militaires. La prospérité qu'elle connaissait à la fin du 5^e s. se prolongea sans doute au début du 4^e s. En témoignent l'augmentation de la production de sarcophages anthropoïdes² et de monnaies. La Série III.2 succéda à la Série III.1 (vers 400-384)³. Le type de revers était toujours la galère aradienne surmontée par les lettres *M*[∇] (*M[LK] ∇[RWD]*). Le type de droit conservait la tête de Ba'al Arwad, mais l'œil du dieu est devenu de profil, comme celui d'Athéna sur les tétradrachmes athéniens. Le passage de l'œil de face à l'œil de profil d'Athéna s'est produit vers 400 et les graveurs aradiens ont suivi ce changement en s'inspirant du modèle des tétradrachmes qui circulaient dans la région d'Arwad⁴. Le volume de production de la Série III.2 est important comme dans la série précédente, pour les siècles

1. P. Briant, *Histoire de l'Empire perse*, Paris 1996, pp. 608-629.

2. J. Elayi et M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996, pp. 67-78 (avec bibl.).

3. J. Elayi and A.G. Elayi, « The Second Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 47, 2015 (sous presse).

4. C.M. Kraay, *Archaic and Classical Greek Coins*, Londres 1976, pp. 74-75 ; C. Flament, *Le monnayage en argent d'Athènes. De l'époque archaïque à l'époque hellénistique (c. 550-c. 40 av. J.-C.)*, Louvain-la-Neuve 2007, pp. 34, 54, 120-121 (avec bibl.). L'hypothèse d'une datation plus tardive (vers 370 ou 360) n'est pas convaincante : J.H. Kroll, « Athenian tetradrachms recently discovered in the Athenian Agora », *RN* 162, 2006, pp. 60-61. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 27-28 ; P. Van Alfen, « Problems in ancient initiative and counterfeit coinage », in Z. Archibald *et al.* éd., *Making, Moving*

(III.2.1 : 61 exemplaires conservés), surtout pour les tiers de sicle (III.2.2 : 110 exemplaires), les douzièmes (III.2.4 : 103 exemplaires), très réduit pour les sixièmes (III.2.3). L'étalon modifié de la Série III.2.1 est de 10,34g et celui de la Série III.2.2 est de 3,32g.

Les sicles d'Arwad ont été largement exportés au 4^e s. en dehors du territoire de la cité. Les trésors contenant des monnaies d'Arwad se répartissent en deux groupes, selon leur lieu de découverte : les trésors du premier groupe sont concentrés dans la région d'Arwad, pour la plupart sans doute en territoire aradien, et les monnaies d'Arwad y sont majoritaires. Les trésors du premier groupe sont les suivants : TLXXXII d'Arwad, TI et TII de la région d'Arwad, TIII des environs de Tripoli, TLXXXIV du Liban Nord, TIV de Jéblé, TV de Lattaquié et TVI d'Al-Mina ; ils contiennent un total de 746 monnaies d'Arwad⁵. Les trésors du second groupe ont été largement exportés dans tout le Moyen-Orient : sur la côte de Phénicie centrale et de Phénicie du sud (trésors TLXXXI du nord de la Phénicie centrale, TXIII, XIV et XV (?) de Byblos, TXLIII des environs de Beyrouth et TXLVI de la région de Gaza), dans la région de Samarie (TXLIX), en Syrie (TXXIX, TLVII et TLVIII), en Cilicie (TLIX et TLX), en Mésopotamie (TLXIII et TLXIV), en Iran (TLXVII) et en Égypte (TLXXII et TLXXIV)⁶. Dans ce deuxième groupe, le nombre total de monnaies aradiennes s'élève à peine à 32. La comparaison des quantités de monnaies aradiennes découvertes dans ces deux groupes de trésors (746 et 32 respectivement) est tout à fait significative. Les monnaies aradiennes ont été abondamment thésaurisées dans la région d'Arwad. Mais les trouvailles lointaines sont quantitativement bien trop faibles pour attester une exportation aradienne de monnaies-marchandises au 4^e s. comme ce fut le cas pour Sidon et Tyr, qui avaient des monnaies plus compétitives à cet égard (28,02g, puis 25,67g, et 13,56g respectivement, par rapport à 10,34g)⁷. Elles témoignent en revanche de circuits d'échanges reliant directement ou indirectement les différents lieux de trouvailles au territoire aradien, et d'un commerce prospère à moyenne et longue distance des marchands aradiens.

Arwad a de nouveau été sollicitée quand Artaxerxès II entreprit de remettre de l'ordre, avec une grande fermeté, dans la partie occidentale de l'Empire perse : en Asie Mineure et en Égypte⁸. En 398, il chargea le satrape Pharnabaze de commencer les préparatifs de la marine perse pour la campagne d'Asie Mineure ; celui-ci se rendit à Chypre, puis en Cilicie, et fit appel à l'amiral athénien Conon. Le satrape perse Tissapherne s'occupa de faire équiper une flotte par les Phéniciens. Sparte fut avertie de ces derniers préparatifs navals perses par un marchand syracusain qui revenait de Phénicie : « Il constate la présence de tri-

5. J. Elayi et A.G. Elayi, « La circulation des monnaies aradiennes préalexandrines (V^e-IV^e s. av. J.-C.) », *Res Orientales* 5, 1993, pp. 223 et 245, Carte I. Voir *infra*, Annexe 7.

6. *Ibid.*, pp. 243 et 246, Carte II.

7. *Ibid.*, pp. 243 et 246, Carte II.

èmes phéniciennes, les unes arrivant d'ailleurs, d'autres déjà pourvues d'équipages recrutés sur place, d'autres enfin en cours d'armement ; il apprend en outre ceci, c'est que leur nombre doit être porté à 300 ... À son avis, c'était le Roi et Tissapherne qui préparaient cette expédition ; quant au but, il l'ignorait »⁹. Si ce témoignage est exact, il avait vu, peut-être à Sidon, qui a joué ici un rôle central, trois catégories de trirèmes phéniciennes : celles qui étaient déjà équipées (sans doute sidoniennes), celles qui étaient en cours d'armement (sans doute aussi sidoniennes) et celles qui venaient d'autres cités phéniciennes (Arwad, Tyr et Byblos), sans doute nettement moins nombreuses que les deux premières catégories. Il fallut attendre que les chantiers navals phéniciens eussent fini de construire les nouvelles galères.

En 394, après l'exécution de Tissapherne sur l'ordre d'Artaxerxès II pour une erreur tactique, Conon et Pharnabaze furent chargés de conduire la flotte perse jusqu'à Cnide où l'attendait la flotte de Sparte, commandée par Peisandros. La bataille de Cnide fut brillamment remportée par la flotte perse. Le rôle essentiel fut joué par une flotte phénicienne de 80 galères¹⁰, conduite par le roi de Sidon Ba'alšillem II, surnommé par les Grecs Σάκτων, l'« armateur »¹¹. La flotte d'Arwad a-t-elle participé à la bataille de Cnide ? En admettant que les chiffres donnés par les auteurs grecs ne soient pas fantaisistes, c'est seulement une petite partie des 300 galères phéniciennes (seulement 80) qui combattirent à Cnide. Le gros de la flotte phénicienne avait dû rester en Phénicie pour surveiller l'Égypte car Artaxerxès II devait s'occuper du front égyptien après avoir intervenu en Asie Mineure. Les 80 galères de Cnide devaient être en majorité sidoniennes puisque c'était le roi de Sidon qui les commandait. Il est donc vraisemblable que, même si quelques galères aradiennes étaient présentes à Cnide, les gros de la flotte aradienne avait dû rester en Phénicie en attente de la campagne contre l'Égypte.

On sait par Diodore et Isocrate qu'Évagoras I de Salamine, après s'être révolté contre les Perses, a étendu son pouvoir sur toute l'île de Chypre et lancé une offensive vers le Proche-Orient. Son expédition en Phénicie a dû avoir lieu pendant la campagne d'Égypte vers 385, quand les Perses étaient trop occupés pour s'opposer à lui, et que l'essentiel de la flotte tyrienne était mobilisé dans la campagne égyptienne. Il aurait conquis Tyr et « quelques autres » (τινων ἐτέρων) cités phéniciennes¹². Tout d'abord, en admettant qu'il ait réussi à conquérir une ville du territoire continental de Tyr (Ushu ?), il n'aurait certainement pas pris

9. Xén., *Hell.* III, 4.1.

10. DS. XIX, 79.7-8 ; *Hell. Oxyr.* 4.2.

11. J. Elayi et A.G. Elayi, *Le monnayage de la cité phénicienne de Sidon à l'époque perse (V^e-IV^e s. av. J.-C.)* I, Paris 2004, pp. 638-640.

12. DS. XV, 2.4 ; Isocr., *Pan.* 161 ; *Ev.* 62 ; cf. J. Elayi et A.G. Elayi, *The Coinage of the Phoenician*

l'île parce qu'il n'en était pas capable. Arwad ne pouvait pas figurer parmi les autres cités phéniciennes conquises par Évagoras I, si toutefois l'information est exacte, car il n'avait pas la capacité militaire de conquérir l'île d'Arwad, même si une partie de la flotte aradienne était absente, réquisitionnée dans la campagne perse en Égypte. Cette campagne a été un désastre pour Artaxerxès II et les flottes phéniciennes ont subi de lourdes pertes, à tel point qu'elles n'étaient plus opérationnelles dans l'immédiat pour l'expédition chypriote. La flotte perse, exceptionnellement privée des Phéniciens, remporta une victoire navale à Kition tandis que l'armée perse assiégea Salamine de Chypre et s'en empara vers 383/381. L'île de Chypre repassa sous contrôle perse, et toute la Phénicie fut reprise en main par Artaxerxès II¹³.

Pendant la période qui suivit l'échec de la campagne d'Égypte, Arwad fut occupée à reconstruire sa flotte de guerre. La flotte aradienne, ainsi que les autres flottes phéniciennes, était prête pour la nouvelle campagne d'Égypte en 373, qui fut préparée cette fois à Akko, ville du territoire de Tyr¹⁴. La seconde tentative perse pour reconquérir l'Égypte échoua aussi lamentablement que la précédente, bien que le pharaon Nektanébo fût alors privé de l'assistance de Chabrias. Ces échecs répétés des flottes phéniciennes sont surprenants, surtout face à la seule flotte égyptienne, et on s'interroge sur leurs causes. Suite aux destructions successives des flottes phéniciennes, leur qualité devait baisser car, d'une part, on devait remplacer les membres d'équipage tombés au combat ou faits prisonniers par des gens moins expérimentés ; d'autre part, on était obligé de recruter dans les chantiers navals des artisans moins spécialisés en raison de la multiplication des constructions. En tout cas, Arwad vit sans doute alors s'accroître ses difficultés financières puisqu'il lui fallut de nouveau en 373 reconstruire sa flotte. C'est vers 384-370 qu'elle émit une nouvelle série monétaire (III.3), avec la même typologie que la précédente, mais avec des chiffres¹⁵. Par rapport aux deux séries précédentes avec la tête à l'œil de face (III.1) et à l'œil de profil (III.2), abondantes et régulières, la Série III.3 présente plusieurs difficultés : elle est peu abondante d'après le nombre d'exemplaires conservés (23 pièces), elle ne comporte qu'un seul module (le sicle), quelques chiffres seulement sont attestés (2, 10, 12, 13, 14, 15 et 16). Rien ne nous permet d'identifier le comput de référence, mais les Aradiens savaient probablement de quelle ère il s'agissait ; un tel système a parfois été utilisé dans l'Antiquité¹⁶. C'est la première fois que

13. DS. XV, 3.4-6 ; cf. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 11), pp. 644-645.

14. Elayi-Elayi, *ibid.*, pp. 645-647 (avec bibl.). Sur l'attaque d'Iphicrate contre les côtes phéniciennes mentionnée par Polyen, cf. *ibid.*, p. 646.

15. Voir *infra*, Annexe 6.

16. Betlyon, *Coinage of Phoenicia*, pp. 87-88 (avec bibl.). La datation proposée pour cette série (*ca.*

des chiffres sont utilisés sur les monnaies d'Arwad. A la fin du monnayage, ils sont précédés par l'initiale du nom du roi comme on va le voir, mais dans la Série III.3, s'il s'agit des années de règne, le roi est anonyme. Cette série assez mal conçue pourrait correspondre à une période de difficultés financières.

L'analyse de la composition métallique du monnayage a fait apparaître une diminution du titre en argent, corrélée avec une augmentation du cuivre et surtout du plomb¹⁷. Le haut pourcentage d'argent (autour de 99%) du début du monnayage a duré de la Série I.1 à la fin de la Série III.1. Puis, il est descendu jusqu'à 94,8% dans les Séries III.2 et surtout III.3, et une partie de III.4. La particularité du monnayage d'Arwad est l'ajout d'un pourcentage relativement élevé de plomb pour compenser la diminution de l'argent. Cette dévaluation du titre d'argent pendant la période qui a commencé vers 400 et qui a continué jusqu'en 341¹⁸, correspond aux difficultés financières de la cité à la suite des batailles navales au service des Perses, dont plusieurs ont été des défaites. Toutefois, la dévaluation des monnaies d'Arwad a été beaucoup moins forte que celle des monnaies de Byblos (jusqu'à 91,6%), et surtout des monnaies de Sidon (jusqu'à 74,2%) et de Tyr (jusqu'à 65,9%), ce qui traduit peut-être moins de difficultés financières¹⁹.

La Série III.3 a été remplacée par la Série III.4, émise vers 370-346, qui reflète aussi quelques difficultés (Pls V-XII). Sur les 104 sicles de cette série que nous avons répertoriés, avec un étalon modifié de 10,45g (calculé à partir de 89 exemplaires), nous avons relevé neuf lettres différentes : K, ϵ , ζ , D, Z, H, Y, P et M²⁰. Nous n'avons pas trouvé trace, en revanche, ni du B, ni du Q, mentionnés par G.F. Hill²¹. Les monnaies de cette série portant les lettres ϵ (III.4.1.b) et S (III.4.1.c) sont bien représentées, respectivement par 54 (10,47g pour l'étalon modifié, calculé à partir de 50 exemplaires) et 21 exemplaires conservés. Les autres lettres ne figurent que sur un très faible nombre d'exemplaires : 7 avec K (III.4.1.a), 2 avec D (III.4.1.d), 2 avec Z (III.4.1.e), 3 avec H (III.4.1.f), 6 avec Y (III.4.1.g), 1 avec P (III.4.1.h) et 8 avec M (III.4.1.i). Toutefois, nous avons répertorié 6 tiers de sicle avec P (III.4.2.h) : c'est le seul module attesté en dehors du

Inscribed Material », *ATLAL*, 1983, p. 107, p. 94B ; M.-J. Roche, « Les systèmes de datation en Arabie du nord », conférence de l'ASPEP, Institut Catholique de Paris, 12/11/2014.

17. A.G. Elayi *et al.*, « Analyses of the Composition of the Coinage of Arwad (5th-4th cent. BC) », *Trans* 42, 2012, pp. 129-140. Voir *infra*, Annexe 5.

18. Voir plus loin.

19. J. Elayi et A.G. Elayi, « Étude comparée des monnayages phéniciens des 5^e-4^e s. av. J.-C. », *Trans* 43, 2013, pp. 63-64 (avec bibl.).

20. Voir *infra*, Annexes 2, 3 et 4.

sicle. L'ordre des lettres a été en partie indiqué par deux liaisons de coins : les monnaies avec M^PK et les monnaies avec M^x se suivent, dans un sens ou dans l'autre ; les monnaies avec M^PM précèdent les monnaies avec M^PN (III.5.1.a). En dehors de ces indications précises, le classement des autres lettres est hypothétique. L'interprétation de la troisième lettre est difficile et a donné lieu à plusieurs hypothèses. G.F. Hill a proposé d'y voir des dates : le Y serait 10, le P 80 et le Q 100²². Selon lui, la série aurait été émise « at different mints or for some different parts of the Aradian territory ». Cette hypothèse doit être abandonnée car elle ne tient pas compte du sens des deux premières lettres M^P , et la série n'a pas duré aussi longtemps que les dates indiquées ; enfin, les Aradiens dataient par des chiffres et non par des lettres, qui était un système grec. E. Babelon proposait d'interpréter ces lettres comme les abréviations de noms de magistrats monétaires²³. Ce système n'est pas attesté à l'époque perse chez les Phéniciens et, de toute façon, cette interprétation ne tient pas compte non plus du sens des deux premières lettres. J.W. Betlyon a proposé d'y voir l'initiale de noms de gouverneurs, peut-être des gouverneurs militaires, qui auraient gouverné Arwad après la révolte de Tennès de Sidon en 350, nommés par Mazday entre *ca* 348/347 et 339/338²⁴. Selon lui, M serait l'abréviation du nom du gouverneur Mazday et G celle du nom du gouverneur Ger^caštart. Cette hypothèse est infondée pour plusieurs raisons : la chronologie de la révolte de Tennès, du gouvernement de Mazday sur la Transeuphratène et du monnayage aradien est totalement erronée²⁵ ; Ger^caštart n'était pas un gouverneur, mais un roi d'Arwad²⁶ ; l'interprétation des deux premières lettres de l'inscription M^P comme un ethnique (MN RWD) s'inspire du grec, mais n'a pas de sens en phénicien²⁷. En toute logique, cette troisième lettre désignait l'initiale du nom du roi parce que c'est une certitude pour le G qui était l'abréviation de Ger^caštart, dernier roi d'Arwad, connu par les sources classiques²⁸. M^PG était l'abréviation de $M[LK]$ $^RWD]$ $G[R^cŠTRT]$, « Ger^caštart roi d'Arwad » ; de même pour les autres abréviations : $M[LK]$ $^RWD]$ $K[]$, « K ... roi d'Arwad », etc.

Ceci étant démontré, toutes les difficultés ne sont pas résolues. Il faut en effet placer neuf rois dans une période d'environ 25 ans (vers 370-346), ce qui

22. *Ibid.*

23. Babelon, *Traité* II/2, p. 453.

24. Betlyon, *Coinage of Phoenicia*, pp. 90-91.

25. Pour Tennès et Mazday, cf. la chronologie bien établie dans Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 11), pp. 660-676. Pour le monnayage aradien, cf. *infra*, Annexe 6.

26. J. Elayi, « Gerastart, King of the Phoenician City of Arwad in the 4th cent. BC », *NC*, 2007, pp. 99-104.

donne une moyenne de deux ans et demi par règne. C'est peu mais ce n'est pas impossible : en réalité, les rois K , D , Z , H , Y , P et M ont dû avoir un règne très court d'après le petit nombre d'exemplaires conservés, pour des raisons qui nous échappent, tandis que les rois c et S ont dû régner plus longtemps d'après le nombre d'exemplaires conservés. Dans l'état actuel de la documentation, c'est l'hypothèse la plus vraisemblable. La quasi-absence de petits modules correspondant à cette série peut s'expliquer de différentes façons. D'une part, les petits modules de la Série III.2 étaient peut-être toujours utilisés : tiers de sicle (III.2.2), sixièmes (III.2.3) et douzièmes (III.2.4). D'autre part, toutes les séries aradiennes de petits modules n'ont pas pu être classées²⁹. Enfin, les très petits modules en argent ont été remplacés, comme à Sidon et à Tyr, par des modules en bronze, plus gros donc plus faciles à utiliser : les tiers de sicle (IV.3 : 16 exemplaires avec un étalon modifié de 2,39g), les sixièmes (IV.4 : 4 exemplaires) et les douzièmes (IV.5 : 4 exemplaires)³⁰. Quand Arwad a-t-elle inauguré son monnayage en bronze ? Après 375, date finale du niveau III d'Al-Mina, ravagé par un incendie, où l'on a découvert une bourse (trésor TVI) remplie de minuscules monnaies aradiennes en argent³¹. Si les monnaies en bronze avaient commencé à être frappées, elles auraient remplacé les minuscules monnaies en argent. La présence sur le site de nombreuses petites monnaies d'Arwad montre que ce site faisait partie du territoire d'Arwad au 4^e s. car les monnaies de cet atelier y étaient très majoritaires et les petites monnaies ne sortaient guère du territoire de la cité émettrice³².

La diminution du pourcentage en argent dans les monnaies de la Série III.4, mise en évidence par l'analyse de leur composition métallique³³, montre qu'Arwad connaissait toujours des difficultés, notamment financières. Cette période a été en effet très troublée dans la partie occidentale de l'Empire perse, mais la succession aussi rapide des neuf rois d'Arwad ne semble pas liée à une intervention perse dans la cité dans la mesure où aucune source ne la mentionne. Elle semble plutôt liée à des problèmes internes à la cité, rivalités et luttes pour le pouvoir à l'intérieur de la dynastie car la continuité des types monétaires indique qu'il n'y a pas eu de changement de dynastie. Arwad s'est aussi heurtée à une autre difficulté dont on ignore si elle a eu un impact sur la succession royale : l'important développement d'Amrit à l'époque perse, surtout au 4^e s.³⁴. Arwad, en

29. Par ex. cf. *infra*, Annexe 6, IV.1 et IV.2, C28 et C29.

30. *Ibid.*, C30, C31 et C32.

31. Elayi-Elayi, *Trésors*, pp. 62-67.

32. *Id.*, *op. cit.* (n. 11), pp. 657-658.

33. *Id.*, *loc. cit.* (n. 17), pp. 129-140.

34. L'aménagement du quartier portuaire en témoigne par exemple : Elayi-Haykal, *op. cit.* (n. 2), pp.

revanche, n'avait pas de place pour se développer sur son île et, si elle voulait le faire, elle devait s'étendre sur son territoire continental, donc au détriment des grandes agglomérations. Arwad a commencé à entrer en conflit avec Amrit au 4^e s., conflit qui devait durer jusque vers 145³⁵. L'amorce de ce conflit transparait dans les monnaies en bronze frappées par Arwad (Séries IV.3, IV.4 et IV. 5)³⁶. Le motif de la divinité à demi-ichtyomorphe des premières séries (I.1 et I.2) est repris, mais le caractère marin diminue au profit de caractéristiques terrestres : la taille de sa queue de poisson se réduit, deux jambes lui sont ajoutées, il ne tient plus des dauphins à la main mais une couronne et une massue. Le type de Ba'al Arwad, divinité marine, s'infléchit vers le type d'une divinité terrestre, comme si le territoire continental d'Arwad avait pris du poids par rapport à l'île ; en réalité, les villes continentales d'Arwad semblent avoir eu un statut privilégié, celui d'« associés d'Arwad » (τῶν Ἀράδω προσοίκων), expression grecque tardive dont on ignore le sens précis en phénicien à l'époque perse³⁷.

Quels sont les événements connus de cette période (vers 370-346) qui ont eu une incidence sur la cité d'Arwad ? Elle a fait l'objet d'un contrôle renforcé à partir de 355 car Artaxerxès III (359-338), après avoir réprimé la révolte de 'Abd'aštar I de Sidon, a installé le satrape perse Mazday à Sidon et l'a chargé d'une surveillance renforcée de cette cité et de la Transeuphratène³⁸. En 351, Arwad fut obligée de participer, avec sa flotte, à une nouvelle campagne d'Artaxerxès III contre l'Égypte. Ce fut un nouvel échec perse et Arwad dut reconstituer rapidement son potentiel naval détruit en vue de la préparation de la prochaine campagne contre l'Égypte. En 351, Tennès remplaça 'Abd'aštar I sur le trône de Sidon. La situation politique de Sidon n'était guère meilleure que sa situation économique. Les motifs de mécontentement des Sidoniens s'étaient accrus car la présence perse dans cette cité était intensifiée par les nouveaux préparatifs militaires contre l'Égypte³⁹. L'éloignement de la cité d'Arwad la dispensait de servir de base militaire perse pour l'expédition égyptienne, même si sa flotte devait y participer. Sidon représentait sans doute le point de rassemblement des flottes phéniciennes dans ces préparatifs. Plus que le roi Tennès, ce sont les Sidoniens, ou seulement une faction sidonienne anti-perse, qui prirent le relais de la précédente révolte de 'Abd'aštar I en la radicalisant. Selon Diodore, le point de départ de la nouvelle révolte fut une assemblée générale phénicienne à Tripo-

35. J.-P. Rey-Coquais, *Arados et sa pèrèe aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974, pp. 131-136.

36. Voir *infra*, Annexe 6, C30, C31 et C32.

37. Arr., *An.* II, 13, 7 ; cf. J. Elayi et A.G. Elayi, « La divinité marine des monnaies préalexandrines d'Arwad », *Trans* 21, 2001, pp. 133-148.

38. *Id.*, « Abd'aštar I^{er}/Straton de Sidon : un roi phénicien entre Orient et Occident », Paris 2005, pp.

lis/TR⁴⁰. Les Sidoniens auraient profité de la position hégémonique de leur cité pour pousser à la révolte les autres Phéniciens, du moins les Aradiens et les Tyriens qui sont nommés⁴¹. Les Chypriotes se joignirent également à la révolte « d'un commun accord et à l'imitation des Phéniciens » (συμφορησάντες καὶ μιμησόμενοι τοὺς Φοίνικας). La révolte fut fomentée au plus tôt à partir de 351, première année de règne de Tennès, elle éclata peut-être en 349 ou 348 mais, en tout cas, elle était effective en 347 puisque le satrape perse Mazday n'a pas pu frapper monnaie cette année-là (an 7 de son gouvernement sur la Transeuphratène)⁴². Artaxerxès III prépara à grande échelle l'offensive contre les Phéniciens révoltés, en particulier contre la cité de Sidon à proximité de laquelle il établit son camp⁴³. Sa répression fut terrible : après l'exécution du roi et de tous les membres du gouvernement, Sidon fut détruite par un incendie. Mais avant l'entrée des Perses dans la cité, les Sidoniens avaient brûlé tous leurs navires, pour empêcher quiconque de fuir selon Diodore, mais plutôt sans doute pour affaiblir la flotte perse. Son but aurait été « d'infliger aux Sidoniens un impitoyable désastre et de provoquer la terreur dans les autres cités par leur châtement » ; ce but fut atteint puisque les autres cités phéniciennes, parmi lesquelles il y avait Arwad, se soumi- rent aussitôt⁴⁴. Les rois chypriotes, menacés par une flotte perse de 40 galères venues de Carie, se soumi- rent sans doute en 346. Les sources classiques ne mentionnent pas de représailles perses contre Arwad et les autres cités révoltées ; néanmoins, elles avaient certainement compris la leçon.

Après ces événements, un nouveau roi, dont le nom commençait par N, monta sur le trône d'Arwad, vers 346. Il émit une nouvelle série monétaire (III.5.1), où l'initiale de son nom était suivie par un chiffre indiquant la date de l'émission par son année de règne⁴⁵. Il s'inspirait ainsi de la datation annuelle des monnaies de Sidon et de Tyr qui avait commencé plus tôt⁴⁶. Certains de ses sicles sont anépigraphes, tandis que les autres sont datés de l'an 3 et de l'an 5 de son règne. Son année d'accession n'a pas été numérotée, contrairement aux monnaies

40. *Ibid.*, 41.1-3 ; cf. J. Elayi, « Tripoli (Liban) à l'époque perse », *Trans* 2, 1990, pp. 59-71 ; J. Elayi et A.G. Elayi, « La première monnaie de TR/Tripolis (Tripoli, Liban) ? », *Trans* 5, 1992, pp. 143-151.

41. DS, XVI, 42.5.

42. Cf. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 11), pp. 668-670.

43. DS, XVI, 44.4-5.

44. *Ibid.*, 45.2 et 5.

45. Voir *infra*, Annexe 2.

46. Cf. J. Elayi, « The dating on coins : a Phoenician invention », in N.L. Wright éd., *Selections from the Colin E. Pitchfork Collection. Ancient Coins in Australian Collections, Volume Two*, Sydney

des rois de Sidon⁴⁷. Si les exemplaires conservés sont représentatifs, il a frappé monnaie pendant son année d'accession, puis l'an 3 et pour finir l'an 5 ; il n'a pas eu besoin de frapper monnaie l'an 2 ni l'an 4⁴⁸. Il a donc régné pendant 6 ans (vers 346-341), en établissant une chronologie rétrospective à partir du comput du dernier roi d'Arwad⁴⁹. Le volume de production du roi N n'a pas été important si l'on en juge d'après les 26 exemplaires conservés. La composition métallique des monnaies de la Série III.5.1 n'est pas connue car nous n'avons pu analyser aucun exemplaire de cette série. Mais leur étalon modifié de 10,44g est quasiment le même que celui de la série précédente III.4, qui était de 10,45g. Cela signifie qu'il n'y a pas encore eu retour à un pourcentage élevé d'argent, compensé par une baisse du poids⁵⁰. Pendant le règne du roi N, la flotte d'Arwad a de nouveau été mobilisée par les Perses pour une nouvelle campagne d'Égypte. Après la répression de la révolte de Sidon en 347, Artaxerxès III a attendu quatre ans avant d'entreprendre une nouvelle campagne contre l'Égypte. Il était décidé cette fois à tout faire pour reconquérir l'Égypte et il lui fallait le temps nécessaire pour réunir des forces suffisantes. En réalité, le roi des Perses avait dû reconstituer tout le potentiel militaire préparé à Sidon avant sa révolte et détruit par les Sidoniens eux-mêmes. Selon Diodore, il avait réuni 300 000 fantassins, 30 000 cavaliers, 300 trirèmes et 500 autres navires de transport⁵¹. La flotte d'Arwad en faisait sans doute partie. Artaxerxès III remporta enfin la victoire sur le pharaon Nektanébo II : c'était la fin de l'indépendance de l'Égypte et le début de la deuxième domination perse.

Le dernier roi d'Arwad a été Gérostratos (Γηρόστρατος) selon les sources classiques, traduction grecque de Ger^caštar (GR^cŠTRT) en phénicien. Il a abrégé son nom par l'initiale G sur ses monnaies⁵². La Série III.5.2 comportait deux modules : les sicles (III.5.2.a) et les tiers de sicle (III.5.2.b)⁵³. Le volume de production des sicles a été assez important (56 exemplaires conservés), mais nous

47. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 11), pp. 635-636. Le système utilisé dans le monnayage de Tyr est moins clair : *id.*, *op. cit.* (n. 12), pp. 373-374.

48. Cf. par ex. ARAB II, § 55 (« De l'année de mon accession à la quinzième année de mon règne ») ; L. Depuydt, « Evidence for Accession Dating under the Achaemenids », *JAOS* 115, 1995, pp. 193-204 ; T. Boig, « The "Accession Year" in the Late Achaemenid and Early Hellenistic Period », in C. Wunsch éd., *Mining the Archives. Festschrift for Christopher Walker on the Occasion of His 60th Birthday*, Dresde 2002, pp. 25-34.

49. Il faut corriger nos publications précédentes sur les rois N et Ger^caštar d'Arwad, où nous n'avions pas compté l'année d'accession.

50. Elayi *et al.*, *loc. cit.* (n. 17), pp. 129-140.

51. DS. XVI, 40.6, 42.2, 47.4.

n'avons répertorié que deux tiers de sicle. Comme son prédécesseur le roi N, Ger^caštar n'a pas numéroté l'émission de son année d'accession (vers 340). Il n'a apparemment pas frappé monnaie avant l'an 3 (c'est-à-dire 337) ; cette année-là, il a fait deux émissions qu'il a voulu distinguer par l'ordre des lettres : M^cG³ et GM³⁵⁴. Il a ensuite fait chaque année de nouvelles émissions : l'an 4 (336), l'an 5 (335), l'an 6 (334) et l'an 7 (333). A partir de la dernière année de son règne, l'an 7 qui équivalait à 333, date de la conquête d'Alexandre, nous avons déduit rétrospectivement le comput de son règne. En ajoutant l'année d'accession, Ger^caštar est donc monté sur le trône vers 340 et a régné 8 ans avant l'arrivée d'Alexandre en 333. Il a augmenté dans son monnayage le pourcentage d'argent d'environ 4% (de 94,8% à 98,9% environ), rétablissant ainsi le pourcentage d'argent presque pur du début du monnayage aradien⁵⁵. Pour compenser cet ajout d'argent sans dépense supplémentaire, il a diminué le poids du sicle d'environ 4% (10,48g à 10,04g, étalon modifié calculé d'après 52 exemplaires)⁵⁶.

Arwad a été très impliquée dans les événements qui ont conduit à la chute de l'Empire perse. En 336, Darius III monta sur le trône perse, en même temps qu'Alexandre III, dit le Grand, montait sur le trône de Macédoine. Quand il comprit la menace que représentait Alexandre, le nouveau roi des Perses commença à préparer une grande armée et une flotte⁵⁷. Les flottes phéniciennes de Sidon, de Tyr, d'Arwad et de Byblos faisaient partie de la flotte équipée par le roi des Perses. Elles occupaient toujours une place exceptionnelle dans son dispositif stratégique, comme première base de recrutement avec leurs chantiers navals et la réserve de bois à proximité. Selon l'historien grec Arrien, « la flotte qui était la meilleure et la plus forte de la flotte perse, était celle des Phéniciens »⁵⁸. Pour des raisons qui nous échappent (peut-être la révolte de Khabbabash en Égypte ?)⁵⁹, la flotte perse n'arriva pas à temps pour empêcher Alexandre de traverser

54. *Ibid.*, n° 151 et 156.

55. Elayi *et al.*, *loc. cit.* (n. 17), pp. 129-140.

56. Ce système de retour au pourcentage initial d'argent compensé par la diminution correspondante du poids avait été utilisé auparavant par ^cAbd^caštar I de Sidon et par un roi de Tyr : A.G. Elayi *et al.*, « The Devaluation of Sidonian Coins in 365 B.C.E. as Determined by Fast Neutron Activation Analysis and First Bronze Issues », *AJN* 17, 2007, pp. 1-8 ; *id.*, « The Change of Standard of Tyrian Silver Coinage in about 357 BCE as Determined by Fast Neutron Activation Analysis », *NC*, 2008, pp. 15-20.

57. Sur ces deux rois, cf. P. Briant, *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris 2003.

58. Arr., *An.* II, 17.3.

59. Cf. Elayi, *loc. cit.* (n. 26), p. 101 (avec bibl.). Peut-être la flotte d'Arwad avait-elle dû participer à une nouvelle campagne d'Égypte pour réprimer la révolte de Khabbabash, soit vers 342-338, soit 338-

l'Hellespont au printemps 334. Elle arriva après la défaite perse au Granique et la prise de Milet par la flotte macédonienne. Elle était composée de 400 navires de guerre, montés par des équipages bien entraînés, venus surtout de Phénicie et de Chypre⁶⁰. Face aux 160 trirèmes et navires de transport d'Alexandre, Darius III conservait, de très loin, la suprématie navale. Après la victoire grecque à Issos en novembre 333, les forces perses n'étaient pas détruites, mais Darius III prit la fuite, abandonnant son camp, sa famille et son trésor de guerre déposé à Damas.

Alexandre poursuivit sa progression vers le sud. Rien ne l'empêchait plus désormais de réaliser son projet : s'emparer des cités phéniciennes et de toutes leurs flottes avant de s'enfoncer dans l'arrière-pays. Alexandre atteignit la Phénicie par le nord de la côte syrienne et le territoire d'Arwad, cette cité étant toujours en première ligne pour les conquérants venant du nord. Les sources classiques tardives sont les seules à mentionner les réactions d'Arwad et des autres cités phéniciennes à l'arrivée d'Alexandre. Selon Arrien, « Alexandre rencontre sur sa route Straton (Abd'astart), le fils de Gérostratos (Ger'astart), roi des Aradiens et des associés d'Arados (Arwad). Gérostratos lui-même naviguait avec Autophradates à la tête de ses vaisseaux ... Quand il rencontre Alexandre, Straton le couronne d'une couronne d'or et lui remet l'île d'Arados, Marathos, la ville située sur le continent en face d'Arados, grande et riche, Sigôn, la ville de Mariammè et tout ce qu'ils avaient de territoire »⁶¹. Le récit clair et cohérent d'Arrien, en partie fondé sur Aristobule et Ptolémée, est considéré en général comme la source la plus fiable sur cet épisode⁶². Le récit de Quinte-Curce est moins fiable : « Le roi de l'île, Straton, possédait alors la région côtière et la plupart des terres, assez loin même de la mer »⁶³. Quinte-Curce a confondu Abd'astart avec son père Ger'astart, sans doute parce qu'il prenait des décisions comme un roi. Le fils du roi remplaçait son père en son absence et semble avoir

60. Arr., *An.* I, 11.6, 18.5-8 ; II, 13.7, 18.4 ; cf. E.A. Anson, « The Persian fleet in 334 », *CP* 84, 1989, pp. 44-49.

61. Arr., *An.* II, 13.7.

62. Sur la valeur du témoignage d'Arrien, cf. par ex. P.A. Brunt, *Arrian, Anabasis Alexandri*, Books I-IV, Londres 1976, pp. XVI-XXXIV ; A.B. Bosworth, « Arrian and the Alexander Vulgate », in *Alexandre le Grand : image et réalité. Entretiens Hardt* 22, Genève 1976, pp. 16-23 ; *id.*, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander I: Commentary on Books I-III*, Oxford 1980 ; N.G.L. Hammond, *Three Historians of Alexander the Great*, Cambridge 1983, pp. 42-82 ; P. Vidal-Naquet, « Flavius Arrien entre deux mondes », in P. Savinel, *Arrien. Histoire d'Alexandre. L'Anabase d'Alexandre le Grand*, Paris 1984, pp. 311-394 ; A. Stadter, *Arrian of Nicomedia*, Chapel Hill 1980 ; A.B. Bosworth, *From Arrian to Alexander. Studies in historical interpretation*, Oxford 1988 ; H. Tonnet, *Recherches sur Arrien, sa personnalité et ses écrits atticistes I-II*, Amsterdam 1988 ; F. Sisti, *Arrieno, Anabasi di Alessandro I*, Florence 2001.

63. Curt. IV, 1, 5-6 ; cf. H. Bardon, *Quinte-Curce, Histoires* I. Paris 1947. pp. VII-X ; W.W. Tarn,

eu les pleins pouvoirs pour prendre toutes les décisions, contrairement au fils du roi de Tyr par exemple, qui avait un rôle effacé⁶⁴. Abd'astart a posé sur la tête d'Alexandre une couronne en or, analogue à celle que portait le dieu Ba'al Arwad sur les monnaies de la cité. On notera qu'Alexandre n'avait pas demandé la permission d'aller sur l'île d'Arwad comme il allait le faire pour l'île de Tyr. Sachant les difficultés qu'il allait rencontrer pour s'emparer de l'île de Tyr, on peut se demander comment son expédition asiatique aurait tourné si Arwad avait refusé de livrer son île, encore plus difficile à conquérir que Tyr : pas question de construire une jetée de 3,5km. On a proposé plusieurs interprétations de l'initiative d'Abd'astart : crainte, calcul politique, intérêt économique, opposition à son père, philhellénisme, etc.⁶⁵ : aucune ne s'impose dans l'état actuel, lacunaire, de la documentation. Selon les récits d'Arrien et de Quinte-Curce, Alexandre et son armée firent halte dans la plaine côtière d'Amrit, qui possédait les ressources économiques nécessaires pour les entretenir, aux frais de la cité d'Arwad⁶⁶. C'est à Amrit qu'il aurait écrit une lettre de propagande prônant le ralliement volontaire, et promettant sa protection à tous ceux qui voudraient abandonner le roi des Perses et venir combattre à ses côtés, en toute liberté. C'est là aussi qu'il aurait reçu une lettre de Darius III, lui demandant de libérer sa famille prisonnière à Damas et lui proposant un accord d'amitié et d'alliance⁶⁷. L'ouverture de négociations diplomatiques entre les deux camps est plausible, mais l'authenticité des informations transmises à ce sujet par les sources classiques n'est pas garantie.

Il est difficile d'interpréter une série de divisionnaires en argent qui portent au droit une tête barbue à droite, et au revers une galère à droite, sur deux lignes de vagues ondulées, dans un carré creux bordé par un grènetis, avec les lettres phéniciennes 'B au-dessus de la galère. On en connaît cinq exemplaires, avec des poids de 0,71g, 0,60g, 0,55g et 0,40g⁶⁸. Le nombre d'exemplaires est trop limité pour en faire une étude métrologique et identifier l'étalon monétaire.

64. Cf. J. Elayi, « The Phoenician Cities in the Persian Period », *JANES* 12, 1980, p. 22 ; *id.*, *Recherches sur les cités phéniciennes à l'époque perse*, Naples 1987, pp. 48-49.

65. Voir par ex. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 35), p. 151 ; F. Verkinderen, « Les cités phéniciennes dans l'empire d'Alexandre le Grand », in E. Lipiński éd., *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Louvain 1987, pp. 287-289 ; J.D. Grainger, *Hellenistic Phoenicia*, Oxford 1991, pp. 33-34.

66. Arr., *An.* II, 20.1.

67. Arr., *An.* II, 14.1-3 ; Curt. IV, 1.7-14 ; cf. Briant, *op. cit.* (n. 1), pp. 852-853.

68. Lanz, *Munich*, 32, 29/4/1985, n° 306 ; Elsen, *Bruxelles*, 240, 1/11/2007, n° 86 = 233, juillet-septembre 2005, n° 57 = 230, octobre-décembre 2004, n° 73 = Künker, *Osnabrück*, 83, 17/6/2003, n° 420 ; *BMC Phoenicia*, pl. XXXVIII, 3 ; Elsen, *Bruxelles*, 111, 10/12/2011, n° 203 ; Winterthur,

Cette série présente plusieurs difficultés : le style est schématique, la forme des lettres ouvertes en haut est inhabituelle, l'inscription *M^P* qui figure sur toutes les monnaies d'Arwad d'époque perse est absente et remplacée par l'inscription *‘B*. Si ces monnaies sont authentiques et si elles sortent bien de l'atelier d'Arwad, on pourrait proposer, à titre d'hypothèse de travail, qu'elles ont été émises à l'époque perse en raison du type monétaire, par *‘Abd‘aštart* lorsque son père *Ger‘aštart* était en mer vers 333 avec Darius III, avec l'abréviation de son nom *‘B*, mais sans le titre royal *M[LK] ‘[RWD]* puisqu'il n'était pas roi. Par prudence, nous n'avons pas inclus cette série incertaine dans la typologie des monnaies d'Arwad.

Après la soumission spontanée et enthousiaste d'*‘Abd‘aštart*, quelle a été la réaction de son père *Ger‘aštart* en l'apprenant ? Selon Arrien, « Pendant ce temps, Gérostratos roi d'Arados et Enylos (*‘Aynel*) roi de Byblos, en apprenant qu'Alexandre tenait leurs cités, abandonnèrent Autophradatès et les navires qui étaient avec lui et rallièrent Alexandre avec leurs flottes respectives (*ἀπολιπόντες Αὐτοφραδάτην τε καὶ τὰς ξὺν αὐτῷ νέας, παρ' Ἀλέξανδρον ξὺν τῷ ναυτικῷ τῷ σφετέρῳ ἀφίκοντο*) ainsi que les trirèmes des Sidoniens, de sorte qu'environ 80 navires phéniciens (*Φοινίκων μὲν νῆες ὀγδοήκοντα μάλιστα*) avaient fait voile vers lui »⁶⁹. Alexandre accueillit ces premières flottes ennemies sans difficulté car, selon Arrien, il savait qu'elles n'étaient pas de leur plein gré au service des Perses. En réalité, il les accueillit parce qu'il en avait besoin, son objectif étant de récupérer toutes les flottes phéniciennes. Le nombre de galères (80) est faible, si on les compare aux chiffres habituels de 300 galères donnés par les sources classiques pour l'ensemble des flottes phéniciennes. Certes, ce nombre ne comprenait pas les flottes de Tyr et de Sidon (en dehors de quelques galères), qui étaient les plus nombreuses. En enlevant les quelques galères de Sidon et la petite flotte de Byblos, il reste au maximum 60 galères pour la flotte d'Arwad. Si le chiffre donné par Arrien, dont il indique qu'il est approximatif, peut être utilisé, cela signifie que la flotte d'Arwad, la troisième cité phénicienne par ordre de puissance à l'époque perse, était sensiblement inférieure en nombre aux flottes sidonienne et tyrienne.

CONCLUSION

Arwad a eu une histoire à la fois commune et différenciée par rapport aux autres cités phéniciennes. Le facteur géographique a été déterminant pour forger son histoire, comme celle des autres cités : elle se trouvait au point de rencontre entre l'Asie et le monde occidental, entre l'Égypte et l'Anatolie, lieu privilégié de contact et de passage. Elle était placée entre le refuge de la montagne qui lui offrait les ressources de ses forêts et l'aventure de la mer qui lui ouvrait les routes de la Méditerranée et de l'Atlantique. Comme Tyr, Arwad possédait le refuge inestimable d'une île bien pourvue sur le plan portuaire. C'était une cité petite par l'étendue de son territoire insulaire et continental, mais qui possédait les atouts nécessaires pour devenir une cité riche et puissante. En revanche, pour les mêmes raisons, elle attirait, comme ses voisines du sud, la convoitise des conquérants successifs. Elle représentait pour eux des enjeux majeurs : économique avec ses ressources locales et ses réseaux commerciaux, et stratégique avec sa base navale, sa flotte de guerre et ses équipages expérimentés. De par son emplacement géographique, elle servait de terrain d'affrontement entre les grandes puissances : au sud les Égyptiens, à l'ouest les Assyriens, les Babyloniens et les Perses, et au nord les Mitanniens et les Hittites. Les Aradiens avaient probablement conscience des limites de leur territoire et de leurs forces navales et terrestres, face aux vastes empires qui disposaient d'armées colossales. Mais ils avaient expérimenté l'indépendance pendant plus de trois siècles, entre 1200 et 883. Leur désir d'indépendance et leur espoir de réussir grâce à leur insularité étaient assez forts pour les pousser périodiquement à se révolter contre l'occupant, même si ces révoltes s'achevaient toujours par la répression et une oppression accrue. En réalité, dans leur volonté permanente de conquérir l'Ouest, les conquérants successifs n'ont jamais réussi à intégrer vraiment Arwad dans leurs empires.

Malgré tous ces points communs avec les autres cités phéniciennes, sans oublier sa participation à la fondation du conseil fédéral de Tripolis, Arwad, la grande cité phénicienne du nord, occupait une place à part au sein de la Phénicie. Elle n'avait pratiquement pas de lien avec les autres cités, alors que des lignes de forces reliaient, pour les rapprocher ou les opposer, Byblos et Beyrouth par solidarité, Sidon et Tyr par rivalité. Culturellement proche de la Syrie du Nord, Arwad entretenait des relations avec le sud de la Turquie et Chypre plutôt qu'avec les cités phéniciennes méridionales et les autres États du sud. Dans les conflits

depuis les Hittites jusqu'aux Séleucides, aussi bien au deuxième qu'au premier millénaire avant notre ère. Par ailleurs, comme elle était proche de la seule grande voie d'accès vers la Mésopotamie par l'Oronte et l'Euphrate, elle était la première cité phénicienne atteinte par les expéditions des conquérants orientaux, comme elle le fut par l'armée d'Alexandre. Les Aradiens se sont au total moins révoltés que Tyr contre la domination étrangère. Même si Mattanba'al II a été le premier roi phénicien à se révolter vers 734 contre Tiglath-phalazar III, les Aradiens ont souvent accepté une attitude souple et pragmatique vis-à-vis des différents conquérants. Dans l'état actuel de nos connaissances, Arwad s'est révoltée quatre fois, sous Mattanba'al II vers 734, sous Yakinlu en 667, sous le roi M en 347 (participation à la révolte de Tennès) et sous Ger'aštart en 333 (abandon de Darius III). Sidon s'est aussi révoltée quatre fois et Tyr huit fois.

On convient d'arrêter conventionnellement l'histoire de la Phénicie en 333, date de la conquête d'Alexandre, en raison de la mutation culturelle qui s'est opérée à l'époque hellénistique. Cette mutation a été préparée par une tendance culturelle hellénisante dans les milieux dirigeants phéniciens dès le début du 4^e siècle : cette tendance est bien documentée pour la cité de Sidon, mais on a peu d'information pour Arwad (évolution des sarcophages anthropoïdes, des terres cuites et de l'iconographie monétaire). Toutefois, si l'évolution a dû être assez rapide dans l'agglomération insulaire et les villes du territoire d'Arwad, elle a sans doute été bien plus lente dans les villages les plus reculés de l'arrière-pays montagneux aradien. Arwad n'a pas souffert militairement de l'arrivée d'Alexandre et il n'a pas d'emblée bouleversé l'organisation de cette cité. A son retour d'Égypte, il a sans doute laissé une garnison dans la ville aradienne d'Amrit où il avait stationné en arrivant dans le territoire aradien. Il a nommé un ou deux satrapes pour contrôler tout le Proche-Orient, sauf peut-être la Phénicie, où Coiranos de Béroia était chargé de collecter les taxes. En fait, il reprit pour l'essentiel les principes et l'organisation de l'Empire perse achéménide, si bien qu'on l'appelle parfois le « dernier des achéménides ». Il ne semble pas avoir changé l'institution phénicienne de la royauté : il a sans doute laissé sur le trône 'Aynel à Byblos et 'Oz milk à Tyr¹ ; il a remplacé 'Abd'aštart II de Sidon, qui était persophile, par Abdalonym (Abdalonimos)². Sans doute a-t-il aussi laissé Ger'aštart sur le trône d'Arwad³.

1. J. Elayi, « An Updated Chronology of the Reigns of Phoenician Kings during the Persian Period (539-333 BCE) », *Trans* 32, 2006, pp. 28-30 (avec bibl.).

2. F. Verkinderen, « Les cités phéniciennes dans l'Empire d'Alexandre le Grand », in E. Lipiński éd., *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Leuven 1987, pp. 306-307.

Le monnayage civique d'Arwad s'est terminé en 333, l'an 7 de Ger'aštart, ce qui ne signifie pas la fin de son règne⁴. Il a été suivi par le monnayage aradien aux types d'Alexandre avec l'inscription grecque Ἀλεξάνδρου. Il semble que l'atelier d'Arwad ait frappé très tôt des tétradrachmes (au total 51 exemplaires conservés), mais pas de drachmes ni d'autres divisionnaires de type grec⁵. En effet, dès la première émission, la graphie du ξ de Ἀλεξάνδρου est caractéristique des premiers tétradrachmes frappés à Amphipolis vers 333/2⁶. Les graveurs d'Arwad n'ont sans doute pas fabriqué les coins utilisés pour les toutes premières émissions de tétradrachmes : ils ont dû recevoir ces coins, reconnaissables par la graphie particulière du ξ, d'un atelier macédonien. Les tétradrachmes en argent du Groupe I de Duyrat portent au revers les lettres grecques Α sous le trône et Γ à gauche, qui pourraient être interprétées comme les initiales d'(Arados) et de G(érostratos)⁷. Les tétradrachmes du Groupe II portent à gauche les lettres phéniciennes M⁹ comme les monnaies aradiennes d'époque perse⁸. La présence de l'abréviation M[*ILK*] ?[*RWD*], « roi d'Arwad » signifie qu'il y avait toujours un roi à Arwad, même s'il n'était pas nommé. Les tétradrachmes du Groupe III n'ont plus que le monogramme grec d'Arwad. Une série de cinq statères en or porte la tête casquée d'Athéna au droit et, au revers, Niké, le monogramme d'Arwad et également les lettres phéniciennes M⁹ : il serait tentant de lire la trace incertaine qui suit comme un G phénicien, abréviation de G[*R*'*ŠTRT*], mais ce n'est apparemment qu'un défaut du coin¹⁰. Enfin, une série de « tétrabolos » en argent (cinq exemplaires conservés) porte au droit une tête masculine imberbe et, au revers, une proue de galère avec les lettres phéniciennes M¹¹.

4. Contrairement à l'interprétation de F. Duyrat, *Arados hellénistique. Étude historique et monétaire*, Beyrouth 2005, p. 211 ; voir aussi *id.*, « La politique monétaire d'Arados : les alexandres (IV^e-II^e siècles avant notre ère) », *Topoi*, Suppl. 4, 2003, pp. 28-29.

5. Selon l'hypothèse de F. Duyrat, *ibid.*, p. 212, contrairement à G. Le Rider qui faisait commencer la frappe de tétradrachmes dans l'atelier aradien à la fin du règne d'Alexandre, « Résumés des cours et travaux », *Annuaire du Collège de France 1995-1996*, Paris 1996, p. 843.

6. G. Le Rider, *Monnayage et finances de Philippe II. Un état de la question*, Athènes 1996, p. 92.

7. Duyrat, *op. cit.* (n. 4), pp. 14, n° 1-25, et 215 ; M.J. Price, *The Coinage in the Name of Alexander the Great and Philip Arrhidaeus. A British Museum Catalogue*, Zurich-Londres 1991, n° 3303.

8. Duyrat, *ibid.*, n° 26-29 ; Price, *ibid.*, n° 3303 A.

9. Duyrat, *ibid.*, p. 10 ; Price, *ibid.*, n° 3306.

10. Un examen des deux statères du Cabinet des Médailles, BNF Paris (coll. de Luynes 1626 et L.414) a montré que les lectures de F. Duyrat et de M.J. Price n'étaient pas possibles. L'interprétation de G.F. Hill comme un défaut est très probable (*BMC Phoenicia*, pp. xxiii-xxvii).

Quelle était la fonction de ces différentes émissions dans le territoire d'Arwad ? On considère que les tétradrachmes en argent aux types d'Alexandre frappés à Arwad étaient destinés à payer les vétérans de l'armée macédonienne, et les six statères en or à payer la solde des mercenaires venus des Balkans où les monnaies en or avaient cours¹². S'il en était ainsi, quelles monnaies les Aradiens utilisaient-ils sur le plan local pendant la période incertaine et mal connue de leur histoire, correspondant au règne d'Alexandre ? Ils continuaient peut-être à utiliser le monnayage civique de Ger^caštart encore en circulation, sans être autorisés à le renouveler. Ils devaient sans doute aussi être obligés d'utiliser les nouvelles monnaies hellénistiques. Mais les tétradrachmes d'Alexandre ne pouvaient servir qu'aux transactions importantes et il leur fallait également des monnaies divisionnaires. Les seules que nous connaissions pour cette période sont les tétroboles en argent déjà mentionnés. D'après les poids (2,52g ; 2,70g ; 2,37g ; 2,47g ; 1,33g¹³), cette série semble s'aligner sur l'étalon attique (2,86g)¹⁴. En tout cas, elle ne suit pas l'étalon persique utilisé dans le monnayage aradien d'époque perse : 3,24g et 3,12g (étalons modifiés des Séries I et II), 3,35g (calculé à partir de l'étalon modifié des sicles de Ger^caštart)¹⁵. Cette série a dû être frappée en parallèle avec les tétradrachmes des Groupes II et I de Duyrat, dès le début du règne d'Alexandre : leur point commun est l'inscription *M[LK] Ṛ[WD]*, qui atteste la continuation de la dynastie aradienne. On ignore si la tête imberbe du droit représentait Héraklès (Ba^cal Arwad), Alexandre ou le roi d'Arwad¹⁶. Les tétradrachmes du Groupe I sont probablement postérieurs à ceux du Groupe II car les lettres grecques A et Γ ont remplacé les lettres phéniciennes *M^p* et annoncent le monogramme grec d'Arwad du Groupe III de Duyrat. Les statères en or, qui combinent les lettres phéniciennes *M^p* et le monogramme grec, sont difficiles à dater¹⁷, mais ils sont sans doute à la charnière des Groupes II-I et III. Si les lettres grecques A et Γ sont bien les abréviations de A(rados) et de G(érostratos)¹⁸, elles attestent la continuation du règne de Ger^caštart. Selon toute vraisemblance, Ger^caštart a gardé le trône d'Arwad après l'arrivée d'Alexandre qui avait été très bien accueilli par son fils ^cAbd^caštart (Straton), dans la même logique que les rois de Tyr et de Byblos qui semblent aussi avoir gardé leur trône. On ignore en

12. Duyrat, *ibid.*, pp. 216 et 291 (avec bibl.).

13. Ce poids très différent pose un problème.

14. Duyrat, *op. cit.* (n. 4), p. 36.

15. Cf. J. Elayi et A.G. Elayi, « The First Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 43, 2013, pp. 22-23 ; *id.*, « The Second Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 47, 2015 (sous presse). Voir aussi, dans l'Annexe 2, les tiers de sicle de la Série III.4.2h, n° 97-102 (3,51g ; 2,48g ; 3,49g ; 3,35g ; 3,09g).

16. Elayi, *loc. cit.* (n. 3), p. 103 (avec bibl.).

vanche si ^cAbd^caštart a régné après son père Ger^caštart¹⁹. Plusieurs hypothèses, dont aucune ne s'impose, ont été proposées pour dater la fin de la dynastie royale d'Arwad, en 301-300 ou 259²⁰.

Quoi qu'il en soit, l'amélioration espérée par les Aradiens à la venue d'Alexandre par rapport à la domination perse, ne s'est pas réalisée. Leurs obligations sur le plan financier, militaire et politique, loin de disparaître, se sont même alourdies. L'autonomie dont ils bénéficiaient sous les Perses se réduisit peu à peu comme une peau de chagrin, pas tout de suite sous le règne d'Alexandre, mais sous celui de ses successeurs. Ni les Perses ni les conquérants antérieurs n'avaient essayé d'assimiler culturellement les pays conquis comme la cité d'Arwad. Pour la première fois, les occupants grecs portèrent atteinte au pluralisme culturel phénicien par des tentatives manifestes d'acculturation contrôlée. À part la faveur accordée par Alexandre de frapper encore une série de tétroboles utilisant les types civiques d'époque perse (mais alignée sur l'étalon attique), le monnayage civique aradien fut interrompu et remplacé obligatoirement par un monnayage aux types d'Alexandre. En fait, les conquérants grecs venus de l'ouest n'avaient pas le même intérêt pour les cités phéniciennes que leurs prédécesseurs. Après avoir rallié les flottes phéniciennes pour abattre l'Empire perse, Alexandre n'avait plus besoin de ces flottes pour conquérir l'arrière-pays. Il n'avait pas besoin non plus des ressources maritimes procurées par les Phéniciens puisqu'il y avait déjà accès grâce aux cités grecques. Les marins grecs pouvaient lui donner accès aussi bien que les marins phéniciens aux réseaux commerciaux et à l'exploration maritimes. Les Aradiens ont donc sans doute déchanté après s'être livrés avec enthousiasme à Alexandre.

Même si l'institution de la royauté a survécu jusqu'au début du 3^e s., les Aradiens ont adopté ensuite des institutions en partie hellénisées à côté des magistratures locales. La construction d'un gymnase, centre de la vie sociale et culturelle, d'un stade, ainsi que l'organisation de concours, qui relevaient de structures grecques, sont moins attestées dans le territoire d'Arwad que dans les autres cités phéniciennes, mais c'est peut-être seulement en raison du petit nombre de documents conservés. Le gymnase d'Arwad est mentionné seulement dans une inscription bilingue en grec et en phénicien de l'époque d'Auguste : la dédicace d'un gymnasiarque à Hermès et Héraklès, dieux grecs du gymnase²¹. Une inscrip-

19. Ce qui a été suggéré par J.-P. Rey-Coquais, *Arados et sa pérée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974, pp. 153-154, d'après une inscription de Délos mentionnant l'offrande de Straton d'Arados (*JG* XI, 4, 1203). Ce nom était trop courant à cette époque pour pouvoir identifier ce personnage.

20. Cf. par exemple J.D. Grainger, *Hellenistic Phoenicia*, Oxford 1991, p. 56 (à l'arrivée de Séleukos) ; A.H.M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford 1971², p. 238 (au début de l'ère d'Arados) ; Duyrat, *op. cit.* (n. 4), pp. 210-213 (avec bibl.).

tion de Balanée (Baniyas), datée du 2^e s. de notre ère, célèbre un personnage qui a été gymnasiarque²². À la fin du 2^e s. av. notre ère, les Athéniens ouvrirent l'éphébie pour des séjours d'étude aux étrangers, notamment à des jeunes gens d'Arwad et d'Amrit²³. Le stade d'Amrit date du 3^e s. av. notre ère²⁴. L'existence d'un concours à Balanée est attestée à l'époque sévérienne par une inscription agonistique de Lattaquié²⁵.

La langue phénicienne a reculé très vite devant la généralisation de la langue grecque. La dernière inscription bilingue en phénicien et en grec est la dédicace du gymnase d'Arwad, datée de 25 av. notre ère. Dans l'enceinte du gymnase, foyer de l'hellénisme, il avait fallu écrire aussi le texte en phénicien pour ceux qui, apparemment, ne comprenaient pas le grec. Pourtant, le texte phénicien était une traduction maladroite du texte grec, révélant qu'alors, on ne savait plus écrire correctement le phénicien²⁶. Le système des poids de la région d'Arwad est passé d'un système phénicien des multiples du sicle au système grec des divisions de la mine²⁷. L'onomastique aradienne d'époque hellénistique était dans sa grande majorité grecque²⁸. Des syncrétismes religieux se sont opérés, par exemple entre Ba'al et Zeus, Milqart et Héraklès, déjà amorcé dans les séries monétaires en bronze de la fin de la période perse²⁹. Pendant sa campagne de fouilles, E. Renan, grand admirateur de l'art grec, s'enthousiasmait de l'hellénisation d'Arwad : « le grand centre, pour autant qu'on puisse parler de centre, de l'hellénisation semble avoir été Arados avec son territoire s'étendant sur la terre ferme, en face de l'île »³⁰. D'après le témoignage des *Homélies* pseudo-clémentines, les Aradiens avaient acquis des sculptures des grands maîtres attiques, tels que Phidias, soit des originaux, soit des copies de bonne facture³¹.

22. *IGLS* 1302.

23. *IGLS*, VII, p. 26 ; cf. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 19), pp. 199-200 et n° 1.

24. M. Dunand *et al.*, « Les fouilles d'Amrit en 1954 : Rapport préliminaire », *AAS* 4-5, 1954-55, p. 204. Sur l'hypothèse d'une colonie macédonienne à Amrit, cf. Rey-Coquais, *ibid.*, pp. 152-153, 200.

25. *IGLS* 1265.

26. F. Briquel-Chatonnet, « Les derniers témoignages sur la langue phénicienne en Orient », *RSF* 19/1, 1991, pp. 6-7.

27. J. Elayi et A.G. Elayi, *Recherches sur les poids phéniciens*, Paris 1997, pp. 312-313, 321-322.

28. Rey-Coquais, *op. cit.* (n. 19), pp. 219-220.

29. *Ibid.*, pp. 233-248 ; J. Elayi et A.G. Elayi, « La divinité marine des monnaies préalexandrines d'Arwad », *Trans* 21, 2001, pp. 147-148 ; C. Bonnet, *Les enfants de Cadmos, le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, Paris 2014.

En 323, la mort d'Alexandre ouvrit une crise sans précédent. Dans la lutte où s'affrontèrent les généraux d'Alexandre, la possession de la Phénicie constituait un des enjeux. Pour Ptolémée I qui s'était installé en Égypte, c'était le prolongement indispensable de son royaume. Pour ses adversaires, c'était une base de départ afin de reconquérir la totalité de l'Empire d'Alexandre. Même si la perspective des occupants grecs avait changé, la Phénicie était toujours au cœur de l'affrontement des grandes puissances. Le 2^e siècle fut jalonné par les guerres de Syrie entre les Lagides d'Égypte et les Séleucides de Syrie. Le découpage politique retrouvait les anciens clivages, séparant les anciennes cités phéniciennes entre deux mondes politico-économiques très différents. Arwad, ainsi que les villes du nord, était sous domination séleucide, avec plusieurs avantages (droit d'asile ponctuel, *symmachia*) et une assez large autonomie : elle fut la première cité à recevoir le privilège d'utiliser une ère autonome, en 259/8. Les autres anciennes cités phéniciennes étaient intégrées dans l'administration lagide, beaucoup plus contraignante. Sur le plan local, les rivalités entre ces cités continuaient sous une autre forme. Ainsi, Arwad était en conflit permanent avec Amrit et n'eut de cesse avant de l'avoir asservie vers 145. Elle entra en conflit, à plusieurs reprises, avec le sanctuaire fédéral de Baétocécé (Hosn Soleiman). Après avoir bénéficié d'un statut privilégié pendant toute la période hellénistique, Arwad n'avait pas tout à fait perdu cependant sa capacité de révolte. Face à la montée en puissance de Rome, elle tenta de résister à la flotte d'Antoine en 38/7 et fut assiégée par le gouverneur C. Sossius. Affamée et victime d'épidémies, elle fut contrainte de se rendre et commença à décliner.

ANNEXE 1

Chronologie des rois d'Arwad

Périodes	Dates	Rois d'Arwad	Principaux événements	Rois assyriens, babyloniens et perses
900-850	853	Mattanba ^c al I	Bataille de Qarqar	<i>Empire assyrien</i> Salmanazar III (858-824)
850-800	803		Campagne jusqu'à Arwad	Adad-nârâri III (810-783)
750-700	Vers 738-732	Mattanba ^c al II	Prise du nord de la Phénicie, Simyra capitale de province assyrienne (738)	Tiglath-phalazar III (744-727)
700-650	Vers 701	Abdile ³ ti	Paiement du tribut à Sennachérib	Sennachérib (704-681)
	Vers 673	Mattanba ^c al III	Paiement du tribut à Assarhaddon	Assarhaddon (680-669)
	Vers 670-660	Yakinlu	Indiscipline de Yakinlu Paiement du tribut à Assurbanipal	Assurbanipal (668-627)
	662 ?		Soumission de Yakinlu	
	Après 660	‘Ozba ^c al I	Choisi par Assurbanipal	
650-500	610-539		Charpentiers d'Arwad en Babylonie	<i>Empire babylonien</i>
500-450	Avant 480	‘Ozba ^c al II ?	Mentionné par Hérodote	Darius I (522-486)
	480	Maharba ^c al	Roi d'Arwad à la bataille de	Xerxès I (486-465)

BIBLIOGRAPHIE

Nous présentons ici un choix bibliographique et renvoyons aux notes des chapitres pour les autres références. Les titres déjà mentionnés dans les abréviations ne sont pas répétés dans la bibliographie. Les traductions des sources grecques et latines citées dans le livre sont le plus souvent empruntées à la collection des Universités de France (CUF, Les Belles Lettres, Paris) ou à la Loeb Classical Library, Harvard University Press (LCL) et parfois modifiés.

- ABADIE, P., « Du roi sage au roi bâtisseur du Temple : un autre visage de Salomon dans le livre des Chroniques », in C. Lichtert et D. Nocquet édés, *Le Roi Salomon, un héritage en question : hommage à Jacques Vermeylen*, Bruxelles 2008, pp. 339-355.
- AL-MAQDISSI, M., « Chronique des activités archéologiques en Syrie (I) », *Syr.* 70, 1993, pp. 448-453.
- AL-MAQDISSI, M., « Notes d'archéologie levantine VIII. Stratigraphie du chantier B de Tell Sianu (plaine de Jéblé) », *Syr.* 83, 2006, pp. 229-246.
- AL-MAQDISSI, M., « Notes d'archéologie levantine XXVII. Vingt ans de fouilles archéologiques à Tell Sianu dans la plaine de Jablé (1990-2009) », in V. Matoïan *et al.* édés, *Études ougaritiques II*, Leuven *et al.* 2012, pp. 297-315.
- AL-MAQDISSI, M., « Amrith, nouvelles recherches sur le site phénicien », communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 21-3-2014.
- AL-MAQDISSI, M., *et al.*, *Tell Tweini. Onze campagnes de fouilles syro-belges (1999-2010)*, Damas 2010.
- ALTMAN, A., « The Fate of Abdi-Ashirta », *UF* 9, 1977, pp. 1-11.
- ARCHI, J.A., *et al.*, *I nomi di luogo dei testi di Ebla*, ARES II, Rome 1993.
- ARNAUD, D., « Les ports de la "Phénicie" à la fin de l'Âge de Bronze récent (XIV-XIII siècles) d'après les textes cunéiformes de Syrie », *SMEA* 30, 1992, pp. 172-194.
- ARNAUD, D., et SALVINI, M., « Une lettre du roi de Beyrouth au roi d'Ougarit de l'époque dite "d'El-Amarna" », *SMEA* 42, 2000, pp. 5-17.
- ASTOUR, M.C., « Place Names », in L.R. Fischer éd., *Ras Shamra Parallels II*, Rome 1975, pp. 262-342.
- AUBET, M.A., *The Phoenicians and the West : Politics, Colonies and Trade*, Cambridge 1993.

- BADRE, L., « Tell Kazel-Simyra : a contribution to a relative chronological history in the eastern Mediterranean during the late Bronze age », *BASOR* 343, 2006, pp. 65-95.
- BADRE, L., *et al.*, « Tel Kazel (Syrie). Rapport préliminaire sur les 4^e-8^e campagnes de fouilles (1988-1992) », *Syr.* 71, 1994, pp. 355-359.
- BADRE, L., et GUBEL, É., « Tell Kazel (Syria) : Excavations of the AUB Museum, 1993-1998. Third preliminary report », *Ber.* 44, 1999-2000, pp. 136-169.
- BAURAIN, C., « Portée chronologique et géographique du terme "phénicien" », in *Religio Phoenicia*, Studia Phoenicia IV, Namur 1986, pp. 7-28.
- BAURAIN, C., et BONNET, C., *Les Phéniciens, marins des trois continents*, Paris 1992.
- BECKMAN, G., « Hittite Administration in Syria in the Light of the Texts from Hattusa, Ugarit and Emar », in M.W. Chavalas et J.L. Hayes éds, *New Horizons in the Study of Ancient Syria*, Malibu 1992, pp. 41-49.
- BELMONTE, J.A., *Cuatro estudios sobre los dominios territoriales de las ciudades-estado fenicias*, Barcelone 2003.
- BENZ, F.L., *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972.
- BONDÌ, S.F., « Cartagine e l'impero persiano : un rapporto controverso », in 8^o *Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Carbonia-Sant'Antioco, 21-27/10/2013 (à paraître).
- BONECHI, M., *RGTC*, Band 12/1, *I nomi geografici dei testi di Ebla*, Wiesbaden 1993.
- BONNET, C., *Les enfants de Cadmos, Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, Paris 2014.
- BORDREUIL, P., « Le dieu Echmoun dans la région d'Amrit », in *Phoenicia and its Neighbours*, Studia Phoenicia III, Leuven 1985, pp. 221-230.
- BORDREUIL, P., « Tanit du Liban », in *Phoenicia and the East Mediterranean in the first Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Leuven 1987, pp. 79-85.
- BORDREUIL, P., et BRIQUEL-CHATONNET, F., « Tiglath-phalazar I a-t-il pêché ou chassé le *nāhiru* ? », *Topoi*, 2000, Suppl. 2, pp. 117-124.
- BOTTO, M., *Studi storici sulla Fenicia L'VIII e il VII secolo A.C.*, Pise 1990.
- BOUNNI, A., *et al.*, *Ras Ibn Hani, I. Le palais nord du Bronze récent. Fouilles 1979-1995, synthèse préliminaire*, Beyrouth 1998.

- BRIQUEL-CHATONNET, F., « Tableau chronologique des attestations de Sumur/Simyra dans les textes historiques », *Syr.* 71, 1994, pp. 353-356.
- BRIQUEL-CHATONNET, F., « Arwad cité phénicienne », in E. Acquaro éd., *Alle soglie della classicità il Mediterraneo tra tradizione e innovazione, Studi in onore di S. Moscati*, Rome 1996, pp. 63-71.
- BRIQUEL-CHATONNET, F., « Le statut politique d'Arwad au II^e millénaire », in *ACFP IV/1*, Cadix 2000, pp. 129-133.
- BRIQUEL-CHATONNET, F., « Arwad et Simirra : problèmes géostratégiques de la Phénicie du nord », in *ACFP VII*, Palerme 2005, pp. 23-26.
- BROWN, J.P., *The Lebanon and Phoenicia I*, Beyrouth 1969.
- BUCCELLATI, G., *Cities and Nations of Ancient Syria*, Rome 1967.
- BUNNENS, G., *L'expansion phénicienne en Méditerranée. Essai d'interprétation fondé sur une analyse des traditions littéraires*, Bruxelles-Rome 1979.
- CALLOT, O., « Réflexions sur Ougarit après ca 1180 av. J.-C. », in Y. Calvet et M. Yon éds, *Ougarit au Bronze moyen et au Bronze récent*, Lyon 2008, pp. 119-125.
- CAPET, E., « Tell Kazel (Syrie). Rapport préliminaire sur les 9^e-17^e campagnes de fouilles (1993- 2001) », *Ber.* 47, 2003, pp. 63-121 .
- CAPET, E., et GUBEL, É., « Tell Kazel. Six centuries of Iron Age Occupation (c. 1200-612 B.C.) », in G. Bunnens éd., *Essays on Syria in the Iron Age*, Louvain *et al.* 2000, pp. 441-449.
- CAUBET, A., « Reoccupation of the Syrian Coast after the Destruction of the Crisis Years », in W.A. Ward et M.S. Joukowsky éds, *The Crisis Years : the 12th Century B.C.*, Dubuque 1992, pp. 123-131.
- CAUBET, A., « Encore le *nāhiru* », in C. Roche éd., *D'Ougarit à Jérusalem. Recueil d'études épigraphiques et archéologiques offert à P. Bordreuil*, Paris 2008, pp. 129-132.
- CAUBET, A., et POPLIN, F., « La place des ivoires d'Ougarit dans la production du Proche-Orient ancien », in J.L. Fitton éd., *Ivory in Greece and Eastern Mediterranean from the Bronze Age to the Hellenistic Period, British Museum occasional paper* 85, 1992, pp. 91-100.
- COACCI POLSELLI, G., « Nuova luce sulla datazione dei re sidonii ? », *RSF* 12, 1984, pp. 169-173.
- CORRAL, M.A., *Ezekiel's oracles against Tyre. Historical Reality and Motivations*, Rome 2002.

- COURTOIS, J.-C., « Prospection archéologique dans la moyenne vallée de l'Oronte (el Ghab et Er Roudj – Syrie du nord-ouest) », *Syr.* 50, 1973, pp. 53-99.
- DANDAMAYEV, M., « A Governor of Byblos in Sippar », in K. Van Lerberghe et A. Schoors éds, *Immigration and Emigration within the Ancient Near East, Festschrift E. Lipiński*, Leuven 1995, pp. 29-31.
- DA RIVA, R., « The Nebuchadnezzar Twin Inscriptions of Brisa (Wadi esh-Sharbin, Lebanon), transliteration and translation », *BAAL* 12, 2008, pp. 304-333.
- DA RIVA, R., « The Nebuchadnezzar Rock Inscription at Nahr el-Kalb », in A.-M. Afeiche, *Le Site de Nahr el-Kalb*, BAAL Hors Série V, Beyrouth 2009, pp. 255-301.
- DA RIVA, R., « A Lion in the Cedar Forest, International Politics and Pictorial Self-Representations of Nebuchadnezzar II (605-562 BC) », in J. Vidal éd., *Studies on War in the Ancient Near East. Collected Essays on Military History*, Münster 2010, pp. 165-189.
- DE PUYTISON-LAGARCE, É., et LAGARCE, J., « L'incendie du palais nord de Ras Ibn Hanî. Traces et modalités d'une catastrophe », *Syr.* 83, 2006, pp. 247-258.
- DUNAND, M., *Fouilles de Byblos II*, Paris 1958.
- DUNAND, M., « La défense du front méditerranéen de l'Empire achéménide », in W.A. Ward, *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations. Archaeological Symposium at the American University of Beirut*, Beyrouth 1968, pp. 43-52.
- DUNAND, M., et SALIBY, N., *Le temple d'Amrith dans la pérée d'Arados*, Paris 1985.
- DURAND, J.-M., « La fondation d'une lignée royale syrienne », in J.-M. Durand et al., *Le jeune héros. Recherches sur la formation et la diffusion d'un thème littéraire au Proche-Orient ancien*, Fribourg-Göttingen 2011, pp. 94-150.
- DUSSAUD, R., *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927.
- DUYRAT, F., *Arados hellénistique, Étude historique et monétaire*, Beyrouth 2005.
- ELAYI, A.G., et al., « The Devaluation of Sidonian Coins in 365 B.C.E. as Determined by Fast Neutron Activation Analysis and First Bronze Issues », *AJN* 17, 2007, pp. 1-8.
- ELAYI, A.G., et al., « The Change of Standard of Tyrian Silver Coinage in about 357 BCE as Determined by Fast Neutron Activation Analysis », *NC*, 2008,

- (5th-4th cent. BC) », *Trans* 42, 2012, pp. 129-140.
- ELAYI, J., « Remarques sur un type de mur phénicien », *RSF* 8, 1980, pp. 165-180.
- ELAYI, J., « The Relations between Tyre and Carthage during the Persian period », *JANES* 13, 1981, pp. 15-29.
- ELAYI, J., « Studies in Phoenician Geography during the Persian Period », *JANES* 41, 1982, pp. 83-110.
- ELAYI, J., « Note sur le site de Reshba'al », *BaM* 14, 1983, pp. 67-70.
- ELAYI, J., « Les cités phéniciennes et l'Empire assyrien à l'époque d'Assurbanipal », *RA* 77, 1983, pp. 45-58.
- ELAYI, J., « Les relations entre les cités phéniciennes et l'Empire assyrien sous le règne de Sennachérib », *Sem.* 35, 1985, pp. 19-26.
- ELAYI, J., « Al Mina sur l'Oronte à l'époque perse », in *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Louvain 1987, pp. 249-266.
- ELAYI, J., « L'exploitation des cèdres du Mont Liban par les rois assyriens et néo-babyloniens », *JESHO* 31, 1988, pp. 14-41.
- ELAYI, J., *Sidon, cité autonome de l'Empire perse*, Paris 1990².
- ELAYI, J., *Économie des cités phéniciennes sous l'Empire perse*, Naples 1990.
- ELAYI, J., « Tripoli (Liban) à l'époque perse », *Trans* 2, 1990, pp. 59-71.
- ELAYI, J., « La domination perse sur les cités phéniciennes », in *ACFP II*, Rome 1991, pp. 77-85.
- ELAYI, J., « Deux "ateliers" de coroplastes nord-phéniciens et nord-syriens sous l'Empire perse », *IA* 26, 1991, pp. 120-147.
- ELAYI, J., « Étude paléographique des légendes monétaires phéniciennes d'époque perse », *Trans* 5, 1992, pp. 21-43.
- ELAYI, J., « Le phénomène monétaire dans les cités phéniciennes à l'époque perse », in T. Hackens et G. Moucharte éds, *Numismatique et histoire économique phéniciennes et puniques*, Louvain-la-Neuve 1992, pp. 21-31.
- ELAYI, J., « Nouveaux éléments sur le mur à piliers phénicien », *Trans* 11, 1996, pp. 77-94.
- ELAYI, J., « Les sites phéniciens de Syrie au Fer III / Perse. Bilan et perspectives de recherche », in G. Bunnens éd., *Essays on Syria in the Iron Age*, Louvain

- ELAYI, J., « Nouvelle recherche sur les cavaliers perses », in *Studi sul Vicino Oriente antico*, Naples 2000, pp. 243-259.
- ELAYI, J., « Un dromadaire sur une galère aradienne ! », *Annotazioni Numismatiche*, 2002, pp. 1090-1091.
- ELAYI, J., « La chronologie de la dynastie sidonienne d'Eshmunazor », *Trans* 27, 2004, pp. 9-28.
- ELAYI, J., « Four New Inscribed Phoenician Arrowheads », *SEL* 22, 2005, pp. 35-45.
- ELAYI, J., *Abd'astart I^{er}/Straton de Sidon : un roi phénicien entre Orient et Occident*, Paris 2005.
- ELAYI, J., « The Role of the Phoenician Kings at the Battle of Salamis (480 B.C.E.) », *JAOS* 126, 2006, pp. 411-418.
- ELAYI, J., « Gerashtart, King of the Phoenician City of Arwad in the 4th cent. BC », *NC*, 2007, pp. 99-104.
- ELAYI, J., *Byblos, cité sacrée (VIII^e-IV^e s. av. J.-C.)*, Paris 2009.
- ELAYI, J., « The dating on coins : a Phoenician invention », in N.L. Wright éd., *Selections from the Colin E. Pitchfork Collection. Ancient Coins in Australian Collections, Volume Two*, Sydney 2011, pp. 31-34.
- ELAYI, J., *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013.
- ELAYI, J., « Achaemenid Persia and the Levant », in M.L. Steiner et A.E. Killebrew, *The Oxford Handbook of the Archaeology of the Levant c. 8000-332 BCE*, Oxford 2014, pp. 107-112.
- ELAYI, J., « Rib-Hadda, le roi de Byblos qui ne ment pas », *JA* 302.2, 2014, pp. 377-390.
- ELAYI, J., « Les cités phéniciennes et l'Empire néo-babylonien sous le règne de Nabuchodonosor II », in *ACFP* VIII, Carbonia-Sant' Antioco, Italie, 21-26 octobre 2013 (à paraître).
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « The Aradian Pataecus », *ANSMN* 31, 1986, pp. 1-5.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « A Treasure of Coins from Arados », *JANES* 17, 1986, pp. 3-24.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Systems of Abbreviations used by Byblos, Tyre and Arados », *JNG* 37-38, 1987-1988, pp. 11-22.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Trésor d'époque perse de la région d'Arwad », *RN* 32, 1990, pp. 7-16.

- Liban) ? », *Trans* 5, 1992, pp. 143-151.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « La circulation des monnaies aradiennes préalexandrines (V^e-IV^e s. av. J.-C.) », *Res Orientales* 5, 1993, pp. 55-62.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « A moedagem préalexandrina da cidade fenicia de Arwad segundo os achados arqueologicos », *Mediterrâneo* 2, 1993, pp. 11-23.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Note sur le trésor monétaire aradien de Jéblé (Syrie) », in *ACFP* III, Tunis 1995, pp. 415-416.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Nouveaux trésors de monnaies phéniciennes (CH IX) », *Trans* 11, 1996, pp. 95-114.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., *Recherches sur les poids phéniciens d'époque perse*, Paris 1997.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Nouveau trésor de monnaies aradiennes, athéniennes et pseudo-athéniennes », *Trans* 18, 1999, pp. 75-84.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Quelques particularités de la culture matérielle d'Arwad au Fer III/Perse », *Trans* 18, 1999, pp. 9-27.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Suplemento al corpus de tesoros de monedas fenicias », in *ACFP* IV, Cadix 2000, pp. 483-486.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « La divinité marine des monnaies préalexandrines d'Arwad », *Trans* 21, 2001, pp. 133-148.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Nouveaux trésors de monnaies phéniciennes (CH IX) », *Trans* 26, 2003, pp. 105-117.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., *Le monnayage de Sidon à l'époque perse (V^e-IV^e s. av. J.-C.)*, Paris 2004.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Le monnayage sidonien de Mazday », *Trans* 27, 2004, pp. 155-162.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Ba'al Arwad », in *ACFP* VI/1, Palerme 2005, pp. 129-133.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., *The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE)*, Leuven et al., 2009.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Un nouveau trésor d'Arwad du IV^e s. av. J.-C. », *RN* 167, 2011, pp. 403-421.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « The First Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 43, 2013, pp. 11-26.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Étude comparée des monnayages phéniciens

- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., *Phoenician Coinages I-II*, Paris 2014.
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « Étude épigraphique du trésor d'Arwad TLXXXIV », in *ACFP VII*, Hammamet, 10-14-2009 (sous presse).
- ELAYI, J., et ELAYI, A.G., « The Second Series of the Coinage of Arwad », *Trans* 47, 2015 (sous presse).
- ELAYI, J., et HAYKAL, M.R., *Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996.
- ELAYI, J., et VOISIN, J.-F., « Quelques précisions sur le *nāhīru* pêché au sud d'Arwad », *AuOr* 32, 2014, pp. 71-77.
- FERJAOUI, A., *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage*, Fribourg et al. 1992.
- FONTAN, É., et LE MEAUX, H., *La Méditerranée des Phéniciens*, Paris 2008.
- FROST, H., « Rouad, ses récifs et mouillages », *AAS* 14, 1964, pp. 67-74.
- FROST, H., « The Arwad Plans 1964. A photogrammetric Survey of Marine Installations », *AAS* 16, 1966, pp. 13-28.
- FROST, H., « The offshore island harbour at Sidon and other Phoenician sites in the light of new dating evidence », *International Journal of Nautical Archaeology and underwater Exploration* 2, 1973, pp. 77-91.
- FROST, H., « Ports et mouillages protohistoriques dans la Méditerranée orientale », in *L'archéologie subaquatique : une discipline naissante*, Unesco, Paris 1973, pp. 101-103.
- GARELLI, P., « Remarques sur les rapports entre l'Assyrie et les cités phéniciennes », in *ACFP III*, Rome 1983, pp. 61-66.
- GIBSON, J.C.L., *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, volume III : *Phoenician Inscriptions*, Oxford 1982.
- GROMOVA, D., « Hittite Role in Political History of Syria in the Amarna Age Reconsidered », *UF* 39, 2007, pp. 277-309.
- GUBEL, É., *Les Phéniciens et le monde méditerranéen*, Bruxelles 1986.
- GUBEL, É., *Phoenician Furniture*, Studia Phoenicia VII, Leuven 1987.
- GUBEL, É. éd., *L'art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne*, Paris 2002.
- GUBEL, É., « "By the rivers of Amurru". Notes de toponymie historique du Akkar – II », in G. Bartoloni et al. éds, *Tiro, Cartagine, Lixus : Nuove acquisi-*

- HELTZER, M., « Some Questions concerning the Sherdana in Ugarit », *IOS* 9, 1979, pp. 9-16.
- JOANNÈS, F., « La localisation de Şurru à l'époque néo-babylonienne », *Sem.* 32, 1982, pp. 35-43.
- JOURDAIN-ANNEQUIN, C., *Héraclès-Melqart à Amrith. Recherches iconographiques, contribution à l'étude d'un syncrétisme*, Paris 1992.
- JOURDAIN-ANNEQUIN, C., « Héraclès-Melqart à Amrith ? Un syncrétisme gréco-phénicien à l'époque perse », *Trans* 6, 1993, pp. 69-86.
- KATZENSTEIN, H.J., *The History of Tyre*, Jérusalem 1973.
- KELLY, T., « Herodotus and the King of Sidon », *BASOR* 268, 1987, pp. 39-56.
- KESSLER, K., « Die Anzahl der assyrischen Provinzen des Jahres 738 v. Chr. in Nordsyrien », *WO* 8, 1975, pp. 54-61.
- KLENGEL, H., « Aziru von Amurru und seine Rolle in der Geschichte der Amarnazeit », *MOI* 10, 1964, p. 68.
- KLENGEL, H., « Das mittlere Orontes-Tal (Ghab) in der Geschichte des vorhellenistischen Syrien », in *Altorientalische Forschungen IX*, Berlin 1982, pp. 67-80.
- KLENGEL, H., « Sumar/Simyra une die Eleutheros-Ebene in der Geschichte Syriens », *Klio* 66, 1984, pp. 5-18.
- KLENGEL, H., « The "Crisis Years" and the New Political System in Early Iron Age Syria : Some Introductory Remarks », in G. Bunnens éd., *Essays on Syria in the Iron Age*, Louvain et al. 2000, pp. 21-30.
- LECLANT, J., « Les relations entre l'Égypte et la Phénicie du voyage d'Ounamon à l'expédition d'Alexandre », in W.A. Ward, *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations*, Beyrouth 1968, pp. 9-31.
- LECLANT, J., « Les Phéniciens et l'Égypte », in *ACFP II/1*, Rome 1991, pp. 7-17.
- LEDRAIN, E., *Notice sommaire des monuments phéniciens du Musée du Louvre*, Paris 1904.
- LIPÍŃSKI, E., « Notes d'épigraphie phénicienne et punique », *OLP* 14, 1983, pp. 143-146.
- LIPÍŃSKI, E., *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Leuven 1995.

- LIPÍŃSKI, E., *On the Skirts of Canaan in the Iron Age. Historical and Topographical Researches*, Leuven et al. 2006.
- LIPÍŃSKI, E. éd., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992.
- LIVERANI, M., « La royauté syrienne de l'âge du Bronze récent », in P. Garelli éd., *Le palais et la royauté, RAI XIX*, Paris 1974.
- LIVERANI, M., « Aziru, servitore di due padroni », in *Studi orientalistici in ricordo di F. Pintore*, Pavie 1983, pp. 93-121.
- LIVERANI, M., « La fin d'Ougarit : Quand ? Pourquoi ? Comment ? », in M. Yon et al. éd., *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, Paris 1995, pp. 113-117.
- LIVERANI, M., *Le lettere di Al-Amarna*, Brescia 1998.
- LIVERANI, M., « How to Kill Abdi-Ashirta. EA 101, Once Again », in S. Izre'el et al. éd., *Past Links. Studies in the Languages and Cultures of the Ancient Near East*, Winona Lake 1998, pp. 387-394.
- LORETZ, O., « Les Šerdanu et la fin d'Ougarit. A propos des documents d'Égypte, de Byblos et d'Ougarit relatifs aux Shardanna », in M. Yon et al. éd., *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, Paris 1995, pp. 125-140.
- LUND, J., *Sukas VIII. The Habitation Quarters*, Copenhagen 1986.
- LUND, J., « The northern coastline of Syria in the Persian period. A survey of the archaeological evidence », *Trans* 2, 1990, p. 15.
- MAZZA, F., « L'iscrizione sulla punta di freccia di Zakerbaal "re di Amurru" », *OA* 26, 1987, pp. 191-200.
- MILIK, J.T., « An Unpublished Arrow-Head with Phoenician Inscription of the 11th-10th century B.C.E. », *BASOR* 143, 1956, pp. 3-6.
- MORAN, W.L., « The Death of 'Abdi-Aširta », in J. Huehnergard et S. Izre'el éd., *Amarna Studies. Collected Writings*, Winona Lake 2003, pp. 227-236.
- MOSCATI, S., *I Fenici*, Milan 1988.
- MULLEN, E.T., « A New Royal Sidonian Inscription », *BASOR* 216, 1974, pp. 25-30.
- NA'AMAN, N., « Esarhaddon's Treaty with Baal and Assyrian Provinces along the Phoenician Coast », *RSF* 22, 1994, pp. 3-8.
- NA'AMAN, N., « Tiglath-Pileser III's Campaigns against Tyre and Israel (734-732 B.C.E.) », *TA* 22, 1995, pp. 269-271.

- OLDENBURG, E., et ROHWEDER, J., *The Excavations at Tall Daruk (Usnu ?) and 'Arab al-Mulk (Paltos)*, Copenhagen 1981.
- PARDEE, D., *Les textes para-mythologiques de la 24^e campagne (1961)*, *Ras Shamra-Ougarit IV*, Paris 1988.
- PECKHAM, J.B., *The development of the Late Phoenician Scripts*, Cambridge, Mass. 1968.
- PETTINATO, G., « Le città fenicie e Byblos in particolare nella documentazione epigrafica di Ebla », in *ACFP III*, Rome 1983, pp. 107-118.
- POIDEBARD, A., *Tyr, un grand port disparu*, Paris 1939.
- POIDEBARD, A., et LAUFFRAY, J., *Sidon*, Beyrouth 1951.
- PORTEN, B., « The identity of King Adon », *BA* 44, 1981, pp. 36-52.
- PRITCHARD, J.B., « New Evidence on the role of the sea peoples in Canaan at the beginning of the Iron Age », in W.A. Ward, *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations*, Beyrouth 1968, pp. 99-112.
- RENAN, E., *Mission de Phénicie*, Paris 1864.
- REY, M.E.G., *Rapport sur une mission scientifique accomplie en 1864-1865 dans le nord de la Syrie*, Paris 1867.
- REY-COQUAIS, J.-P., « Une nouvelle inscription de Rouad », *AAS* 18, 1968, pp. 74-75.
- REY-COQUAIS, J.-P., *IGLS VII, Arados et régions voisines*, Paris 1970.
- REY-COQUAIS, J.-P., *Arados et sa pérée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974.
- REY-COQUAIS, J.-P., « Les parages de Paltos », *MUSJ* 41, 1985, pp. 211-225.
- RIIS, P.J., « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1959 », *AAS* 10, 1960, pp. 123-125.
- RIIS, P.J., « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1960 », *AAS* 11-12, 1961-1962, pp. 133-144.
- RIIS, P.J., « L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1963 », *AAS* 15, 1965, pp. 62-82.
- RIIS, P.J., *Sukas I*, Copenhagen 1970.
- RIIS, P.J., « La ville phénicienne de Soukas de la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine », in *ACFP I/II*, Rome 1983, pp. 510-514.

- ROUVIER, J., « Numismatique des villes de la Phénicie : Arados », *JIAN* 3, 1900, pp. 125-168.
- SALAMÉ-SARKIS, H., « Ardata-Ardé dans le Liban-Nord. Une nouvelle cité cananéenne identifiée », *MUSJ* 47, 1972, pp. 123-145.
- SALAMÉ-SARKIS, H., « Wahlia-Mahallata-Tripoli ? », *MUSJ* 49, 1979-76, pp. 549-565.
- SALIBY, N., « Hypogée de la nécropole de ʿAzar », *MUSJ* 46, 1970-71, pp. 271-283.
- SALIBY, N., « ʿAmrit », in J.-M. Dentzer et W. Orthmann éd., *Archéologie et Histoire de la Syrie II, La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, Saarbrück 1989, pp. 19-30.
- SALLES, J.-F., « Les Phéniciens et la Mer Erythrée », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 3, 1993, pp. 170-209.
- SANLAVILLE, P., « Prospections géomorphologiques et préhistoriques dans la région de Tartous (septembre-octobre 1989) », *Syr.* 67, 1990, pp. 455-456.
- SAPIN, J., « Peuplement et milieu de vie dans la vallée du Nahr el-Abrach », *Annales de Géographie de l'Université Saint-Joseph* 1, 1980, pp. 39-58.
- SAPIN, J., « Un domaine de la couronne dans la Trouée de Homs (Syrie) : origines et transformations de Tiglat-Phalazar III à Auguste », *Trans* 1, 1989, pp. 21-54.
- SAPIN, J., « Essai sur les structures géographiques de la toponymie araméenne dans la Trouée de Homs (Liban-Syrie) et sur leur signification historique », *Trans* 2, 1990, pp. 73-107.
- SAPIN, J., « Symbiose ethno-linguistique. Considérations géographiques et historiques sur la toponymie de la Trouée de Homs (Syrie) », *Trans* 12, 1996, pp. 13-39.
- SAPORETTI, C., « Il problema dei *nāḥiru* », in E. Acquaro éd., *Alle Soglie della Classicità. Il Mediterraneo tra tradizione e innovazione, Studi in onore di Sabatino Moscati* III, Rome 1996, pp. 1223-1231.
- SAUR, M., *Der Tyroszyklus des Ezechielbuches*, Berlin-New York 2008.
- SAVIGNAC, R., « Une visite à l'île de Rouad », *RB* 13, 1916, pp. 565-592.
- SCANDONE, G., « Testimonianze egiziane in Fenicia dal XII al IV sec. AC. », *RSF* 20, 1984, pp. 143-163.
- SECCHI, P.G., *Inscrizioni Greche trovate in Arado, oggi Ruad, isola tra la Siria et la Fenicia*, Rome 1838.

- SINGER, I., « La Siria dopo la battaglia di Qadesh », in M.C. Guidotti et F. Pecchioli Daddi éd., *La battaglia di Qades. Ramesse II contro gli Ittiti per la conquista della Siria*, Rome 2002, pp. 198-205.
- STARCKY, J., « La flèche de Zakerbaʿal, roi d'Amurru », in *Archéologie au Levant, Recueil Roger Saidah*, Paris 1982, pp. 179-186.
- THALMANN, J.-P., « Tell Arqa », *BAAL* 4, 2000, pp. 5-74.
- UNGER, E.A., « Nebukadnezar II und sein sandabakku (Oberkommissar) in Tyrus », *ZAW* 44, 1926, pp. 314-317.
- VANDERSLEYEN, C., « L'étymologie de Phoinix, "Phénicien" », in *Phoenicia and the East Mediterranean in the first Millennium B. C.*, Studia Phoenicia V, Leuven 1987, pp. 19-22.
- VATTIONI, F., « I sigilli fenici », *AION* 41, 1981, pp. 177-193.
- VIDAL, J., « The men of Arwad, mercenaries of the sea », *BiOr* 65, 2008, pp. 5-15.
- WATHELET, P., « Les Phéniciens et la tradition homérique », in *Histoire phénicienne*, Studia Phoenicia II, Leuven 1983, pp. 235-243.
- WRIGHT, G.R.H., *Ancient Building in South Syria and Palestine*, vol. 1 Text, Leiden-Köln 1985.
- YON, M., et CAUBET, A., « Arouad et Amrit. VII^e-I^{er} siècles av. J.-C. Documents », *Trans* 6, 1993, pp. 47-67.
- YOUNGBLOOD, R.F., *The Amarna Correspondence of Rib-Haddi, Prince of Byblos (EA 68-96)*, Dropsie College 1961.